

LA TRÈVE DES DUPES

Seb Le Réveur



LA TRÊVE DES DUPES

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : PROCOCOLE D'ALERTE 13-A	5
Chapitre 2 : GÉOGRAPHIE DU SILENCE	11
Chapitre 3 : TOPAGE NEUTRE	21
Chapitre 4 : L'INJECTION	29
Chapitre 5 : PROCÉDURE DÉGRADÉE	38
Chapitre 6 : LE BRUIT DES CAVES	42
Chapitre 7 : CHIRURGIE NOCTURNE	46
Chapitre 8 : RELEVÉS TÉLÉPHONIQUES (IMSI)	53
Chapitre 9 : LE MAILLON FAIBLE	66
Chapitre 10 : ZONE D'OMBRE LOGISTIQUE	79
Chapitre 11 : LA FAUSSE PISTE DU PANIER	83
Chapitre 12 : ANGLE MORT	93
Chapitre 13 : DÉCRYPTAGE ET RÉSIDUS	105
Chapitre 14 : LE SACRIFICE DU PION	109
Chapitre 15 : COMPTE-RENDU DE FILATURE N°442	117
Chapitre 16 : L'ASSAUT DE CASSIS	129
Chapitre 17 : L'IDENTITÉ TERRITORIALE	140
Chapitre 18 : POISON PROCÉDURAL	150
Chapitre 19 : LE VERROU DU PORT	159
Chapitre 20 : ULTIMATUM CLINIQUE	164

Chapitre 21 : LE POINT D'INJECTION	168
Chapitre 22 : AUTOPSIE D'UN ÉCHEC	180
Chapitre 23 : NETTOYAGE DES FLUX	193
Chapitre 24 : LA CLAUSE DE FIN	197
Chapitre 25 : DOSSIER CLASSÉ : RACINES NOIRES	203

Chapitre 1

PROCOCOLE D'ALERTE 13-A

04h12. Quai d'Honneur, Bassin Est. La température au sol affiche 9°C avec un taux d'humidité résiduel de 82 %. Le commissaire divisionnaire Mérigot immobilise la Peugeot administrative à l'entrée de la zone de fret. Le pneu avant mord une ligne blanche effacée. Le claquement de la portière déchire le silence du port, un bruit sec qui résonne contre les containers empilés comme des blocs de Tetris grisâtre. Mérigot ne se presse pas. Il ajuste son manteau en laine bouillie, tâte l'absence de son brassard dans sa poche et observe la scène. Les gyrophares bleus saturent l'espace d'un balayage stroboscopique. La rubalise jaune semble dérisoire face à l'immensité des grues qui surplombent la zone tel un échafaudage pour géants.

Trois projecteurs de chantier focalisent leur faisceau sur le bollard d'amarrage n°14. Les corps sont là, disposés avec une exactitude clinique qui exclut toute panique. Ils sont assis, dos au quai, les jambes repliées dans une posture fœtale inversée. Mérigot s'approche, ses chaussures de ville crissant sur le gravier et le sel. Il s'arrête à deux mètres. L'odeur est un mélange de gazole, d'algues en décomposition et de fer. Ce ne sont pas des cordes qui maintiennent les cadavres, mais des bandes de textile aux couleurs primaires stridentes, des tissages artisanaux colombiens de type *mola*. Les motifs géométriques représentent des divinités ou des animaux stylisés, désormais maculés de fluides biologiques séchés.

— État des lieux, ordonne Mérigot.

L'inspecteur Vasseur s'approche avec une tablette. Le jeune homme évite de regarder les morts. Sa respiration forme de petites volutes de vapeur.

— Trois hommes, 25 à 35 ans. Pas de papiers. Aucune douille. L'Identité Criminelle a relevé des traces de pneus de poids lourd, mais c'est inexploitable avec le trafic permanent du quai.

Mérigot s'accroupit. Ses articulations craquent. Il y a un trou à l'index de son gant de cuir, la morsure du gel s'y engouffre. Il observe le nœud contre la gorge de la deuxième victime. C'est un montage complexe, une boucle qui s'est resserrée à mesure que le corps perdait sa tonicité. La Sombra ne cherche pas à se cacher. Elle occupe le terrain.

— Les barrages ?

— Posés à 03h45, répond Vasseur. Rien. Les caméras du Grand Port ont été aveuglées par un pic de tension à 03h12. Une coupure chirurgicale.

— Ils connaissent le réseau mieux que nous, Vasseur. Ils n'utilisent pas les routes. Ils utilisent les flux. Dégagez-moi le périmètre. Appelez le Greffier.

Vasseur hésite.

— Monsieur ? Le substitut n'est pas encore...

— Le substitut lira mon rapport. Regardez la disposition des pieds. À 45 degrés vers l'entrée du chenal. Ils nous disent qui contrôle l'arrivée des cargos. Allez faire votre cadastre ailleurs. Moi, je vais m'occuper de la géographie.

Vasseur s'éloigne. Mérigot reste seul face au silence des suppliciés. Il sort son téléphone, l'écran éblouissant, et compose un numéro non répertorié.

— On a une signature au Bollard 14, dit-il dès que la connexion est établie. Trois unités. Textile importé d'Antioquia.

À l'autre bout du fil, le silence dure quatre secondes. On entend le ronronnement d'un ventilateur de serveur.

— Le port est une passoire, répond une voix calme, dépourvue d'accent. Vous avez mis des gyrophares partout. C'est mauvais pour les affaires, Commissaire.

— Le calme est une option que vous avez perdue à 03h12, Monsieur le Greffier. Je veux les manifestes des trois derniers navires à Fos. Avant 06h00.

— Ce n'est pas dans le protocole.

— Le protocole vient de se faire étrangler avec une écharpe colombienne. Ne me faites pas perdre mon temps.

Mérigot raccroche. Une silhouette émerge de l'ombre d'un transformateur. C'est Nabil, le Greffier. Il ne porte pas d'uniforme, juste un coupe-vent sombre. Ses yeux, habitués aux nuances de gris du port, fixent la zone sous le métal.

— Hauteur d'ouverture : quarante centimètres, note Mérigot à voix basse, désignant l'entrepôt 4-B derrière eux.

Le rideau de fer du bâtiment se soulève dans un gémissement métallique. Un filet de condensation glacée s'en échappe, rampant sur le sol comme une brume vers les chaussures du commissaire. Le cliquetis mécanique qui suit n'est pas un moteur à combustion. C'est le frottement de chenilles de nylon sur du béton poli. Un petit engin automatisé, un AGV, émerge de la pénombre. Il avance avec une régularité mathématique. Sur son flanc, une étiquette scellée : *LOGISTICA-S – Flux Prioritaire*.

— Normalement, ils ne sortent pas de la zone automatisée sans ordre du Dispatch, murmure Nabil.

— Le Dispatch est verrouillé depuis vingt-deux heures, réplique Mérigot.

L'engin transporte une caisse en bois renforcée par de la soie verte. La fibre luit d'un éclat presque organique. Mérigot s'accroupit pour examiner le sillage de condensation.

— Ils ont réécrit les routines logistiques, Greffier. Cette machine n'exécute pas une livraison. Elle suit une séquence.

Il tend une main vers la caisse, mais s'arrête à quelques millimètres de la soie. Une vibration infime parcourt le bois. Un bourdonnement électronique s'en échappe. Nabil le retient par la manche.

— Ne touchez pas à ça. La Sombra n'envoie jamais de cadeaux sans mécanisme de retour.

Mérigot se redresse. Ses yeux remontent vers le troisième cadavre. Il remarque maintenant des micro-perforations dans le bandeau de soie verte qui recouvre les yeux du mort. Ce n'est pas un motif. C'est du code binaire piqué dans la trame. Ils théâtralisent leur avancée pour occuper la police pendant qu'ils reprogramment la réalité physique du port.

L'AGV s'arrête net. Le moteur se coupe dans un sifflement. Un silence de plomb retombe sur la Joliette. Puis, dans l'obscurité de l'entrepôt, une seconde paire de capteurs optiques s'allume. Puis une troisième.

— Reculez vers la voiture, ordonne Mérigot. Lentement.

Le commissaire dégage la sûreté de son arme dans un clic étouffé par le vent marin. Il sent la rugosité de la crosse contre son gant troué. Le deuxième automate sort de l'ombre. Il ne porte pas de caisse, mais un second corps, incliné vers l'avant, maintenu par des câbles de levage. Le cadavre porte une chemise de lin blanc immaculée. Ses mains, tranchées aux poignets, ont été remplacées par des bobines de fibre optique dont les filaments pendent comme des nerfs dénudés.

— Ils nous observent par la lentille de navigation, constate Nabil.

— Identification ? demande Mérigot.

— Luca "L'Amiral" Bertoni. Il gérait le dépotage pour le clan des Carmes. Un rouage qui connaissait tous les codes d'accès.

Un troisième engin émerge. Il transporte une structure métallique où sont épinglées des photos d'identité judiciaire. Mérigot reconnaît son propre visage, pris lors d'une perquisition à l'Estaque. Le cliché est barré d'un trait de soie verte. L'insulte est froide, dénuée de passion. C'est un inventaire.

Un craquement retentit vers les piles de traverses de chemin de fer. Un bruit de métal contre métal. Mérigot ne sursauta pas. Il sentit la pression d'un télémètre laser se poser au niveau de sa nuque.

— Nabil, vous voyez le reflet à onze heures sur le portique ?

— Je le vois. Un calibre .308. Il ne tirera pas. Ils veulent qu'on lise le message jusqu'au bout.

Mérigot ramasse une douille de 9mm près de sa chaussure. L'amorce est recouverte d'un vernis bleu. *Contrat en cours*. Il regarde le ticket de pesée coincé dans la bouche de la troisième victime : *22 450 kg*. Le poids d'un pays qui s'effondre.

Soudain, une vibration sourde remonte par les dalles. Ce n'est pas une machine de surface. C'est le sol lui-même. Un martèlement rythmé provient des entrailles des tunnels de maintenance. Des dizaines de bottes tactiques frappant le métal des échelles en cadence. Nabil sort son transpondeur. La diode clignote frénétiquement en rouge.

— Fréquence changée. Le brouillage est total. On est dans la zone grise, Commissaire. Si on reste ici, on finit sur un AGV.

Mérigot regarde une dernière fois les trois sentinelles de chair. Il n'y a plus de procédure, plus de renforts. Le phare du Planier balaie la rade, une faux de lumière

qui n'éclaire que l'abîme. Une trappe de visite en fonte commence à pivoter lentement près d'eux.

— On descend, trancha Mériqot.

Il bascule le premier dans l'obscurité de la trappe, ses mains agrippant les échelons glacés. Il laisse derrière lui la lumière crue des projecteurs et l'œil impassible du tireur d'élite.

****RAPPORT DE PREMIÈRE CONSTATATION (EXTRAIT)****

****DATE : ** 14 NOVEMBRE | **HEURE : ** 03:42**

****CONSTAT : ** Abandon du poste d'observation par le Commissaire Mériqot.**

Silence radio total. Trois corps identifiés comme vecteurs de marquage territorial.

****STATUT : ** ALERTE 13-A ACTIVÉE. SECTEUR PORTUAIRE CONSIDÉRÉ
COMME COMPROMIS. LA VILLE N'EST PLUS SOUS CONTRÔLE
ADMINISTRATIF.**

Chapitre 2

GÉOGRAPHIE DU SILENCE

RAPPORT D'OBSERVATION N°42-B / UNITÉ DE COORDINATION TACTIQUE

DATE : 14 OCTOBRE

LIEU : SECTEUR JOUGAR, LA CASTELLANE, MARSEILLE.

Nabil, celui que tout le milieu appelait « Le Greffier », laissa son index glisser sur la cellule C14 du tableur. Le rétroéclairage bleuté de l'ordinateur durci dessinait des cernes profonds sur son visage, seule trace de ses dix-huit heures de veille. Le verdict était là, froid : un trou de 14 200 euros sur le point de deal de la Place. Ce n'était pas un vol maladroit. C'était une soustraction nette, un retrait propre. L'argent n'avait pas disparu ; il avait simplement bifurqué vers un autre canal avant la collecte.

Il fit pivoter son fauteuil vers la fenêtre. À travers les lamelles du store, la Castellane s'étalait en blocs grisâtres sous un ciel de plomb. En bas, deux guetteurs postés au bâtiment G ne ressemblaient à rien de connu. Ils ne s'affalaient pas sur des chaises de camping, ne scannaient pas leurs réseaux sociaux. Ils restaient debout, le dos droit, les mains croisées. Une raideur de sentinelles, une discipline qui effaçait toute trace de nervosité. C'était la marque de La Sombra : un ordre muet qui remplaçait peu à peu le désordre habituel des cités.

Il nota l'heure sur son carnet : 15h22.

Ses articulations craquèrent quand il se leva. Sur une petite table encombrée, trois téléphones cryptés voisinaient avec des relevés bancaires obtenus par ses contacts en salle de marché. Il saisit un feuillet. Une pluie de virements fractionnés, calibrés pour passer sous les radars, partait de sociétés-écrans panaméennes vers des comptes à

Malte. Les bénéficiaires ? La mère de Kader et le petit frère de Sofiane, ses lieutenants de confiance.

La trahison n'était plus une rumeur de couloir. C'était une certitude comptable.

Trois coups secs frappèrent à la porte. Kader entra, la capuche de sa veste technique rabattue sur le front. Il évitait la lumière. Nabil resta immobile, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon à pinces, le regardant comme on observe un bug dans un programme.

— Donne-moi les chiffres du bâtiment K, dit Nabil. Sa voix était blanche, dénuée de reproche.

Kader s'arrêta net. Le silence devint lourd, seulement troublé par le souffle d'une ventilation fatiguée.

— C'est la merde, Nabil. Les petits ont lâché les sacs. Les keufs ont tourné deux fois de trop à 14 heures, ils ont flippé.

Nabil observa une goutte de sueur perler sur la tempe du jeune homme. Un mensonge grossier. Ses contacts à l'Évêché lui avaient confirmé que le secteur était "gelé" depuis la veille.

— Tu me mentes, Kader. Le commissaire a retiré ses troupes.

Kader déglutit. Le bruit de sa salive fut audible dans la pièce nue. Ses doigts pianotèrent nerveusement sur ses cuisses.

— Ils sont partout, Nabil. Ces types de La Sombra... ils ne discutent pas. Ils arrivent avec des valises de cash et des tablettes. Ils s'en foutent de la place, ils veulent la structure. Tout le monde tourne de l'œil.

— Qui a autorisé les virements vers Malte ? demanda Nabil en pointant le relevé.

Kader se figea. Sa main droite esquissa un geste vers sa ceinture, un réflexe de gamin traqué, avant de retomber lamentablement. Nabil ne portait jamais d'arme, mais sa capacité à fermer les robinets financiers faisait de lui l'homme le plus dangereux du quartier.

— J'avais pas le choix, bafouilla Kader. Ils ont les noms des écoles, les adresses au bled. On peut pas lutter contre des mecs qui ne dorment jamais et qui savent déjà tout.

Nabil s'approcha, brisant la distance de sécurité. Il sentit l'odeur de tabac froid et de peur acide qui émanait du lieutenant. Il posa une main sur son épaule. Kader tressaillit.

— Où est leur base ?

— Le vieux gymnase, derrière les box. Ils ont installé des serveurs, des types en costume qui gèrent tout comme une usine. C'est plus un réseau, c'est une multinationale.

Nabil retira sa main et retourna à son écran. La Sombra n'utilisait pas de fusils pour prendre Marseille ; ils utilisaient des tablettes Excel et la terreur administrative. Ils transformaient les soldats de rue en employés de bureau terrifiés.

— Casse-toi, dit Nabil sans se retourner. Pose ton téléphone sur le buffet. Tu es fini.

Kader hésita, puis obéit. Le plastique du téléphone heurta le bois avec un son sec. Il quitta la pièce, ses pas précipités résonnant dans le couloir jusqu'au claquement final de la porte blindée.

Nabil traça une croix sur sa carte murale, au niveau du gymnase. Il ne restait que peu d'options. Provoquer une descente ? Mérigot ne grillerait pas ses cartouches pour si peu. Une contre-attaque ? Ses troupes s'évaporaient.

Le téléphone de Kader vibra. Un message en espagnol s'afficha : « Réception confirmée. Zone nettoyée. Prochaine phase à 18h00. »

Nabil regarda sa montre. 15h47. Dans deux heures, son empire ne serait plus qu'un souvenir. Il sortit d'un tiroir une clé USB marquée d'un tampon rouge : le dossier « Racines Noires », l'inventaire des failles du port de Marseille. Son assurance vie.

Il composa un numéro court. La tonalité résonna, lancinante.

— Oui ? répondit une voix rauque.

— Le point de rupture est atteint, commissaire. Ils ont le gymnase. Ils ont mes comptes.

— Je sais, répondit Mérigot. On regarde les satellites. Mais c'est pire que ça, Nabil. Tes hommes ne se contentent pas de partir. Ils changent de logiciel. On a retrouvé Sofiane près du port. Pas de balles. Une mise en scène. Ils s'en servent comme d'une balise.

Nabil sentit un froid gagner sa poitrine. La Sombra ne cherchait pas le trafic, elle préparait un débarquement industriel.

— Sofiane n'était qu'un pion, lâcha Nabil. S'ils l'exposent, c'est qu'ils n'ont plus besoin de l'ombre.

— Vous parlez comme un manuel militaire, Nabil, grésilla Mérigot. Mais sur le quai, c'est une boucherie technique. Ils ont fixé des capteurs sur ses vertèbres. Votre

lieutenant sert d'antenne pour leurs drones de surveillance. Ils l'ont transformé en matériel.

Nabil se leva. Il s'approcha de la vitre. En bas, le quartier semblait figé. Les guetteurs ne surveillaient plus la police. Ils s'étaient regroupés par trois, immobiles, verrouillant les accès comme pour une livraison d'une envergure inédite.

— La commission est tombée à combien ? demanda Mériqot.

— Onze pour cent. Pourquoi ?

— Parce que La Sombra propose du zéro pour cent aux revendeurs. Ils travaillent à perte pour purger le système. Ils achètent votre ville avec votre propre argent, Nabil.

Nabil vit trois nouvelles lignes rouges apparaître sur son écran. Ses comptes se vidaient. La trahison n'était qu'une écriture comptable.

— Quelle est votre position ?

— Quai de la Tourette. On attend les démineurs. Si je coupe le câble qui retient Sofiane, la moitié de la jetée saute. C'est leur signature.

— Ne coupez rien. C'est un test de votre réactivité. Écoutez-moi, Mériqot. Le dossier "Racines Noires" contient les plans des tunnels techniques. Il y a un accès sous le gymnase. Ils vont utiliser les pipelines de délestage pour le gros du fret.

Nabil s'assit, sélectionna une photo parmi ses rapports : un homme effacé, en costume gris, devant une banque.

— Qui est le gestionnaire ?

— On l'appelle "L'Architecte". Il ne touche jamais à la came. Il restructure les dettes. C'est lui qui a racheté les créances de votre beau-frère.

Un silence granuleux s'installa. La Sombra ne s'attaquait pas qu'à ses murs, mais à son sang.

— Donnez-moi trente minutes de couverture, dit Nabil. Coupez les caméras du secteur 4.

— Impossible. Le préfet me colle aux basques. Trente minutes, pas une de plus. Après, j'envoie le RAID. Et ils tireront sur tout ce qui bouge.

Nabil raccrocha. Il vérifia son Glock 17. Le métal était froid, pesant. Il quitta l'appartement, laissant les écrans allumés où les chiffres rouges dévoraient ses derniers avoirs.

Dans la cage d'escalier, l'odeur de béton froid et d'ammoniac lui rappela ses débuts. À chaque palier, ses semelles vibraient. Au troisième, il jeta un œil par une fente : trois jeunes manipulaient des téléphones de luxe, du matériel que même ses meilleurs cadres ne s'offraient pas.

En bas, le rideau de l'épicerie était baissé. Un cercle blanc y était peint. Ce n'était pas un tag, mais un scellé. Les profits de la boutique partaient déjà vers des comptes miroirs. Mourad, l'un de ses derniers fidèles, l'attendait près d'une Clio grise.

— État des lieux, ordonna Nabil.

— Le Nord est muet, patron. Les petits n'ont pas repris le service.

Mourad évitait son regard. Il portait une montre en titane, bien trop chère pour lui. Nabil vit sa carotide battre la chamade.

— Ils disent que les nouveaux paient en crypto, murmura le gamin. Sans poser de questions.

— Donne-moi les clés. Tu es rayé des listes.

Nabil s'installa au volant. L'odeur de pin artificiel l'écœura un instant. Il engagea la première et s'enfonça dans le dédale de béton, contournant les carcasses de voitures qui servaient désormais de bornes tactiques aux envahisseurs.

Le gymnase se dressait plus loin, une masse de tôle et de verre armé. Nabil se gara dans l'ombre. Il progressa le long des murs, ses doigts frôlant le crépi. Un bourdonnement sourd s'échappait du sous-sol. Pas des cris, mais le vrombissement de ventilateurs industriels. Il glissa une fibre optique sous la porte de service.

L'image thermique montra trois silhouettes manipulant des caisses longues. Pas de drogue, mais des composants denses. Ils transformaient le gymnase en interface logistique.

Il restait dix-huit minutes. Nabil activa son brouilleur. Le silence devint total, électrique. Il posa une goutte de lubrifiant sur le gond de la porte. L'acier glissa sans un bruit.

À l'intérieur, deux hommes patrouillaient.

— Le débit est instable, dit l'un avec un accent du Nord-Mexique.

— Le réseau de la ville est une passoire, répondit Petit Jean, un ancien que Nabil avait lui-même formé. On repique sur le boulevard de la Fédération et on stabilise l'injection avant minuit.

Nabil serra la crosse de son arme. Ils ne parlaient pas de came, mais de fluides, de flux de données, de détournements à la source. La Sombra dépeçait Marseille dollar par dollar, directement sur les câbles sous-marins du port.

— Jean.

Le lieutenant se figea. Il ne se retourna pas.

— Ne touche pas à cette vanne, dit Nabil. On va parler de ton nouveau salaire.

— Greffier... soupira Jean. Tu n'es pas censé être là. Ils ont déjà tout racheté.

— Pour combien tu t'es vendu ?

Nabil voyait les transactions défiler sur les écrans : des millions siphonnés sur les budgets locaux, les écoles, les usines. Une hémorragie chirurgicale.

— Ils tiennent ma sœur, Nabil. Elle est à Barcelone.

— La Sombra ne rend pas les otages, Jean. Tape le code d'arrêt. Maintenant.

— Si je coupe, le gymnase se verrouille. On a trente secondes.

Les doigts de Jean tremblaient. Dehors, le bruit des bottes s'accéléra. Le signal radio avait été donné. L'air devint plus lourd, la ventilation passa en mode sécurité. Nabil n'était plus un analyste, il était une cible dans un système qui s'auto-nettoyait.

Le premier coup de bélier frappa la porte blindée avec une violence industrielle. Le métal hurla. Nabil ne cilla pas, calculant l'intervalle entre les chocs. Trois secondes. Il s'installa en position de tir.

— Lève-toi, Jean.

Le technicien était prostré, les mains sur les oreilles. Une épave. Nabil se concentra sur l'interstice sous la porte. Une ombre glissa.

Le dernier coup de bélier arracha les gonds. L'air se chargea de plâtre et de graisse. Nabil visualisa la colonne d'assaut : un bouclier, deux fusils, et le porteur du token magnétique en troisième position.

Il ferma les yeux une fraction de seconde avant que la grenade flash n'explose. Le monde devint pourpre et or, mais son doigt resta immobile. Quand il rouvrit les paupières, il aligna le troisième homme.

Le coup partit. Une détonation sèche dans le local clos. La silhouette s'effondra, la carotide sectionnée. Nabil glissa au sol, ignorant les éclats de verre qui pleuvaient sur lui. Il récupéra le token sur le cadavre, un petit rectangle de plastique noir qui contenait les clés de l'empire numérique de La Sombra.

— Contact ! hurla une voix dans les décombres.

Nabil s'engouffra dans une trappe technique. Il rampa dans un tunnel de service étroit, sentant la poussière vieille de trente ans brûler ses poumons. Derrière lui, une grenade à fragmentation pulvérisa le local. L'onde de choc le poussa plus loin dans l'ombre.

Il restait cent vingt secondes avant le black-out total de la cité. Il atteignit le répartiteur du bâtiment B, là où tous les câbles de la zone convergeaient. Ses doigts ensanglantés insérèrent le token dans le port de maintenance.

La géographie de leur silence venait de s'arrêter. Nabil, le Greffier, venait d'injecter le virus. Il s'adossa à la paroi, écoutant le chaos monter des profondeurs de la Castellane, un léger sourire aux lèvres alors que les lumières du quartier

commençaient à clignoter à l'unisson.

Chapitre 3

TOPAGE NEUTRE

22h42. Les coordonnées pointaient vers une enclave d'asphalte ruiné, à la lisière nord de la zone pétrochimique de Fos-sur-Mer. Mérigot coupa le contact de la 308 banalisée. Le silence fut immédiat, troublé seulement par le soupir du bloc moteur en refroidissement. L'air, chargé d'une humidité saline poisseuse, s'engouffrait par le lèche-vitre défectueux. Le commissaire resta immobile. Ses yeux, habitués à la luminescence du tableau de bord, scannèrent l'horizon saturé de tubulures et de torchères. À trois cents mètres, les structures d'un terminal méthanier découpaient le ciel d'un noir d'encre.

Sa main droite reposait sur la crosse de son Sig Sauer, posé à plat sur le siège passager sous un dossier froissé. Nabil, dit « Le Greffier », n'était pas un adepte des fusillades. C'était un gestionnaire de flux. Pour lui, la violence signalait une erreur de comptabilité. Mérigot vérifia l'heure sur son téléphone crypté : 22h45.

Une paire de phares halogènes apparut dans le rétroviseur. Un utilitaire blanc, sans plaque visible sous la poussière industrielle, s'immobilisa à vingt-cinq mètres. Distance de sécurité. Le moteur diesel continua de ronronner, couvrant le sifflement du vent dans les pylônes. Une portière claqua avec un bruit mat. Une silhouette se détacha de la masse blanche. Nabil portait une parka technique sombre et un pantalon de travail. Il ne s'approcha pas, préférant s'appuyer contre son capot, les mains bien en vue.

Mérigot s'extraira du véhicule, sentant ses vertèbres protester. Il utilisa sa portière comme un bouclier.

— Les capteurs thermiques sont aveugles pour quarante minutes, commença le commissaire. On est seuls.

Nabil hocha la tête. Son visage restait un masque d'impassibilité sous la visière d'une casquette neutre.

— Vous avez le matos ? demanda-t-il d'un ton sec.

Mérigot posa une clé USB renforcée sur le toit de la 308.

— Tunnel propre. Chiffrement lourd. Si on tente d'y toucher, tout crame. Tu y balances les mouvements de La Sombra. Horaires, plaques, points d'entrée.

Nabil fit un pas, puis s'arrêta à la limite de la zone de transition.

— Ils ne jouent pas selon nos règles, dit le Greffier d'une voix basse. Ils ne cherchent pas l'argent, ils cherchent l'ancrage. Ils ont déjà trois hangars sur la zone Est. Tes collègues de la PAF n'ont rien vu. Ou alors ils ont touché leur part.

Mérigot nota l'information. La Sombra ne se contentait pas d'infiltrer le terrain ; elle rongait la structure.

— Je veux les noms des prête-noms, Nabil.

— C'est sur la clé. J'ai ajouté les relevés de consommation électrique. Ils font tourner la clim industrielle en plein hiver. Tu devrais te demander ce qu'ils refroidissent. Ou qui ils empêchent de crier.

Un silence pesant s'installa. Mérigot observait la gestuelle du Greffier : aucun tic, aucune nervosité. L'homme était en mode opérationnel.

— Mes gars resteront invisibles, répliqua Nabil. Mais La Sombra, eux, marquent leur territoire. Ils ont déposé un oiseau mort devant la porte de ma mère ce matin. Dans un sac de scellés judiciaires. Ton administration fuit de partout, Mérigot.

Le commissaire sentit une crispation à la nuque. Un sac de scellés. Le message était limpide.

— Je m'occupe de la fuite. Donne-moi le responsable logistique. El Arquitecto.

Nabil désigna la clé USB.

— Regarde le dossier "Reliquat". Il surveille lui-même les déchargements au môle G. Mercredi, 03h00.

Mérigot fit glisser la clé vers le bord du toit. Nabil la ramassa d'un geste sec. L'échange était consommé. Le Greffier recula.

— Si ça merde mercredi, on ne s'est jamais vus.

— Mercredi, il n'y aura pas de place pour l'erreur.

Le commissaire remonta dans sa voiture sans regarder Nabil partir. Il attendit que le bruit du diesel s'efface vers l'autoroute avant de relancer son moteur. Sur le tableau de bord, un voyant orange s'alluma : défaut d'injection. Il frappa le volant. Dans cette guerre, même la mécanique lâchait.

Mérigot maintint une pression constante sur l'accélérateur pour compenser les ratés. Il bifurqua sur un chemin de terre, masqué par des roseaux calcinés. Il ouvrit la boîte à gants et en sortit un Panasonic Toughbook. L'écran inonda l'habitacle d'une lueur bleutée.

Il inséra une seconde clé pour créer un pont isolant. Le dossier "Reliquat" pesait 452 Mo. Trop lourd pour du texte. Il ouvrit l'arborescence : captures de radars portuaires, bordereaux de livraison et photos au téléobjectif. Sur l'une d'elles, un homme de dos observait le môle G. El Arquitecto.

Soudain, un froissement retentit à l'extérieur, près de la portière. Mérigot ne sursauta pas. Sa main glissa vers son holster. Il éteignit l'écran. L'obscurité revint. Dans le reflet de la carrosserie, il vit une lueur ténue : un scanner de fréquences. On le cherchait déjà.

Un pas lourd écrasa le gravier. Quelqu'un qui portait du poids. Un gilet tactique, sans doute. Le bruit s'arrêta contre la tôle. Une voix basse, avec un accent hispanique, s'éleva :

— Le temps presse, Commissaire. Vous êtes au centre de la cible.

Mérigot ne répondit pas. Il activa le chiffrement intégral de son disque dur. L'intrus ne cherchait pas à entrer. Il marquait le territoire. Une sommation avant l'engagement. Le commissaire arma son Sig Sauer dans un mouvement fluide. Le clic métallique fut son seul avertissement.

— Sortez de mon périmètre, ordonna-t-il sans émotion.

Il fixait le point où il devinait le torse de l'homme, de l'autre côté de la paroi.

— Mercredi au môle G, c'est votre fin de partie.

Un rire sec lui répondit. Puis le poids disparut. Les pas s'éloignèrent avec une assurance tranquille. Ils n'avaient pas peur de la police. Ils la voyaient comme un obstacle bureaucratique. Mérigot attendit cinq minutes avant de redémarrer. Il devait rentrer à Marseille, mais pas par l'itinéraire prévu.

Il sortit son téléphone personnel, une antiquité, et composa un numéro.

— C'est Mérigot. On a une fuite aux scellés. Je veux le pedigree de tous les officiers ayant eu accès au môle G ces six derniers mois.

Il raccrocha. La guerre s'était infiltrée dans les fondations de l'Évêché.

Sur la voie rapide, il stabilisa sa vitesse. Une Seat Leon noire maintenait sa distance depuis trois kilomètres. Elle ne portait aucun signe distinctif, mais elle collait à son sillage. Mérigot quitta l'axe principal pour une route de service bordée de grillages. Il atteignit un ancien entrepôt de soufre en ruine et coupa tout.

Il sortit son poste radio analogique, calé sur 144.800 MHz. Un souffle statique envahit la cabine.

— Ici le Greffier. T'es en retard.

— Contrôle de périmètre, répondit Mérigot. J'ai une Seat au train. La Sombra me marque à la culotte.

— Ils ont décroché au môle K. Ils détestent les zones blanches. Ils ont besoin de réseau pour exister.

Mérigot ne voyait personne, mais Nabil était là, quelque part dans les ombres du hangar.

— Je veux les rapports balistiques des Carmes, reprit la radio. On sait que les munitions viennent d'un surplus polonais. Je veux les noms de ceux qui ont signé les bons à Toulon.

Mérigot sortit une cigarette, la fit rouler entre ses lèvres sans l'allumer. Donner ces noms, c'était livrer des flics corrompus à la justice expéditive des quartiers.

— Tu auras les noms demain sur le serveur. En échange, je veux le contact de l'Estaque.

— L'entreprise s'appelle Logis-Sud. Le gérant est un homme de paille mourant. Mais le vigile est à moi. Il laissera la porte latérale ouverte demain à 23h00. N'envoie pas les gyrophares. Envoie des gens qui ne posent pas de questions.

Mérigot nota l'heure. La fatigue lui brûlait les yeux.

— Pourquoi tu m'aides, Nabil ?

— Parce que toi, je sais comment te combattre. La Sombra, c'est différent. S'ils prennent le port, il n'y aura plus de règles. Juste un abattoir. Je préfère un flic fatigué à un paramilitaire qui fait de la mise en scène macabre.

Le signal coupa. Mérigot ralluma ses phares. Les faisceaux déchirèrent l'obscurité, révélant la poussière en suspension. Il n'y avait plus personne.

De retour sur la route, il croisa une patrouille de la gendarmerie maritime. Il ne fit aucun signe. Il était déjà ailleurs, dans cette zone grise où les badges ne protègent plus. Dans sa poche, le téléphone Teorem vibra.

— Mérigot.

— C'est Klein. On a un signal sur la balise du convoi Alpha 2. Deux semi-remorques et des berlines allemandes. Ils montent vers l'Estaque.

— Ne bougez pas. Pas de sirènes. Laissez-les entrer chez Logis-Sud.

— Si on les laisse se bunkeriser, il faudra le RAID, Commissaire.

— C'est un ordre, Klein. On attend qu'ils posent le matériel.

Mérigot savait que Klein notait l'heure. 02h14. Un relevé qui finirait dans un dossier de l'IGPN. Il s'en moquait. L'urgence était à la nécrose. Il s'arrêta face à un grillage déchiqueté, brisa sa carte SIM entre ses dents — un goût de métal et de poussière — et jeta les morceaux.

Il reprit la route, mais le terminal Panasonic émit un bip sonore. Une barre de progression de transfert de données vers un serveur fantôme stagnait à 98%. À l'extérieur, deux SUV sombres venaient de bloquer l'accès à l'aire de repos. Un homme en coupe-vent technique s'approcha de sa vitre.

— Commissaire, vous transférez des fichiers qui ne vous appartiennent plus. Éteignez ça.

Mérigot leva son Sig Sauer, non pas vers l'homme, mais bien en vue sur le tableau de bord.

— Le transfert est crypté. Si je lâche, Nabil reçoit une alerte. Et tout ce que vous cachez à Fos sera sur le bureau du proc dans dix minutes.

Un moteur hurla au loin. Une vieille BMW E39 noire dérapa sur le béton, se plaçant en travers. La vitre arrière s'abaissa de quelques centimètres, laissant deviner le canon d'un fusil d'assaut. Nabil sortit du véhicule. Son costume italien jurait avec le décor de rouille.

— Le reliquat est ici, lança Mérigot en montrant le terminal. Tout y est.

L'échange se fit dans une tension électrique. Les SUV reculèrent. Mérigot remonta dans sa 308, le cœur battant contre ses côtes. Il engagea la première, mais alors qu'il quittait la zone, son écran de bord s'alluma violemment.

Une coordonnée GPS clignotait en rouge à trois cents mètres derrière lui. Une balise de détresse de la police nationale. Émise par un véhicule officiel censé être au garage depuis deux jours.

Mérigot serra le volant. Le piège n'était pas devant lui, il était déjà dans son dos.

Chapitre 4

L'INJECTION

02h14. Zone sous douane, Bassin de Radoub n°10. Le vent d'Est rabat une brume poisseuse, chargée d'effluves de fioul lourd et de sel, sur les carcasses métalliques des grues Caillard. Le commissaire éteignit le moteur de sa Peugeot 508. Il resta immobile, écoutant le cliquetis du collecteur d'échappement qui refroidissait. Dans le rétroviseur, une ombre se détacha d'un conteneur frigorifique de la CMA-CGM. Nabil, dit « Le Greffier », glissait sur l'asphalte humide avec une économie de mouvement apprise dans l'ombre des hangars. L'officier sortit du véhicule, les genoux craquant sous l'humidité, et déverrouilla le coffre.

À l'intérieur, un boîtier de transport en aluminium, scellé par un plombage de la PJ, voisinait avec un dossier vert. Le superviseur pointa une lampe torche à faisceau étroit sur les documents.

— Berlinguer, D'Agostino et le petit nouveau, Vasseur, commença-t-il, la voix râpeuse. Tu as tout ici. Le jeu, les appartements à Alicante, et la coke de grade médical pour le gamin.

Nabil s'approcha. Ses yeux scannaient les colonnes de chiffres. Il ne toucha pas les papiers, préférant mémoriser les visages sur les photos d'identité judiciaire. La Sombra avait déjà infiltré les structures via des cabinets de Madrid, mais les codes d'accès que le flic lui livrait ce soir étaient d'un autre ordre.

— Ils ne vendront pas le port pour de l'argent, murmura Nabil, dont le souffle formait une buée courte. Ils le vendront parce qu'ils n'auront plus d'autre issue.

— C’est ton rayon, les issues, répondit son interlocuteur en refermant sèchement le dossier. Moi, je m’occupe du désordre.

Il fit jouer les loquets de la valise. À l’intérieur, des liasses de cinquante euros, sous vide. Sur chaque paquet, un tampon à l’encre violette : un serpent dévorant son propre cœur. La griffe du Cartel de Jalisco.

Nabil fronça les sourcils. Il effleura le bord du métal sans y pénétrer.

— Jalisco n’a jamais mis les pieds ici. Si je sors ça dans les quartiers Nord, Madrid va croire à une invasion.

— C’est l’idée. Une armée qui se sent encerclée tire dans toutes les directions. Surtout sur ses propres alliés. Fais livrer ça à Berlinguer. Je veux qu’ils respirent la paranoïa.

Le flic lui tendit un téléphone jetable, posé sur les billets.

— Le code GPS est le 0413. Ne m’appelle pas. Si tu tombes, je ne connais pas ta gueule.

Le son sourd du couvercle marqua la fin de l’échange. Nabil saisit la poignée, son épaule gauche basculant sous le poids.

— Une dernière chose, lança le commissaire alors qu’il remontait en voiture. Deux nettoyeurs de Valence ont débarqué à Marignane hier. Ils ne sont pas là pour discuter des tarifs.

Nabil s’arrêta, silhouette découpée par les lueurs orangées du terminal.

— S’ils cherchent des dockers, ils iront au bar de la Marine. S’ils me cherchent moi,

ils sont déjà morts.

Il disparut entre les rangées de conteneurs. L'officier nota l'heure sur son carnet : 02h28. Dans la rubrique « Observations », il inscrivit : AMORÇAGE.

En quittant la zone, il croisa une patrouille. Il ne ralentit pas. Il savait que dans moins de quarante-huit heures, le sang de Berlinguer tacherait le carrelage d'un bureau, et que la signature de Jalisco mettrait le feu aux poudres. Son téléphone vibra.

« Cible identifiée. Hôtel Ibis, quai de la Joliette. Chambre 412. »

Il immobilisa le véhicule sous un viaduc ferroviaire. Ses doigts pianotèrent sur l'écran tactile du tableau de bord. Il entra sa clé de chiffrement. L'accès au Centre de Supervision Urbain s'ouvrit. Il chercha la caméra n°142. Des spectres thermiques apparaissaient sur le béton gris. Il s'assurait que le périmètre restait exploitable pour Nabil.

À deux kilomètres, dans un box de la rue de Forbin, Le Greffier s'était accroupi. La valise Zarges reposait sur une table de camping. Sous une lampe frontale réglée sur le rouge, il examinait le dossier de Jean-Paul Berlinguer. Un relevé de casino de Monaco : 86 000 euros de dettes. Des photos de surveillance le montraient sortant d'une planque du 8e avec une femme liée à La Sombra. Nabil passa le pouce sur la tranche du papier. L'encre était fraîche.

Le piège était d'une simplicité brutale. En injectant ces fonds marqués, ils ne corrompaient pas seulement ; ils créaient une trahison irréfutable. Si La Sombra trouvait cet argent, Berlinguer deviendrait une anomalie à éliminer. Nabil rangea tout dans un sac de sport, enfilant des gants fins. 02h41.

De retour sur le quai, l'officier vit enfin ce qu'il attendait : une Audi A4 se garer en double file devant l'hôtel. Deux hommes. Vestes courtes, démarche coordonnée. Des

techniciens. L'un d'eux leva les yeux vers l'objectif avant de rabattre sa capuche. Le superviseur composa le numéro du CSU.

— Ici la PJ. Maintenance réseau prévue sur les nœuds 140 à 150. Ne tenez pas compte de la perte de signal. Je gère.

— Bien reçu, commissaire. Quelle durée ?

— Jusqu'à mon signal. Ne loguez rien.

Les écrans passèrent au noir. *SIGNAL LOST*.

Nabil atteignit l'Union Locale à 02h48. Le bâtiment de béton brut grésillait sous un lampadaire défectueux. Il s'arrêta près d'une benne, sortit un trousseau. La troisième clé entra dans le local technique. Le capteur de mouvement avait été shunté par un agent dont le fils attendait un procès. Nabil se glissa à l'intérieur. L'obscurité sentait le tabac froid et le café rassis.

Bureau 204. Il utilisa un passe-partout. La pièce était encombrée : bouteille de Ricard à moitié vide, cendriers pleins. Sur le bureau, une photo de famille – Berlinguer avec une petite fille sur les genoux – semblait le fixer. Nabil détourna les yeux et glissa les relevés offshore entre un rapport de sécurité et une liste d'adhérents. Puis, la liasse à l'élastique noir, tout au fond du tiroir, derrière une boîte de trombones.

— Point un opérationnel, souffla-t-il dans son micro. Variable Jalisco injectée.

— Reçu, répondit la voix neutre dans l'oreillette. L'Audi est à l'arrêt. Ne traîne pas.

Nabil remonta par l'échelle de service. Le vent de mer s'engouffra dans la cage d'escalier. Il atteignit le toit. Le gravier crissait, un bruit de frottement agaçant. Il s'accroupit derrière une unité de climatisation.

— Ici Greffier. Visibilité optimale.

— Reçu. Les vecteurs de La Sombra arrivent. Une A6 et un Transporter. Trois minutes.

Nabil sortit ses optiques nocturnes. Le monde vira au vert émeraude. Les blocs moteurs des deux véhicules brillaient d'un rouge vif. Ils roulaient lentement, respectant chaque stop. La discipline de La Sombra. Quatre hommes descendirent, fluides, portant des mallettes de récupération de données. Ils ignoraient que la véritable bombe était déjà dans le tiroir de Berlinguer.

— Ils sont à l'intérieur, signala Nabil.

Soudain, un mouvement sur le flanc. Une berline grise se gara dans l'ombre totale, à deux cents mètres. Pas de phares. Une silhouette solitaire en sortit.

— On a un imprévu. Un tiers. Il observe la trajectoire de fuite.

— Identifie-le. Un de nos indics ?

— Négatif. Posture de nettoyeur. Trop droit.

L'homme à la cigarette ne bougeait pas. Nabil vit les types de La Sombra ressortir du bâtiment, plus nerveux. Ils avaient trouvé le reliquat. Mais en bas, l'inconnu écrasa son mégot avec une lenteur provocante.

— Greffier, reste en position, ordonna la voix.

Nabil replia son matériel. L'air était saturé de sel. Il nota la plaque du tiers : une location. L'individu ouvrit sa portière, le plafonnier éclairant un visage marqué d'une

cicatrice transversale. Il ne suivit pas La Sombra. Il prit la direction du Joliette.

— On le laisse ? demanda Nabil.

— On ne fragmente pas. Concentre-toi sur le local technique.

Nabil descendit les quatre étages de l'immeuble désaffecté. L'odeur d'urine et de plâtre lui montait au nez. Il atteignit le rez-de-chaussée et bifurqua derrière des transformateurs. 03h10. Le local des dockers n'avait qu'une fenêtre allumée. Il glissa une série de clichés compromettants dans la boîte aux lettres. Le doute allait faire son œuvre.

Il se dirigea ensuite vers les palettes vides pour le second dépôt : une valise Pelican noire. Il l'ouvrit une seconde. Cent mille euros, tamponnés du sceau du cartel de Sinaloa. Un faux parfait. Si La Sombra pensait que Sinaloa tentait de racheter leurs hommes, la réponse serait sanglante.

— Colis déposé. Visible au lever du jour.

— Quitte la zone par le bassin. Une équipe municipale intervient sur une fuite d'eau. Ils ne poseront pas de questions.

Nabil longea les coques des navires. L'odeur de soudure effaçait son passage. Il s'arrêta à l'angle d'une station de pompage. À trente mètres, le *CMA CGM Bering* dominait l'horizon comme un pachyderme malade.

— Position intermédiaire. Visibilité réduite.

— Reste immobile, coupa le superviseur. Une patrouille de sûreté a quatre minutes de retard.

Le flic, dans sa 508 sur les hauteurs de l'Estaque, observait le point bleu de Nabil sur sa tablette. Deux vecteurs se croisèrent sur la carte. Il sourit. La paranoïa était une maladie à incubation lente.

— Reprends, ordonna-t-il. Passe par le niveau -1.

Nabil s'engouffra dans une descente métallique. Les marches oxydées vibraient. Il déboucha sur une passerelle. En bas, deux ouvriers municipaux manipulaient une clé à choc. Le bruit pneumatique résonnait. Nabil nota le numéro de l'utilitaire : 13-DR-442.

— Négatif ! cria l'oreillette. Mouvement sur le toit du H-12.

Nabil retint sa respiration, la bouche ouverte pour ne pas faire de bruit. À soixante mètres, une ombre. Un guetteur. Pas un gardien, trop fluide.

— C'est eux ?

— Trop tôt. La signature est isolée. Reste en immersion. S'il te voit, tout s'effondre.

Nabil s'accroupit, les cuisses en feu. L'ouvrier à la cicatrice, en bas, s'essuya les mains et jeta un regard vers les hauteurs. Nabil s'écrasa contre un tuyau de purge brûlant. L'homme remonta dans son camion. Le claquement de la portière fut le seul signal.

— Le H-12 ne te regarde pas, il surveille les rails, reprit le superviseur. Tu as quatre minutes. Sors le boîtier du caisson 4-C.

Nabil trouva le loquet. Le Pelican 1450 était lourd. Quatre kilos de mensonges. Il entama sa progression millimètre par millimètre sur les caillebotis. Il atteignit la porte du syndicat. Le boîtier magnétique passa au vert. L'air intérieur sentait le vieux papier. Il glissa l'objet sous l'armoire de ventilation.

Des pas lourds dehors. Martèlement précipité.

— On a un problème. Très proche.

— Trois silhouettes convergent vers toi, lâcha le flic. Ce sont des renforts. Quelqu'un a déclenché une alarme silencieuse. Sors de là !

Nabil se figea. Il déplaça son poids sur la pointe des pieds. Un fibroscope venait d'être inséré dans le barillet de la porte. La Sombra n'était plus en patrouille, elle était en chasse.

— L'extraction est morte. Donnez-moi un angle.

— Le bureau ! C'est du chêne massif. Ça arrêtera du petit calibre.

Le silence extérieur était pire que le bruit. Nabil imaginait les trois hommes ajustant leurs armes. La serrure pivota. Un clic sec. La porte s'entrouvrit. Un faisceau LED balaya le plafond. Nabil se coula derrière le bureau, le dos contre le bois froid. Une écharde lui perça l'épaule. Il ne sentit rien.

Le mercenaire entra, Glock 17 au poing. Le faisceau s'arrêta sur le rebord de la valise. L'homme s'accroupit à deux mètres de Nabil. Sa respiration était mécanique.

— Contact, lâcha l'intrus dans son micro. Marquage non standard. On dirait l'Est.

— Récupérez et neutralisez, répondit une voix.

— Greffier, diversion activée dans dix secondes, murmura l'oreillette. Obscurité totale. File par la grille.

Le mercenaire ouvrit les loquets. Au même instant, une détonation sourde. Le transformateur principal venait de sauter. Les projecteurs s'éteignirent un à un. Le port sombra dans le noir. L'homme de La Sombra braqua sa lampe, mais Nabil était déjà dans le conduit d'aération.

— C'est fait. Ils ont le virus.

— Reçu. Si le syndicat mord, ils vont s'entretuer avant l'aube.

Nabil rampa dans le métal froid. En bas, dans le local, le silence était revenu, mais ce n'était plus le silence de la paix. C'était celui de l'attente. Les premiers corps remonteraient avec la marée.

Chapitre 5

PROCÉDURE DÉGRADÉE

La lumière spectrale des néons de l'hôtel de police de l'Évêché vibrait avec un sifflement électrique presque imperceptible, une fréquence de 50 Hertz qui cognait contre les tempes de Mérigot. Il était 03h14. L'air dans le couloir du bloc des gardes à vue était saturé d'une odeur de nicotine rance, de désinfectant bon marché et de cette sueur de stress caractéristique de l'enfermement. Mérigot fit glisser son badge contre le lecteur magnétique. Un clic sec, métallique, déverrouilla la porte blindée.

Il ne regarda pas le brigadier de faction, Bernier, qui somnolait derrière son pupitre de verre sécurisé, une tache de café séchée sur le col de son uniforme trop étroit. Mérigot posa ses mains à plat sur le comptoir en mélaminé gris, sentant la surface clinique sous ses paumes. Ses doigts, jaunis, tapotèrent un rythme irrégulier contre le plastique.

— Dossiers 2024/089, 090 et 091, déclara Mérigot. Sa voix était blanche, dénuée d'inflexion.

Bernier redressa le buste, les yeux injectés de sang. Il consulta l'écran LCD dont la luminosité bleue creusait ses traits fatigués.

— Les petits de Nabil ? Ils sont là depuis seize heures, Commissaire. Le parquet attend le compte-rendu pour la prolongation.

— Il n'y aura pas de prolongation, répondit Mérigot en sortant un stylo de sa poche de veston. Il y a un vice de procédure sur la notification des droits. Un manquement au code pour le premier. Par effet ricochet, toute la chaîne est compromise.

Bernier hésita, ses doigts survolant le clavier avec une lenteur de fonctionnaire au

bout du rouleau. La procédure exigeait une validation du Procureur, mais le regard de Mériqot, deux billes d'acier fixe, ne laissait aucune place à la discussion protocolaire. Le brigadier finit par imprimer les levées d'écrou. Le bruit de l'imprimante laser déchira le silence, un frottement mécanique répétitif qui semblait durer une éternité.

Mériqot ramassa les feuilles encore chaudes et se dirigea vers le bloc des cellules. À travers le premier œillette, il vit Sofiane K., assis sur le banc de béton intégré au mur, les coudes sur les genoux. Le Commissaire tourna la clé. Le grincement des gonds résonna dans le couloir vide.

— Debout, ordonna Mériqot. Tu sors. Tes deux collègues aussi.

Ils passèrent devant les cellules 5 et 6. Moussa D. et Kader Benali sortirent à leur tour, silencieux comme des ombres. Benali, le plus vieux, boitait légèrement, un souvenir d'interpellation gravé dans son fémur. Ils connaissaient la règle de la "Grey Alliance" sans en connaître le nom : la police ouvre les portes, ils font le ménage.

Au greffe, Bernier leur tendit les sacs plastiques scellés. Moussa récupéra une montre de luxe et une liasse de billets de 50 euros élastiquée, tandis que Benali vérifiait la souplesse de ses poignets libérés des menottes. Le cliquetis des briquets que l'on teste au sortir du bâtiment marqua la fin de la parenthèse judiciaire.

— Pas de vagues en sortant, murmura Mériqot alors qu'ils atteignaient la sortie de secours. Si je vois une seule de vos têtes sur une caméra avant 06h00, je vous remets au trou pour une semaine.

Le Commissaire resta un instant sur le seuil, observant la berline sombre qui les attendait, moteur tournant, au milieu de la rue de la République. L'air nocturne de Marseille le frappa au visage, chargé de sel et d'humidité acide. Au loin, vers les quartiers Nord, une colonne de fumée noire s'élevait déjà, striant le ciel pâle. La Sombra avait commencé à bouger. Nabil devait maintenant répondre.

Mérigot monta dans sa Peugeot banalisée. L'habitacle dégageait une odeur de vieux cuir et de poussière. Il ne démarra pas tout de suite. Il sortit son propre téléphone, un modèle jetable, et envoya un unique message crypté : « Les pions sont sur l'échiquier. Zone d'ombre confirmée sur le secteur de la Joliette. »

Il engagea la première et s'inséra dans le flux inexistant de la ville. À cinquante kilomètres-heure, Marseille se décomposait en une suite de photogrammes cliniques : rideaux de fer tagués, silhouettes errantes se figeant au passage de la plaque administrative, et cette brume saline qui rongeaient tout. Il finit par s'immobiliser face au terminal minéralier, le moteur s'éteignant dans un cliquetis de refroidissement.

Un mouvement sur le trottoir opposé attira son attention. Une ombre vêtue d'un coupe-vent sombre s'arrêta sous un lampadaire défectueux. L'individu ne consultait pas son téléphone. Il attendait que l'engrenage administratif finisse de se gripper pour laisser place à la balistique. Mérigot abaissa d'un centimètre sa vitre. Le froid piquant s'insinua contre son cou.

— Unité 42, ici Centrale, grésilla la radio de bord. Signalement d'un départ de feu sur un entrepôt, boulevard de Dunkerque. Équipage dépêché sur place.

Mérigot ne répondit pas. Il savait que le feu n'était qu'une signature thermique destinée à saturer les fréquences de la police urbaine pendant que Benali et ses hommes s'infiltraient dans les entrailles logistiques du port. Il tâta la crosse de son Glock 17 à travers sa chemise. Le polymère était glacial.

Il sortit enfin de la voiture, refermant la portière sans la verrouiller pour éviter le claquement sec du verrouillage centralisé. Ses chaussures heurtèrent le bitume avec un bruit mat. Il s'avança vers le muret surplombant les voies ferrées. En bas, entre les wagons de marchandises immobiles, trois faisceaux de lampes tactiques s'allumèrent brièvement avant de s'éteindre. Rouge, puis vert.

Les hommes de Nabil étaient en place. L'opération de nettoyage pouvait commencer. Mérigot s'appuya contre le béton, les yeux rivés sur la masse sombre des conteneurs. Il n'était plus un policier. Il était le spectateur d'une exécution qu'il avait lui-même orchestrée.

Soudain, le téléphone interne grésilla dans sa poche. C'était Vasseur, le brigadier de garde du deuxième service.

— Commissaire ? Le parquet appelle. Le substitut de permanence a reçu les fax. Il demande pourquoi trois officiers différents ont commis exactement la même erreur de notification sur trois suspects distincts.

Mérigot regarda l'incendie grandir au loin, léchant les structures d'acier du terminal.

— Dites-lui que c'est la fatigue, Vasseur. Mes hommes dorment debout. On en reparle au rapport de 14h00.

Il raccrocha. Le silence revint, seulement troublé par le cri lointain d'un goéland et le premier écho d'une détonation lourde venant du bassin. La procédure était peut-être dégradée, mais les cadavres qui allaient être découverts au petit matin, eux, seraient parfaitement réels. Mérigot écrasa sa cigarette sous son talon, fixant la trace noire laissée sur le goudron. Le sang de La Sombra allait bientôt se mêler à l'eau saumâtre du port.

Chapitre 6

LE BRUIT DES CAVES

La porte métallique du 42 rue de la Loubière grinça sur un axe mal huilé, un son aigu qui satura l'espace confiné de la cage d'escalier. Mérigot ne marqua pas d'arrêt. Il compta les marches : quatorze pour atteindre le premier palier technique, là où l'odeur de la lessive industrielle se heurtait à celle du salpêtre. Ses semelles de gomme ne produisaient aucun bruit sur le béton brut. Sous sa veste, le Sig Sauer pesait lourd contre sa hanche, une masse froide qu'il n'avait plus besoin de vérifier.

Dans la cave numéro 7, une ampoule nue de 40 watts oscillait au bout d'un fil torsadé, projetant des ombres saccadées. Nabil l'attendait, assis sur une caisse de transport bleue, les mains à plat sur les genoux. Pas de bijoux, pas de montre. Juste un regard fixe, calibré sur l'entrée.

— Tu es en retard, Mérigot, lâcha Nabil. Sa voix était plus basse que d'habitude, dépouillée d'inflexion.

— Contrôle de routine sur le boulevard. On écoute ?

Mérigot s'adossa au chambranle. Entre eux, une carte du 3ème arrondissement était étalée sur une table de camping, griffonnée au feutre noir. Nabil pointa un doigt vers un bâtiment précis, le 14 rue de l'Honneur. Le verrou.

— Ça bouge dans le secteur de l'Honneur, commença l'informateur. Six types. Arrivés par le port mardi. Ils ne touchent pas à la drogue. Ils n'approchent personne. Ils font juste... acte de présence.

— Profil ?

— Paramilitaires. Sacs à dos tactiques, bottes de marche à semelles Vibram. Le buste droit, la tête qui pivote sur l'axe des épaules, jamais seule. Ils ne fument pas. Ils ne parlent pas aux filles du coin. On entend le cliquetis des culasses à travers les cloisons tous les soirs à 19h. Ils ont des radios cryptées. Pas des jetables, Méricot. Du lourd.

Le commissaire s'avança dans le cercle de lumière. L'air était vicié, chargé de poussière de ciment et d'une odeur de métal oxydé.

— Pourquoi là-bas ?

Nabil eut un sourire sans joie.

— Ces types cartographient les angles morts. Ils s'installent. Ils marquent les caméras de ville avec des autocollants qui saturent vos capteurs infrarouges. Ils créent des zones blanches. Ici, on sait qui commande quand les lumières s'éteignent, et ce ne sont pas eux.

Méricot sentit une pulsation familière à sa tempe. Signaler ces forces étrangères à la DGSI signifierait perdre le contrôle de son secteur. Il devait gérer l'infection localement.

— Si je coupe les patrouilles demain soir, tu fais quoi ?

Nabil leva les yeux. Un micro-mouvement des sourcils fut sa seule réaction.

— Si vous créez une absence entre 02h00 et 04h00, la rumeur des fondations s'occupera du reste. Mais je ne veux pas voir un seul gyrophare dans mes rétroviseurs.

Méricot sortit son téléphone de service. Il composa le numéro de Lucas, son adjoint.

— Lucas. Briefing de minuit annulé. On déplace tout le monde sur le Vieux-Port. Suspicion de transit d'armes sur un yacht. Mobilise la canine et la municipale. Le 3ème passe en veille passive. Priorité absolue au Port.

Il coupa la ligne. Nabil hocha la tête, une seule fois. Le silence retomba, troublé par le vrombissement d'un moteur lointain. Mérigot fit demi-tour, ses pas résonnant désormais avec une intentionnalité différente. Il devait coordonner le vide.

De retour dans sa Peugeot 308 banalisée, le commissaire ne démarra pas tout de suite. L'habitacle sentait l'ozone et le café rance. Il ajusta le rétroviseur extérieur de deux millimètres. À l'angle de la rue, une ombre statique se découpait contre un rideau de fer. L'homme leva son bras gauche. Un mouvement sec, mécanique. Il vérifiait sa montre. Mérigot consulta la sienne. 23h45. Pile au moment du pointage.

Il quitta le secteur. La ville défilait, une carcasse malade dont il était à la fois le chirurgien et le complice. À 03h15, Mérigot revint se garer à l'abri d'un conteneur à ordures, tous feux éteints. L'air était devenu glacial. Ses articulations le faisaient souffrir, une vieille blessure à la hanche qui se rappelait à lui par temps humide. Il frotta ses cuticules irritées, attendant l'heure.

Soudain, une vibration sourde parcourut le châssis de la voiture. Ce n'était pas un séisme, mais une impulsion physique venant du sol. Le bruit du béton qu'on évide.

Une silhouette se matérialisa près de sa vitre. Nabil. Il ouvrit la portière passager et s'assit, laissant le loquet au premier cran. L'habitacle se remplit d'une odeur de poussière de plâtre.

— Ils sont dans les colonnes de ventilation du sous-sol, souffla Nabil. Ils ont déjà changé les serrures de l'aile nord.

Mérigot fixa le bâtiment cible. Un tireur venait de prendre position sur le toit, son fusil d'assaut pointé vers l'entrée du parking. Dans ses jumelles thermiques, l'opérateur brillait d'un orange vif sur un fond émeraude.

— Le secteur sera noir pendant vingt minutes, dit Mérigot. À partir de maintenant.

— On va leur montrer l'acoustique de Marseille, répondit Nabil avant de disparaître dans l'ombre.

À 04h15, l'éclairage public de la rue s'éteignit brusquement. Le quartier fut plongé dans une obscurité totale. Mérigot posa ses mains à plat sur le volant, sentant le froid du plastique monter dans ses phalanges. Il attendait le premier coup de feu, celui qui transformerait ce silence administratif en un rapport d'autopsie qu'il classerait lui-même sans suite.

Une détonation étouffée retentit depuis les entrailles du bâtiment. Puis une deuxième. L'écho des fondations remontait enfin à la surface. Mérigot ne cilla pas. Il observa l'ombre sur le toit basculer lentement vers l'avant, avant de disparaître dans le vide noir de la cour intérieure. Le décompte continuait.

Chapitre 7

CHIRURGIE NOCTURNE

RAPPORT D'INCIDENT : SECTEUR MOUREPIANE – ZONE PORTUAIRE 4.

HORAIRE : 03:12.

MÉTÉO : VENT D'EST 15 KM/H. HUMIDITÉ 78%.

Le Glock pèse sur la cuisse de Nabil. Neuf degrés. Sadek maintient le régime du SUV à 800 tours pour étouffer les vibrations. Dans l'habitacle, l'odeur de plastique neuf se mélange à celle d'une canette de café froid. À soixante mètres, le hangar 14 grince sous la pression du vent d'est. Quatre signatures thermiques repérées au premier étage. Des soldats de La Sombra, immobiles dans leur boîte de conserve en tôle ondulée.

Nabil vérifie la chambre. Une cartouche de 9 mm, manufacturée, 124 grains. Du standard. Mérigot a été formel : rien d'exotique, rien de militaire. Il faut saturer la scène de banalité.

— On descend. Fréquence 4. Radio silence.

Sa voix est un murmure atone. Ils sortent. Les portières sont accompagnées jusqu'au dé clic pour ne pas briser la nuit. Sous leurs semelles, le bitume craquelé crisse, jonché de verre pilé et de poussière de charbon. L'air est lourd, poissé par la stagnation du port. Ils progressent en ligne brisée, longeant des conteneurs dont la peinture s'écaille en larges plaques. La caméra du bâtiment B est inerte, son voyant rouge éteint par le commissariat central. Mérigot a ouvert une fenêtre de vingt minutes.

À la porte de service, Nabil s'arrête. Un badge blanc, vierge, contre le lecteur. Diode

verte. Le clac de la gâche électrique résonne comme un départ de coup de feu. À l'intérieur, l'obscurité est striée par la lumière des lampadaires extérieurs. Poussière, carton humide, huile de moteur. Nabil monte l'escalier métallique. Son cœur bat à 64 pulsations. Régulier. Pour lui, ce n'est pas une exécution, c'est une ablation.

Au palier, une ligne jaune sous la porte. De l'espagnol. Un rire bref qui s'interrompt.

— ¿Quién está ahí?

Nabil enfonce la porte de l'épaule. L'odeur de tabac froid et de grailon l'agresse. Quatre hommes autour d'une table de chantier. Le plus proche plonge vers un meuble. Nabil presse la détente. Deux fois. Thorax, zone sous-claviculaire. L'homme bascule, son fauteuil éclate. Sadek surgit, engage les cibles à droite. Les détonations compressent l'air, l'atmosphère devient âcre. Les étuis tintent sur le carrelage décollé.

Le dernier, un gamin, lève les mains. Ses pupilles dévorent ses iris. Il bafouille une supplique que Nabil n'écoute pas.

— Le prochain convoi ? demande Nabil.

— No sé... juro que...

— Tu as cinq secondes avant le protocole Mérigot.

Le clic du chien qui s'arme est le seul bruit, avec le râle d'un mourant dont les poumons se remplissent de sang.

— El muelle 26... mañana... a las cinco...

Nabil enregistre. 03h21. Il appuie une dernière fois. La cible s'affaisse comme une

marionnette déliée. Il ne regarde pas les visages. Il compose un numéro pré-enregistré.

— C'est fait. Quatre signatures éteintes. Viens faire le ménage, commissaire.

Le moteur de la 508 s'éteint dans un cliquetis de refroidissement. Mérigot observe le périmètre, les mains crispées sur le cuir du volant. Il ajuste ses gants en nitrile bleu, fait claquer l'élastique contre son poignet et descend. L'air est saturé de sel et de gasoil. Ses derbys ne produisent qu'un frottement sourd sur le bitume.

Il pousse la porte du hangar 14. L'odeur a changé : l'ozone des décharges, la poudre et ce relent ferreux de l'hémoglobine fraîche. Sa lampe torche balaie le sol. Premier corps à l'entrée. Sur le ventre. Orifice de sortie net. Mérigot s'accroupit, sa rotule gauche le lançant avec une douleur familière.

— Trop propre, murmure-t-il.

Il avance vers le bureau préfabriqué. Trois corps forment un triangle irrégulier. La mise à mort a été asseptisée. Mérigot sort un sachet de sa veste : six douilles de 9 mm percutées au stand de tir avec une arme de saisie. Il ne s'agit pas de remplacer celles de Nabil, mais d'ajouter du chaos. Il en jette deux près des palettes pour simuler une riposte.

Il traîne ensuite l'un des cadavres sur deux mètres, laissant une traînée sombre et visqueuse sur le ciment. Il lui glisse un pistolet serbe dans la main, presse l'index mort sur la détente et fait feu une fois vers le mur. Le vacarme sous la charpente est assourdissant. Voilà : une dispute, une panique, des tirs désordonnés. Le travail de Nabil devient le fruit d'une chance insolente lors d'un règlement de comptes entre associés nerveux.

Ses yeux tombent sur une carte maritime. Une goutte de sang sur l'annotation « Muelle 26 ». Il prend une photo macro. Près du corps, une petite fiole vide attire son regard. Un logo de soleil stylisé, siglé "LY". Lyon.

Il sent une vibration. Un SMS : « Latence ». Mériqot efface. Les premiers reflets bleus lèchent déjà les vitres. Il ajuste sa cravate, stabilise son rythme et prépare son visage de fonctionnaire accablé.

— Police ! Ne bougez plus !

Le brigadier Vasseur surgit, l'arme au poing. Mériqot ne cille pas.

— Baissez vos armes, Brigadier. La zone est sécurisée.

Vasseur s'avance, sa respiration sifflante amplifiée par le silence. Il examine le carnage, livide.

— Putain de merde... Monsieur le Commissaire, vous étiez là ?

— J'ai entendu les détonations depuis le terminal sud. Le temps d'investir les lieux, ils s'étaient entretués. Règlement de comptes classique. Voyez l'arme du type au sol.

Vasseur s'accroupit. Il pointe du stylo une douille.

— Ça a tiré de près. Regardez les brûlures de poudre.

— Appelez la PJ. Je veux un périmètre de cinquante mètres. Personne n'entre.

Mériqot feint d'étudier la carte, la repliant pour que le pli dissimule le « Muelle 26 » tout en le gardant à portée de saisie. Morel, le chef de l'IJ, arrive dans un froissement

de combinaison Tyvek. L'homme est anesthésié par vingt ans de morgue.

— On a un souci, Commissaire, dit Morel en examinant la troisième victime. Le type porte un gilet balistique. Mais la balle est passée juste au-dessus, dans l'échancrure du cou. C'est une précision de tireur d'élite. À cette distance, dans le noir...

Mérigot soutient son regard. Ses yeux sont deux billes d'acier.

— C'est pour ça que vous noterez "tir de proximité après immobilisation", Morel. Ne transformez pas un tueur de quartier en fantôme. Je n'ai pas besoin de la PJ de Lyon ici.

— Lyon ?

— Regardez leurs chaussures. Trop propres pour Marseille. Ils venaient du Nord.

Morel fouille une poche, en sort un reçu de péage. Lançon-Provence, 14h22. Mérigot serre les dents. Si Lyon descendait, ce n'était plus une implantation, c'était une offensive.

— Vasseur ! interpelle Morel depuis le fond du hangar. J'ai un truc.

Dans le conteneur de stockage, au milieu des fûts de solvant, une forme s'agite. Une femme, recroquevillée, en état de choc thermique. Mérigot s'approche, fait signe à Vasseur de rester en retrait. Le froid à l'intérieur du conteneur est une masse solide. La femme tremble, les dents claquant comme un mécanisme déréglé.

— Votre nom, demande Mérigot.

— Elena... Elena Vaskas.

— Vous avez vu les visages ?

Elle lève les yeux. Pupilles dilatées. Elle cherche ses mots dans un brouillard de terreur.

— Rien. Ils n'avaient rien sur le visage. Ils bougeaient trop vite. Comme une opération. Ils ne criaient pas. L'un d'eux a juste dit... "Propre".

Mérigot respire. Un témoignage sensoriel, inutile devant un juge. Mais risqué. Il s'accroupit, mimant une empathie qu'il n'a pas. Il sort de sa poche une alliance en or ramassée sous un bureau.

— Elena, écoutez-moi. Si vous voulez sortir d'ici, vous allez devoir être très précise sur ce que vous allez oublier. À qui appartient cette bague ? Et quel camion arrive à quatre heures ?

La femme fixe l'or qui brille sous sa lampe.

— C'est celle de Vratko... l'adjoint. Le camion est un Scania blanc. Fruits de Valence. Mais sous les clémentines, il y a des caisses scellées. Des composants pour l'infrastructure.

Mérigot se redresse. Ses articulations craquent.

— Vasseur ! Sortez-la par l'arrière. Elle n'existe pas. Emmenez-la à la planque de la rue de la République.

Il ressort du conteneur. Le vent marin apporte une odeur de sel et de goudron. À trois kilomètres, le Scania blanc devait franchir les digues extérieures. Mérigot sort une cigarette, l'allume au milieu de la scène de crime. La fumée bleue monte vers la charpente.

— On maquille, Vasseur. Remplacez ces étuis par du .45. On va faire croire à une descente de la Capelette. Un truc sale, impulsif. Signalez une fusillade entre bandes rivales au PC Radio.

Mérigot consulte sa montre. 03h22. En utilisant Nabil, il avait ouvert une brèche dans la digue. Maintenant, il devait s'assurer que l'inondation ne l'emporte pas lui aussi. Il cracha un brin de tabac, tourna le dos aux cadavres et marcha vers sa voiture. L'extraction commençait.

Chapitre 8

RELEVÉS TÉLÉPHONIQUES (IMSI)

RAPPORT DE FLUX DE DONNÉES – UNITÉ TECHNIQUE OPÉRATIONNELLE

– 03:14 AM

IDENTIFIANT CELLULAIRE : 208-10-4458-092

LOCALISATION : SECTEUR 06 – MARSEILLE (PRÉFECTURE)

Le masque livide projeté par l'écran LG figeait les traits de Mérigot. Le commissaire soutenait le regard du moniteur, les yeux secs. Devant lui, les colonnes de chiffres défilaient avec une régularité de métronome. Des métadonnées extraites des serveurs de l'opérateur historique. Son index droit reposait sur la souris, immobile. Il percevait la vibration du ventilateur contre son genou, un ronronnement sourd, unique signe de vie dans ce bureau plongé dans le noir. Sur le bois, une tasse de café présentait une pellicule huileuse à sa surface.

Mérigot sélectionna la colonne « Heure d'accroche ». Il isola la plage entre 02h00 et 04h00 sur les trois dernières semaines. Le logiciel moulina. Une barre de progression grignota l'espace, pixel après pixel. La liste se stabilisa enfin.

Vingt-quatre lignes. Vingt-quatre communications captées par la balise installée illégalement sur le toit de l'immeuble d'en face.

Il déplaça son curseur sur l'identifiant IMSI 2081099432105. Ce numéro n'existait dans aucun répertoire d'abonnés classiques. Une carte prépayée, achetée rue d'Aubagne. L'appelant importait peu. Le curseur se figea sur le destinataire.

04.91.15.XX.XX.

Mérigot retira sa main. Il la frotta contre son pantalon en sergé gris pour évacuer une moiteur soudaine. Il connaissait ce préfixe. Ce n'était pas un mobile, mais une ligne fixe routée par le standard sécurisé de la Préfecture des Bouches-du-Rhône.

Il se redressa. Ses vertèbres craquèrent dans le silence. Dehors, la ville n'était qu'une masse noire striée par les gyrophares lointains du Vieux-Port. La Sombra avait passé les murs. Ils écoutaient, ou pire, ils orientaient les opérations.

Ses doigts tapèrent sur le clavier mécanique. Chaque frappe produisait un claquement sec contre les murs nus. Il entra le numéro de poste interne.

POSTE 4509 – BUREAU DES ÉTRANGERS.

Mérigot plissa les yeux. Le Bureau des Étrangers traitait les régularisations et les arrêtés d'expulsion. Un poste d'observation idéal. La Sombra pouvait légaliser ses propres sicaires en quarante-huit heures tout en surveillant les réseaux concurrents. Il examina la durée des échanges. Trois minutes. Six minutes. Des rapports, pas des codes.

Son téléphone de service vibra sur le bureau. Un message crypté. Pas de nom.
« Le Greffier demande confirmation pour le point de contact de 05h00. Zone Sud. »

Mérigot ne répondit pas. Il fixa le nom du titulaire du poste 4509. Un certain « V. Marchand ». Administratif catégorie B, sans histoire, vingt ans de maison. Le fantôme parfait.

Il attrapa son paquet de cigarettes, en sortit une et la fit rouler entre ses doigts. Si Marchand était la taupe, il n'agissait pas seul. Un gestionnaire n'avait pas accès aux flux de la DCRI. Marchand n'était que le terminal.

Il se leva, attrapa sa veste de cuir et vérifia son Sig Sauer. Le métal était une morsure rassurante. Il devait sortir. S'il enregistrait ce relevé maintenant, l'alerte remonterait à la Préfecture avant même qu'il n'ait franchi le hall du commissariat.

Il éteignit l'écran. L'obscurité devint totale, à l'exception de la diode rouge de l'imprimante qui clignotait comme une pupille malveillante. Méricot quitta le bureau. Ses pas s'étouffaient sur le lino usé. Il évita l'ascenseur, ses caméras, ses logs de passage.

Il descendit par l'escalier de service. L'air y était saturé de poussière et d'une odeur de graisse rance. Au rez-de-chaussée, il poussa la porte métallique ouvrant sur la ruelle arrière. L'humidité nocturne le frappa au visage. Il remonta son col, balayant les angles morts. Une 308 banalisée attendait à cinquante mètres, moteur éteint. Il préféra marcher vers Noailles, fondu dans l'ombre des façades décrépites.

Son téléphone vibra de nouveau. Le Greffier s'impatiait. Méricot s'arrêta sous un porche imprégné d'odeurs d'urine. Il tapa :
« Marchand compromis. Surveille la porte 4 de la Préfecture. Ne bouge pas sans signal. »

Il rangea l'appareil. Un détail du relevé IMSI le taraudait. Le délai entre l'accroche et la fin de la communication était trop régulier. Presque automatique. Il pressa le pas vers la place Castellane. Il devait intercepter Marchand avant que La Sombra ne décide que leur source devenait un risque.

Ses semelles martelaient la chaussée. Méricot maintenant un trot lourd qui faisait vibrer son arme contre sa hanche. L'humidité collait la pollution au sol. Dans son esprit, les colonnes du relevé s'alignaient. Le champ « Timing Advance » restait figé à zéro. L'émetteur se trouvait à moins de cinq cents mètres de l'antenne relais. Un appareil fixe. Une station de travail détournée, branchée en continu sur le réseau.

Il bifurqua rue de Rome. Les rideaux de fer tagués brillaient sous les reflets des réverbères à sodium. Mérigot passa au centre de l'asphalte, évitant les porches noirs. Une Clio banalisée, deux scooters refroidissant dans un craquement de métal. Rien de suspect. Pourtant, la sensation d'un décalage persistait.

Il s'arrêta à l'angle de la rue de la Palud. Luminosité au minimum, il consulta les logs. Marchand se déconnectait systématiquement à 04h52, juste avant la ronde des agents.

— Ici Mérigot, murmura-t-il dans son micro-cravate. Position ?

— Point de contact établi. Porte 4, répondit une voix blanche dans l'oreillette.

Mouvement détecté au deuxième étage. Bureau des titres de séjour.

— Précisez.

— Une ombre. Utilisation probable d'un écran filtré. Pas de lumière.

Marchand n'était pas un simple vendeur de fichiers. Travailler dans le noir exigeait un sang-froid d'opérateur. Ou que les capteurs aient été shuntés. Mérigot reprit sa marche, contournant Castellane pour approcher le flanc sud du bâtiment. L'air était immobile. L'odeur de son propre tabac froid imprégnait son col de cuir.

À 04h58, un ronronnement diesel s'éleva. Une berline sombre, vitres teintées, remonta la rue en sens interdit. Elle s'immobilisa devant la porte 4. Le conducteur ne coupa pas le contact. La fumée d'échappement floutait la plaque.

Mérigot glissa sa main sous sa veste. Il observa la porte métallique de la Préfecture. Elle s'entrouvrit sur un rai de lumière blanche. Un homme sortit. Silhouette moyenne, costume terne, sacoche en bandoulière. Marchand. Il avançait avec une raideur mécanique.

Mérigot attendait. Le protocole de La Sombra exigeait un « nettoyeur » pour les extractions sensibles. S'il intervenait maintenant, il n'aurait que le lampiste.

Son téléphone pulsa. Un signal du Greffier : « Véhicule volé à Vitrolles. Ils vont le brûler. »

Mérigot serra les dents. Si la voiture était condamnée, Marchand ne rentrerait pas chez lui. Il montait pour disparaître. La Sombra n'encombra pas ses lignes de repli avec des témoins inutiles.

L'homme atteignit la berline. La vitre arrière s'abaissa de quelques centimètres. Un bras en tissu technique sombre fit signe de monter. Pas de visage. Marchand hésita, son regard balayant la rue déserte. Il sembla fixer l'obscurité où se tapissait le commissaire.

Mérigot retint son souffle, l'index le long du pontet. Le froid avait disparu. Seule comptait la trajectoire. Il devait agir avant que la sécurité enfant ne soit enclenchée.

— Bouge pas, souffla-t-il.

Le moteur monta en régime. Le sifflement du turbo déchira le silence. Mérigot bondit hors de la porte cochère. Ses muscles s'arrachèrent à l'inertie. Trente mètres. Sous l'éclairage au sodium, cette distance était une éternité tactique. Il percevait tout : les reflets gras sur la carrosserie, la buée du pot d'échappement, le visage de Marchand dont les pupilles dévoraient l'iris.

Le Sig Sauer pesait dans sa paume. Mérigot effleurait la détente, calculant le point de rupture. Il ne visait pas encore. Un tir en course n'offrait aucune garantie. Il devait briser l'angle.

— Police ! Lâche la portière !

L'ordre sortit comme un râle sec. Marchand ne réagit pas. Ses doigts restaient soudés à la poignée chromée. À l'intérieur, le conducteur engagea le rapport. Le régime

moteur monta. Les pneus cherchèrent l'adhérence sur le revêtement humide.

La vitre arrière finit de descendre. Le bras en tissu technique tenait un objet tubulaire au cache-flamme caractéristique. Un HK MP5.

Mérigot amorça une dérive vers la gauche, cherchant l'abri d'un bac à fleurs en béton. Le temps se dilata. Il nota l'étiquette de prix encore collée sur le rétroviseur de la berline. Le véhicule glissa, l'arrière chassant avant que l'électronique ne reprenne la traction. Marchand, toujours accroché, fut déséquilibré. Ses genoux heurtèrent le bas de caisse avec un bruit sourd de chair contre métal.

— Marchand, lâche !

Une brève rafale de trois coups déchira l'air. Les impacts labourèrent le mur à quelques centimètres de l'épaule de Mérigot, projetant une poussière grise qui lui brûla les yeux. Il sentit la cordite se mêler au diesel mal brûlé. Le canon du MP5 pivotait, cherchant à corriger la trajectoire. Vingt mètres. La berline décrivit une courbe agressive, emportant Marchand qui pendait comme un poids mort. Ses chaussures raclaient le revêtement dans un crissement strident.

Mérigot s'arrêta net, verrouilla ses coudes et pressa la détente. Une secousse sèche. Le projectile percuta le pneu avant gauche dans un jet d'étincelles. Le véhicule s'affaissa sur son train, mais le chauffeur insista. Le hurlement du moteur passa dans les aigus. Dans le miroir, Mérigot aperçut le regard du conducteur : vide, technique. Un professionnel.

La portière arrière fut poussée par une botte tactique. Marchand fut projeté par l'inertie. Il roula sur l'asphalte comme un sac de chiffons, rebondissant deux fois avant de s'immobiliser dans le caniveau. La berline continua sur la jante, crachant un éventail de lumières bleutées vers Castellane.

Mérigot ne poursuivit pas. Il s'approcha de Marchand, arme haute. Le silence retomba, troublé seulement par le sifflement du pneu crevé au loin. Marchand ne bougeait plus. Une flaque sombre s'étendait sous lui, mais ce n'était pas du sang. L'homme avait perdu tout contrôle.

Le commissaire rangea son arme. Il enfila ses gants en latex avec un claquement sec. Il s'accroupit près de la sacoche que Marchand serrait contre son torse.

— Mauvais choix de transport, Marchand, dit-il d'une voix dont la froideur contrastait avec la sueur de son front. Voyons ce que vous avez sorti de là-bas.

Le type hoqueta. Mérigot ouvrit la sacoche. Sous un dossier administratif, il sentit une forme rigide. Un terminal de chiffrement Teorem, gris anthracite. Un objet dont la détention hors circuits constituait un crime fédéral. Le boîtier était tiède. Une diode ambre clignotait. Mérigot reconnut la signature d'un accrochage en cours sur une cellule fantôme.

Il appuya son genou sur le plexus de l'homme pour forcer son attention.

— Le bureau 412, Marchand. C'est là que vous l'avez pris. Logistique et transmissions.

Marchand gratta convulsivement la chaussée. Une bulle de salive ensanglantée éclata au coin de sa bouche.

— Ils savent... que vous l'avez, parvint-il à articuler. Le terminal a un capteur de proximité. Si la distance change trop vite...

— Le Dead Man Switch. Je sais.

Mérigot saisit le dossier cartonné. À l'intérieur, des feuilles de papier thermique couvertes de colonnes chiffrées. IMSI et IMEI. En marge, des notes au stylo bille : *Bassin Est*, *Quai de la Joliette*, *Hangar 14*.

Chaque ligne correspondait à un bornage effectué dans les dernières quarante-huit heures. La Sombra aspirait les flux internes pour anticiper chaque contrôle, chaque patrouille.

— Qui est le contact à la Préfecture ? demanda Mérigot en le soulevant par le veston. Un nom, Marchand.

Une sirène déchira le silence. Le centre de supervision avait validé l'alerte. Dans trois minutes, la zone serait bouclée. Le téléphone de Mérigot vibra dans sa poche. Il ignora l'appel de la salle de commandement.

Marchand ouvrit la bouche, mais seul un râle en sortit. Ses yeux dérivèrent vers le Teorem. L'écran s'était allumé. Une ligne en cyrillique. Un compte à rebours numérique. 10... 09... 08...

L'effacement thermique. L'odeur d'ozone s'échappa des événements.
07... 06...

Le boîtier se gondola. Une fumée épaisse s'éleva entre eux. Mérigot sentit la chaleur irradier à travers ses gants, une brûlure sèche. Il ne lâcha pas.

— La puce fond, Marchand. Parlez.

L'homme chercha un ancrage sur le poignet du commissaire. Les gyrophares balayaient déjà les vitrines de la rue de Rome.

05... 04...

— Le nom, répéta Mérigot.

Marchand émit un râle glaireux. Il fixait un point invisible dans l'obscurité de l'impasse.

03... 02...

Le sifflement du Teorem devint strident. L'écran vira au noir avant de se fissurer. Une odeur de soufre satura l'air. La thermite miniature intégrait la carte mère.

— Castan, finit par lâcher Marchand. Bureau 412... Logistique...

Le nom tomba. Un administratif invisible. La taupe parfaite.

01... 00.

Le terminal craqua. Mérigot lâcha l'appareil mort sur le sol. Une portière de police claqua violemment à l'entrée de la ruelle.

— Police ! Ne bougez plus !

Un faisceau LED blanc chirurgical fixa le duo. Mérigot garda les mains en vue.

— Commissaire Mérigot, Division Nord. Baissez cette lampe, brigadier. Blessé grave et procédure niveau 4. Contactez le COZ.

Il sentit Marchand s'affaïsser. Les pas des agents de la Brigade de Nuit résonnèrent, rapides. Mérigot devait évacuer Marchand avant une identification formelle. Il lui fallait une zone grise.

Le brigadier Lemoine maintenait son arme en position, l'index tendu.

— Restez bien en vue, ordonna-t-il, la voix instable.

Mérigot soutenait l'éblouissement. Le sang de Marchand imprégnait sa manche, tiède.

— Mes cartes sont dans ma poche intérieure gauche. Mon insigne dans la main droite, sous le blessé.

Le silence était haché par les crachotements de la radio Acropole. Lemoine s'approcha, ses bottes écrasant des débris de verre. Il ouvrit le portefeuille. Ses épaules se détendirent.

— Commissaire... désolé. On a eu un appel pour des coups de feu.

— Rangez ça, trancha Mérigot. Appelez une ambulance. Unité de soins intensifs, pas un transport standard. Et passez par le canal sécurisé. Je ne veux rien sur les ondes publiques avant dix minutes.

Mérigot se redressa. Ses articulations crièrent. Il composa un numéro mémorisé.

— Ici Mérigot. Code 92. Activez la surveillance sur le terminal 412. Immédiatement. Ordre de service prioritaire.

Il regarda les brigadiers s'affairer. Ils manipulaient Marchand avec des gestes d'école de police, sans voir le sablier qui se vidait.

— Brigadier, qui a signalé les tirs ?

— Appel anonyme. Une cabine près de Saint-Charles.

La Sombra n'appelait pas la police par civisme. Ils voulaient forcer Mérigot à sortir du bois.

— Donnez-moi votre radio, ordonna le commissaire. Ma batterie est morte.

Il l'accrocha à sa ceinture.

— Restez avec lui. Si le SRPJ arrive, silence total sur Castan. Instruction classée.

Mérigot s'éloigna dans l'ombre. Il ramassa discrètement les restes fondus du Teorem avec un mouchoir. Il s'adossa au mur humide, observant le va-et-vient des lumières. Le relevé IMSI lui brûlait la poche.

L'ambulance surgit au bout de la rue. Mérigot pressa le bouton de la radio, volume au minimum.

— Unité de secteur, préparez un périmètre de deux blocs. Contrôle de tout véhicule administratif sortant de la Préfecture. Maintenant.

Il déplia le document. L'identifiant mobile s'affichait en tête : 208010000000XXX. Bureau 412.

— Centrale à Commissaire Mérigot.

Il attendit trois secondes.

— Mérigot. J'écoute.

— BAC Sud en position. Le Capitaine Galtier demande confirmation pour le filtrage des plaques diplomatiques. Blocage total ?

— Affirmatif. Aucun véhicule ne quitte la zone sans relevé de kilométrage et identité. Passez par la ligne sécurisée.

Il observa les secouristes s'occuper de Marchand.

— Stabilisez-le, ne posez pas de questions, et aucune info au central sans mon feu vert, ordonna-t-il.

Mérigot nota les identifiants des antennes-relais sur son téléphone. Si Castan avait borné ici avant de retourner à la Préfecture, la trace existait. Il se tourna vers Lemoine, figé devant la tache de sang qui aspirait la lumière.

— Brigadier. Notez l'heure de l'ambulance. 23h14. Notez aussi un débris métallique non identifié près de l'impact. C'est un faux, mais inscrivez-le.

— Pourquoi ?

— Parce que le SRPJ arrive. Donnez-leur un os à ronger. Vous êtes mon paravent, Lemoine.

Un ronflement feutré s'éleva. Une berline de luxe. Mérigot fronça les sourcils. La voiture n'avait pas été filtrée.

— Unité Alpha, quel est le véhicule secteur 4 ?

— Problème, Commissaire. Véhicule avec cocarde. Il n'a pas ralenti. Il arrive sur vous.

Mérigot ajusta son arme. La lumière des phares projeta des ombres gigantesques sur les murs lépreux. Une DS9 bleu nuit s'immobilisa à trois mètres du cadavre. Le silence fut total après la coupure du moteur. Jean-Baptiste Vaudreuil, Secrétaire général de la Préfecture, s'extirpa de l'habitacle. Richelieu cirées, manteau en

cachemire. Il ignora le corps de Marchand.

— Commissaire, vous outrepassiez vos prérogatives. Ce blocage est illégal.

— Article 54, Vaudreuil. Crime flagrant. Qu'est-ce qui amène le Secrétariat dans une impasse à minuit ?

— Le Préfet s'inquiète du manque d'infos. Pourquoi cet isolement de cellule GSM ?

— Interférences suspectes. Je ne voulais pas que le quartier saute.

— Et ce téléphone de test dans votre poche ? reprit Vaudreuil.

Mérigot réduisit la distance. Une odeur de savon de luxe l'insulta au milieu des effluves de gasoil.

— Vous êtes bien informé. Dites-moi, combien de temps entre un bornage suspect et votre arrivée ici ?

— Le Préfet veut un rapport. Sur la victime et sur vos données. On ne joue pas avec la Sombra, Mérigot.

— Justement. C'est pour ça que je garde les relevés. Pour éviter qu'ils ne s'égarerent.

Il alluma sa cigarette. Vaudreuil fixait ses chaussures vernies, désormais souillées de poussière de charbon.

— Le protocole Triple A, reprit Mérigot. Créé pour que le Renseignement puisse border sans traces. Une ligne sécurisée, censée être éteinte après vingt heures, a émis ici il y a quatre minutes. Juste quand Marchand a lâché.

Vaudreuil devint un masque de cire.

— Vos déductions ne sont pas opposables en procédure, murmura-t-il. Vous vous suicidez professionnellement pour un relevé que n'importe quel avocat fera annuler.

— Je ne cherche pas un dossier judiciaire, Jean-Baptiste. Je cherche qui a donné le top départ depuis vos bureaux. Marchand a reçu un signal d'exécution dès qu'il a franchi ma zone de couverture.

Mérigot montra l'écran hexadécimal.

— Regardez. Code 208, opérateur 01. Vous reconnaissez la suite ?
— Rangez ça, souffla Vaudreuil. Si l'IGPN le voit, je ne pourrai rien faire.
— Qui a accès aux lignes Triple A ce soir ? Un nom, ou je balance tout à la PJ de Lyon.

Vaudreuil tourna la tête vers les renforts qui arrivaient.

— Le registre est au coffre. Mais ces téléphones circulent, Mérigot. Ils n'ont pas de maître.

Le commissaire rangea l'appareil contre son cœur. Portal, bureau 412, intendance. Des rouages. La Sombra n'avait pas laissé de sang, mais du vide administratif.

— Partez, Vaudreuil. Allez dire que tout est sous contrôle.

Il resta seul face à la mer noire. Son téléphone vibra. Un message du Greffier :

« Lieu habituel. 02h00. J'ai le nom du destinataire. »

Mérigot remonta son col. Pendant que la machine officielle s'enlisait dans ses dissimulations, la rue livrait ses secrets. Il passa devant le cadavre. Les flashes des techniciens ponctuaient l'obscurité comme des explosions. La vérité n'était pas dans la plaie de Marchand, mais dans ces ondes fantômes émises depuis les étages feutrés de la Préfecture.

Il monta dans sa berline, engagea la première et s'inséra dans la nuit. Le terminal IMSI vibra une dernière fois avant de s'éteindre. Le bureau 412 n'existait déjà plus.

Chapitre 9

LE MAILLON FAIBLE

RELEVÉ DE CARRIÈRE – MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

AGENT : MOREL, Jérôme.

GRADE : Adjoint administratif de 1ère classe.

AFFECTATION : Préfecture des Bouches-du-Rhône, Direction de l'Aménagement et de l'Urbanisme.

DERNIÈRE ÉVALUATION : « Agent ponctuel, discret, maîtrise parfaite des Systèmes d'Information Géographique (SIG). »

OBSERVATION DU SERVICE : Accès privilégié aux relevés cadastraux du Grand Port Maritime de Marseille (GPMM).

Le néon du plafond émettait un sifflement électrique qui se logeait directement dans les sinus de Jérôme Morel. L'homme attendait derrière la table en Formica gris. Ses mains jointes écrasaient ses pouces l'un contre l'autre ; la chair devenait blanche sous l'ongle. Le commissaire Mérigot restait debout près de la porte. Il déballait avec une lenteur méthodique un dossier cartonné aux bords élimés par les manipulations.

Mérigot tira la chaise en plastique. Le frottement des pieds sur le revêtement industriel produisit une plainte aiguë. Il s'assit, ajusta ses montures d'écaïlle et étala trois feuillets. L'odeur de l'encre laser se mélangeait à la sueur acide de Morel.

— Douze ans de service, Morel. Un dossier blanc comme un linceul.

La voix de Mérigot était atone, dépourvue d'inflexion.

— Pas un retard, pas un blâme. Et soudain, depuis six mois, trois consultations nocturnes de la base de données sécurisée du port. Entre deux et quatre heures du matin. Depuis votre poste, le 412.

Morel déglutit. Le cartilage de sa gorge se souleva péniblement. Ses yeux, injectés de sang, fixaient un point imaginaire entre deux paragraphes.

— Je fais des heures supplémentaires, murmura Morel. Le service sature.

Mérigot posa un stylo à bille noir parallèlement à la marge du dossier. L'alignement était chirurgical.

— Le Code de Procédure Pénale ne prévoit pas de prime pour les mensonges médiocres. Vous avez extrait les plans des réseaux souterrains du quai de la Joliette. Des données étrangères à vos attributions de gestionnaire de voirie. Ces flux logistiques intéressent des gens qui ne travaillent pas pour la mairie.

Mérigot observa la dilatation des pupilles de son interlocuteur. Une goutte de sueur perla à la naissance des cheveux de Morel, entama une descente lente le long de sa tempe, contourna la branche de ses lunettes bon marché.

— Vous avez peur, c'est un fait biologique. Mais vous devez calibrer cette peur. Entre moi, qui garantis une cellule isolée, et ceux pour qui vous avez extrait ces fichiers. La Sombra n'a pas de service de ressources humaines, Morel. Ils n'utilisent que l'équarrissage.

Le suspect tenta de saisir son gobelet d'eau. Ses doigts tremblaient. Le plastique craqua sous la pression, une détonation minuscule dans le silence. Quelques gouttes s'écrasèrent sur le sol. Morel reposa le verre sans boire.

— On m'a demandé de vérifier des tracés. Pour une étude d'impact.

— Qui ? Le nom sur le bordereau ?

— C'était... un ticket interne. Anonyme.

Mérigot se pencha. L'odeur du tabac froid émanant de sa veste envahit l'espace. Une pression physique.

— Rien n'est anonyme dans cette administration. Chaque octet laisse une trace. Vous avez utilisé un code administrateur appartenant à un adjoint technique décédé en 2019. On appelle ça un détournement de données sensibles en bande organisée. Vingt ans, Morel. Sans remise de peine.

Le commissaire dessina un cercle parfait sur un post-it jaune.

— Parlons du virement de quatre mille euros sur le compte de votre sœur à Madrid. Un compte inactif depuis trois ans. La Sombra aime les structures familiales pour les leviers de pression.

Le visage de Morel se décomposa. La pâleur gagna ses lèvres. Il semblait soudain plus petit, affaissé contre le dossier de sa chaise. Le tic-tac de l'horloge murale rythmait l'attente. Mérigot ne détournait pas les yeux. Il attendait le point de rupture.

— Ils connaissent mon adresse, finit par lâcher Morel dans un souffle. Ils savent où ma fille va à l'école.

— Je sais, répondit Mérigot. Je connais aussi l'adresse. Donnez-moi le contact initial. Pas le donneur d'ordre, vous ne l'avez jamais vu. Je veux le maillon. Celui qui vous a fourni les accès du mort.

Morel ferma les yeux. Ses paupières palpitaient.

— Ce n'est pas un nom de la mairie. C'est quelqu'un qui connaît les plans mieux que les ingénieurs. Il dessine tout : la logistique, les angles de tir, les points d'entrée.

Il s'arrêta, comme si la suite scellait son sort.

— Comment l'appellent-ils ?

Morel se pencha, sa voix n'était plus qu'un murmure rauque.

— L'Architecte. Il réécrit la ville pour eux.

Mérigot nota le nom sur son bloc-notes. L-A-R-C-H-I-T-E-C-T-E. L'encre noire, visqueuse, s'étala légèrement sur le papier recyclé. Il entoura le mot d'un trait sûr. La pression de la mine laissait une empreinte en relief sur les pages suivantes.

— Décrivez l'interface. Physique ou numérique ?

— Numérique, d'abord. Un serveur dédié. L'URL changeait sans cesse. Ça ressemblait à un portail de maintenance pour l'éclairage public. Mais l'arborescence était trop propre. Aucun bug.

Le commissaire sortit une clé USB en métal brossé. Il la posa sur la table. Le choc produisit un bruit sec qui fit sursauter Morel.

— Montrez-moi le point d'entrée. Pourquoi avoir synchronisé les badges de la zone Nord avec le calendrier des marées ?

Morel pressa ses mains à plat sur la table, les jointures blanchies, pour masquer ses tremblements.

— Je n'ai pas modifié les accès. J'ai injecté un script de latence. Le type appelait ça la « fluidité des flux ».

— La fluidité, fit écho Mérigot.

Le commissaire se leva. Ses articulations craquèrent. Ses yeux évitèrent son propre reflet dans le miroir sans tain pour se fixer sur la lentille de la caméra.

— Dans le lexique de La Sombra, Morel, la fluidité signifie un couloir sans témoins. Un angle mort total. Pendant combien de temps le script tourne-t-il ?

— Deux heures. Chaque mardi. Entre deux et quatre heures du matin. Les caméras renvoient une boucle pré-enregistrée. Même pour l'opérateur, l'image reste stable.

Mérigot se plaça derrière le suspect. Il remarqua les pellicules sur les épaules de sa veste, l'usure du tissu aux coudes. Une odeur acide émanait de l'homme, celle d'une peur macérée dans le café froid.

— Le code source ? Il vous l'a transmis via le portail ?

— Non.

Morel secoua la tête.

— Il est venu. Une fois. Au bureau. Après la fermeture.

Mérigot plissa les yeux. Une rupture de protocole. Si l'Architecte s'était déplacé physiquement, c'était par nécessité technique.

— Signalement.

— Grand. Très mince. Sec. Il portait un pardessus gris de haute couture. Sa démarche était silencieuse. Il a posé la clé sur mon bureau et il a cité l'école de ma fille. Il connaissait son parfum de glace préféré. La pistache.

Morel fut pris d'un spasme, un sanglot sec sans larmes. Mérigot nota : *Pistache*. Une signature psychologique.

— Les yeux ?

— Il avait des lunettes noires. Mais ses mains... Il avait une cicatrice sur le pouce droit. Une brûlure carrée. Comme une marque au fer rouge.

Mérigot griffonna : *Brûlure carrée, pouce droit*.

— Où est-il allé en sortant ? Les caméras du hall ?

— Le flux était déjà en boucle. Il avait coupé la transmission avant d'entrer. Ce n'est pas un homme, Commissaire. C'est un fantôme qui connaît le système mieux que ses créateurs.

Mérigot referma le dossier. Le rabat de carton frappa les feuilles avec autorité. Il ne croyait pas aux fantômes, seulement aux ingénieurs de structure.

— On part à la mairie. Vous allez m'ouvrir ce portail.

Mérigot ramassa ses affaires. L'adjoint administratif se leva péniblement. Ses jambes semblaient de coton. Il manqua de trébucher, se rattrapant au montant de la chaise. Mérigot observa la lutte de cet homme avec son propre corps.

Ils sortirent. Le couloir de l'Évêché était un tunnel de peinture écaillée. Chaque pas

résonnait sur le carrelage froid. Mérigot consulta sa montre. 23h42. Marseille, au-dehors, respirait bruyamment sous l'humidité saline.

— Patron, murmura l'officier de garde près de l'ascenseur. Le Greffier appelle. La Sombra déplace du matériel lourd vers les bassins du Nord. Maintenant.

Mérigot resta de marbre.

— Dites-lui de ne pas bouger. On ne lance rien sans la cartographie. Je n'envoie pas mes gars dans une hacheuse sans savoir dans quel sens tournent les lames.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent avec un soupir métallique. La cabine s'immobilisa au niveau -2. Mérigot sortit le premier. Morel traînait les pieds, les épaules voûtées. Ils marchèrent vers une Peugeot 5008 banalisée. Dans l'habitacle, une odeur de gomme brûlée et de gazole stagnait. Le moteur diesel s'ébroua dans un grondement sourd.

— Prenez le quai des Belges, ordonna Mérigot. Évitez les axes principaux.

Le commissaire sortit son téléphone. La luminosité au minimum éclairait son visage fatigué. Morel, à l'arrière, fixait la vitre. Son reflet se superposait aux lampadaires sodium qui défilaient comme des sentinelles.

— Ils ne vous rateront pas si vous échouez, Morel.

— Je n'ai pas échoué. Le système est percé de l'intérieur. Celui qui a fait ça possède les clés de registre. Il a codé les accès dans le noyau même.

— Un nom de domaine ? Une IP ?

— Ça ne marche pas comme ça. Il utilise des tunnels à rebonds. Mais il signe. Dans

les commentaires du code, il a laissé un tag. "L'Architecte".

Mérigot rangea son appareil. Ce nom apparaissait dans trois rapports concernant le sabotage d'infrastructures au Mexique. Un spécialiste de la déconstruction des États.

Le véhicule ralentit près de l'annexe de la mairie, une structure de verre et d'acier. Le conducteur coupa les phares. Le silence était total, seulement perturbé par le sifflement d'un cargo.

— On sort. Morel, entre nous deux. Si vous vous écarterez, mon officier est autorisé à intervenir.

Le froid nocturne saisit Morel. Il grelottait violemment. Mérigot saisit son bras pour assurer une prise ferme. Morel sortit son badge. Sa main tremblait. Le plastique tapa contre le boîtier. *Toc. Toc.*

Le voyant passa au vert. Ils s'engouffrèrent dans le hall. Les diodes rouges des détecteurs les suivaient comme des yeux de prédateurs. L'air était lourd de poussière. Ils prirent l'escalier de secours. Au deuxième palier, Mérigot s'arrêta. Un bourdonnement mécanique provenait de l'étage supérieur. Il sortit son Sig Sauer et arma le chien sans un bruit.

— C'est la salle des serveurs, souffla Morel. La maintenance est prévue pour le mardi. On est lundi.

Mérigot progressa le long du mur. Au troisième, la porte coupe-feu était entrouverte. Un rai de lumière bleue s'échappait de l'entrebâillement. Au fond de la pièce, devant le terminal principal, une silhouette tapait sur un clavier avec une rapidité inhumaine. Un cliquetis sec, incessant.

— Est-ce que c'est lui ? murmura Mérigot.

Morel jeta un coup d'œil avant de se rétracter contre le mur.

— Le code... c'est du cryptage quantique. Personne à la mairie n'a ce niveau.

Mérigot investit la pièce. L'homme au terminal ne bougea pas. Sur ses écrans, une carte du port de Marseille clignotait. Des zones rouges apparaissaient sur les terminaux de Fos. Soudain, l'inconnu s'arrêta. Ses épaules se tendirent.

— Police ! Ne bougez plus !

L'inconnu pressa une dernière touche. Un "Entrée" définitif. Les écrans passèrent au noir. Il leva les mains, paumes ouvertes.

— Vous arrivez tard, Commissaire. Le flux est amorcé.

Mérigot s'approcha, l'index sur la détente. L'air était saturé d'ozone.

— Qui êtes-vous ?

L'homme tourna son siège. Il arborait un sourire mince. Ses yeux étaient d'un gris métallique.

— Je suis celui qui redessine les fondations. Regardez par la fenêtre, Mérigot. La géographie ne ment jamais. L'administration n'est qu'une fiction que je raye de la carte.

— Morel, les fers ! ordonna Mérigot.

L'adjoint administratif hésita. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe.

— Monsieur le Commissaire, je ne peux pas... Les protocoles...

— Morel, avance !

L'homme au fauteuil laissa échapper un rire sans chaleur.

— Morel connaît la valeur d'une signature. Il sait qu'une erreur de procédure est plus mortelle qu'une balle. N'est-ce pas, Jérôme ?

Morel s'arrêta net. Mérigot abaissa légèrement son arme pour élargir son champ de vision.

— Vous le connaissez par son prénom. Morel, depuis quand tu lui ouvres les accès ?

L'adjoint ne répondit pas. Sa respiration devint sifflante.

— Les sessions nocturnes indiquent que tu badgeais pour lui, continua Mérigot d'une voix neutre. Tu neutralisais les alarmes.

— Il n'a pas eu le choix, intervint l'Architecte. On ne refuse rien à la Sombra quand elle présente l'inventaire de votre vie. Les dettes de son fils, l'hypothèque, le cancer de sa femme. La loyauté n'est qu'une variable d'ajustement.

— Taisez-vous. Morel, qu'est-ce qu'il a lancé ?

— Le plan de zonage automatisé, lâcha Morel. Il a modifié les autorisations pour les containers zone Est. Les douanes verront des pièces détachées pour les chantiers navals.

— Le volume ?

— Deux cents unités, répondit l'Architecte. Des hommes, des armes, de quoi tenir un siège. La Sombra n'achète plus la ville, Commissaire. Elle l'importe.

Mérigot resserra sa prise. Le scénario d'une occupation militaire se matérialisait dans cette salle climatisée.

— Morel, les menottes. Ou je te boucle pour terrorisme.

L'acier cliqueta contre le poignet du suspect. L'Architecte ne résista pas.

— Très bien. Cela me donnera le temps de voir vos collègues réagir quand ils s'apercevront que leurs fiches de paie ont disparu des serveurs.

Mérigot s'approcha. Il perçut une note d'agrumes et de métal froid.

— Vous n'êtes qu'un virus. Et on isole les virus.

— Un virus qui possède toutes les clés, Mérigot.

Morel poussait le suspect vers la sortie, les yeux fixés sur une fissure du sol. Mérigot resta seul un instant. Sur le clavier, une seule touche restait bloquée par un morceau de plastique : "Échap".

Il composa un numéro crypté.

— C'est Mérigot. On a le maillon. Mais le port est ouvert. Envoyez les équipes au Terminal 4. Interception totale. Pas de sommations.

Au loin, le premier écho d'une sirène déchira le silence. Le massacre changeait d'échelle. Mérigot sortit, ses semelles craquant sur le sol. À vingt mètres, Morel maintenait l'homme contre une porte coupe-feu. Mérigot rangea son arme avec un clic

définitif.

— On va reprendre ton dossier, Vasseur, dit Mérigot en changeant de ton face au second complice identifié.

L'adjoint Vasseur avait le teint cireux. Il fut poussé dans un bureau exigü saturé d'odeur de vieux papier. Mérigot resta debout. Le silence pesait.

— Tu as modifié les scripts de topage. Une procédure de niveau 4. Tu n'as ni les codes, ni l'envergure. Dis-moi qui t'a donné les accès.

Vasseur secoua la tête. Ses menottes frappèrent le bord de la table.

— Ce n'est pas une négociation, murmura Mérigot. Si tu parles, tu vas en cellule isolée. Si tu te tais, je te libère sur le trottoir. Je donne dix minutes à La Sombra pour te localiser. Alors, son nom ?

— Ce n'est pas un homme, lâcha Vasseur. C'est une fonction. Il connaît les conduits, les câbles, les failles. L'Architecte.

Le nom flottait dans l'air vicié. Mérigot sentit le froid sous son gilet. Ce n'était plus de la corruption, mais du génie civil appliqué au crime.

— Il ne construit pas des bâtiments, reprit Vasseur. Il construit votre défaite.

Mérigot consulta son téléphone. 03h14.

— Morel, sortez-le. Transfert aux Baumettes, aile sécurisée. Si une seule fiche sort du système, je vous tiens pour responsable.

Le commissaire ramassa un plan de masse du port. Au bas de la page, un tampon sec

marquait l'approbation : un hexagone barré d'une règle. La signature de la perfection. Il observa ses mains, marquées par vingt-huit ans de paperasse et de ferraille.

À l'extérieur, Marseille n'était plus qu'un damier de lumières froides. Mérigot retourna à sa voiture. Sur son tableau de bord, une notification clignota : coupure de courant générale sur le secteur Mourepiane.

L'Architecte venait de couper la première ligne. Le siège commençait.

Chapitre 10

ZONE D'OMBRE LOGISTIQUE

Terminal de Mourepiane. Secteur Nord-Ouest. 03h14.

Le vent d'est charriait un mélange de fioul lourd, de sel et de gomme brûlée s'échappant des bandes transporteuses. Dans l'habitacle de sa 5008 banalisée, le Commissaire Mérigot ajusta la molette de ses jumelles thermiques. L'optique décomposait le port en un dégradé de gris inertes et de signatures blanches — les moteurs des grues refroidissant après le déchargement. Le flux était massif, aveuglant par sa banalité légale. Sous les portiques, des boîtes d'acier de quarante pieds défilaient avec une régularité de métronome, noyant le signal de la contrebande dans le bruit du commerce mondial.

L'air confiné puait le plastique surchauffé et l'amertume d'un vieux gobelet de café oublié sur le tableau de bord. Mérigot n'avait pas ouvert sa vitre depuis trois heures pour ne pas trahir sa présence. Il surveillait l'angle mort entre le mât de vidéosurveillance n°14 et un amoncellement de palettes. À 03h18, un profil furtif dévia de la trajectoire des dockers. C'était une silhouette frêle, presque enfantine, rasant les structures sidérurgiques. Un des « petits » de Nabil. Pas de badge, pas de chasuble, juste un sweat à capuche sombre et une connaissance chirurgicale des balayages rotatifs des caméras.

Mérigot décrocha son terminal sécurisé. L'écran affichait 42 % de batterie. Le canal était déjà ouvert, grésillant d'une friture électrique.

— Cible en mouvement, zone 14, souffla-t-il d'une voix blanche.

À l'autre bout, le silence dura quatre secondes. Puis la voix rauque de l'intermédiaire de Nabil, le "Greffier", remonta des ténèbres.

- Identification ?
- Le gamin. Il entre par le secteur aveugle.
- Il a les fréquences ?
- Négatif. Méthode manuelle.
- S'il se fait serrer ?
- On n'a jamais vu ce gosse, coupa Mériqot. Vous non plus. C'est une variable d'ajustement.

Il observa le gamin se glisser sous la remorque d'un semi-remorque. Les gestes étaient économes, dictés par la peur de déplacer l'air inutilement. Le gosse attendit que le faisceau de la caméra pivote vers le quai avant de ramper sur le bitume huileux. Chaque centimètre gagné était une infraction directe au Code de Procédure Pénale, mais Mériqot avait déjà classé cette scène dans les pertes acceptables.

Le convoi de La Sombra s'ébranla à 03h30. Trois tracteurs blancs, dépourvus de logo, s'immobilisèrent devant le conteneur MSKU-09412-8. Le bruit de l'enclenchement des verrous d'acier — quatre percussions sèches — résonna comme une sentence. Mériqot sentit la vibration du sol remonter jusque dans ses molaires. Il passa la première sans allumer ses feux, glissant sur le bitume comme un prédateur fatigué.

- Ils approchent de la sortie 4A, signala Nabil dans l'oreillette. La Douane a un barrage sur la bretelle. Vous l'avez fait lever ?
- Négatif. Ils ne sont pas dans la boucle. Si ce camion s'arrête, la procédure tombe à l'eau.

Mériqot vit les feux stop du poids lourd inonder le décor d'une lueur rouge sang. Le convoi ne s'arrêtait pas ; il se réorganisait. Les deux autres camions blancs s'étaient rapprochés, formant un bloc compact, une muraille mouvante destinée à masquer toute velléité de filature. Le signal du récepteur Rugged-T3 passa au orange fixe : interférence électromagnétique. La Sombra saturait la zone avec des émetteurs basse fréquence.

Mérigot gara le véhicule derrière un hangar frigorifique. Il descendit, refermant la portière sans engager le loquet pour éviter le clic. Ses bottes Magnum n'émirent qu'un frottement imperceptible. À trente mètres, quatre hommes descendirent des cabines. Ils ne portaient pas les gilets des dockers, mais des vestes tactiques ajustées. Leurs mouvements étaient fluides, dépourvus de l'hésitation des amateurs. L'un d'eux balaya l'environnement avec un détecteur thermique.

Le commissaire se plaqua contre la paroi d'un conteneur Evergreen, sentant le fer mordre sa colonne vertébrale. Son index droit effleura le pontet de son Sig Sauer. Il était dans le goulot, à découvert. Un faisceau de 1200 lumens déchira l'obscurité, frôlant ses chaussures. L'opérateur de La Sombra marqua un temps d'arrêt. Sous son masque en polymère, l'unité de vision nocturne émettait un infime bourdonnement.

— Contact probable, zone 12-B, annonça l'homme d'une voix dénuée de timbre.

Le craquement d'une culasse de HK416 résonna comme un coup de tonnerre. Mérigot visualisa la trajectoire de sa première balle. Une goutte de sueur traça un sillon piquant dans son cou. Soudain, un bruit métallique violent retentit du côté opposé — une barre de fer frappant une cuve vide. La diversion de Nabil. L'opérateur pivota, l'arme pointée vers la source du bruit.

Profitant de la latence, Mérigot se glissa vers le conteneur MSKU dont le scellé venait d'être sectionné. Il tira doucement sur la barre de crémone. L'odeur qui s'échappa n'était pas celle des composants électroniques déclarés. C'était l'arôme âcre de la graisse de stockage d'usine, celle qui protège les culasses neuves contre l'oxydation.

À l'intérieur, des caisses en bouleau marquées de codes cyrilliques s'empilaient jusqu'au plafond. Mérigot n'eut pas besoin de les ouvrir. Il connaissait ce volume. Ce n'était pas un trafic de cité. C'était une logistique de guerre.

— Commissaire, sortez de là, murmura Nabil, sa voix hachée par le brouillage. Je viens de recevoir le manifeste de sortie pour ce lot.

Mérigot consulta son terminal, la luminosité au minimum. Le lieu de livraison n'était pas un entrepôt clandestin des quartiers Nord. L'adresse s'afficha en lettres capitales, clinique et monstrueuse.

— La destination, Nabil...

— Oui, Commissaire. Le lot est attendu dans quatre heures. À l'Hôtel de Police de l'Évêché.

Au-dessus de lui, le drone de surveillance de La Sombra entama une descente stationnaire. Son œil rouge se fixa sur Mérigot. La Sombra n'infiltrait pas la ville ; elle livrait déjà ses armes au cœur du système.

Chapitre 11

LA FAUSSE PISTE DU PANIER

PROJET : OPÉRATION « CALYPSO »

UNITÉ : DIPJ Marseille.

HEURE : 03h12.

LIEU : Secteur Panier – Quadrilatère Caisserie / Place de Lenche.

OBJECTIF : Neutralisation d'un centre de tri présumé de La Sombra.

03h14. L'humidité saline du vieux port s'incrétait sous les vêtements, rendant chaque geste rigide. Le commissaire Mérigot, assis à l'arrière d'un Master banalisé, fixait le moniteur thermique. Des spectres verts et gris oscillaient sur l'écran. À sa gauche, le capitaine Moretti pressait son oreillette, le regard fixe sur les flux radio. L'habitacle empestait le café rassis et le néoprène.

— Colonne Alpha en position, murmura l'opérateur. Secteur Nord bouclé. On attend le top.

Mérigot ne répondit pas. Il fit claquer le couvercle de son étui de pastilles de nicotine. Un bruit sec, disproportionné dans ce silence de plomb. Il observa la rue par le judas. Les ruelles du Panier étaient un labyrinthe conçu pour l'embuscade, pas pour la police. Selon l'informateur, la cocaïne arrivée de Santos dormait dans une cave sous l'ancienne boulangerie des Repenties.

— Trente secondes, annonça Moretti. Sa voix était plate, dénuée d'adrénaline. BRI en appui sur les toits. Visuel sur la lucarne du troisième.

— Le signal ? demanda Mérigot. Une pointe d'acidité dans la voix.

— Visuel positif sur la sentinelle, Monsieur. On veut éviter qu'ils flambent la came.

Mérigot se pencha. Une tache blanche brillait sur le fond sombre d'un volet. Une source de chaleur humaine. Statique. Trop statique. Elle ne bougeait pas, ne consultait aucun téléphone. Elle attendait là, comme une balise posée pour les optiques thermiques. Mérigot caressa la crosse de son Sig Sauer. Le grain du polymère était familier. Vingt-huit ans de service.

— Allez-y. Top action.

Le silence craqua. Les béliers frappèrent le bois massif. 03h18. Les hommes de la BRI s'engouffrèrent dans les cages d'escalier en file indienne. Une économie de mouvement totale. Mérigot sortit du fourgon, ses chaussures glissant sur une plaque d'huile. Il remonta sa parka. Les gyrophares bleus saturaient les façades de calcaire, transformant le quartier en un décor de théâtre absurde.

— Unité 1, rez-de-chaussée sécurisé. On descend.

Mérigot entra dans la boulangerie. Une odeur de moisi et de poussière. Trop facile. Trop peu de résistance pour un sanctuaire de La Sombra. Il porta sa radio aux lèvres.

— Moretti, faites-moi un point sur les bornes cellulaires du secteur.

— Silence radio total, commissaire. C'est le désert électronique.

Mérigot fronça les sourcils. Le Panier était un organisme vivant qui réagissait d'ordinaire violemment à l'intrusion. Ce calme était une anomalie. Il descendit les marches, sa lampe découpant l'ombre. Au bas de l'escalier, les hommes de la BRI restaient immobiles, leurs armes pointées vers une table en inox.

— Monsieur, vous devriez voir ça.

Sur la table, un unique sac de sport noir, ouvert. À l'intérieur : un émetteur radio bas de gamme relié à une batterie de bagnole. Il diffusait en boucle un enregistrement de bruits de pas et de murmures. Un leurre. Mérigot s'approcha. Une note adhésive était collée sur l'émetteur. Un seul mot : *« Distraction »*.

L'investissement. En mobilisant quarante hommes et trois unités d'élite ici, La Sombra venait d'acheter la paix sur une autre zone.

— Moretti, ordonna-t-il, la voix rauque. Appelez la capitainerie. Immédiatement. Je veux l'état du Terminal 4.

— Mourepiane ? C'est à l'autre bout de la zone de fret, Monsieur.

— Faites ce que je vous dis. On vient de se faire balader comme des bleus.

Mérigot fixa l'adhésif jaune. L'encre était sèche, appliquée avec une régularité de comptable. Sous ses pieds, le sol exhalait le salpêtre. Le poids de son gilet, ses treize kilos de plaques céramiques, devint soudain une charge ridicule.

— Moretti, répétez !

— Capitainerie contactée, patron. Le Terminal 4 signale une activité hors protocole. Le *Cresta-Verde*, pavillon libérien, a accosté avec deux heures d'avance. Les portiques 12 et 14 sont en mouvement.

Mérigot visualisa la carte. Sept kilomètres de bouchons et de zones de chantier séparaient Le Panier de Mourepiane. Vingt minutes de délai. Une éternité.

— On décroche, lâcha-t-il. Laissez une équipe pour les constatations. Je veux le

numéro de série de cette batterie. Tout le reste, on bascule au Nord.

Il remonta l'escalier avec une raideur mécanique. L'air marin le frappa au visage. La rue de Lorette était un puzzle de lumières bleues. Mais La Sombra n'était pas là. Elle n'y avait jamais été. Mérigot s'installa au volant de sa 508. Le moteur tournait déjà, dégageant une buée blanche.

— Moretti, pas de sirènes. Pas de convois. Dites à la surveillance du port de rester dans les cabines. S'ils bougent, on déclenche une fusillade au milieu des grues.

03h14 sur sa montre. Le déchargement au Terminal 4 était automatisé. Si les conteneurs étaient prioritaires, ils seraient déjà dehors avant l'arrivée des renforts.

— Monsieur ? Le barrage de la Joliette ? On le lève ?

— Non. On le maintient. Si on bouge maintenant, ils sauront qu'on a compris. Envoyez une équipe en civil, voiture banalisée. Profil techniciens. Ils se postent à l'entrée 4 et ils attendent.

Il engagea la première. L'embrayage vibra. Cette précision l'inquiétait plus que la violence habituelle. Ils connaissaient les procédures, les temps de réaction. En s'extrayant de la ruelle, il vit un rideau se refermer au troisième étage. Un témoin de plus dans cette ville qui ne parlait que pour mentir.

— Moretti, vérifiez le manifeste du *Cresta-Verde*. Je veux le nom du transitaire avant le viaduc.

Il accéléra. Le quartier disparut. Le tunnel de la Major défilait sur son capot comme un film en accéléré. Le Terminal 4 l'attendait, immense carcasse de béton plongeant dans la mer. L'aiguille du tachymètre se stabilisa à quatre-vingt-dix. Dans l'habitacle, l'odeur du plastique chauffé par les composants électroniques devenait entêtante.

— Patron, j'ai le retour, cracha le haut-parleur. Le transitaire est une SARL : « Azur-Logistique ». Siège rue de la République, mais les fonds sont au Panama.

— Le signataire, Moretti. Je me fous de la holding.

— Édouard Vasseur. Identité vérifiée. Casier vierge, soixante-quatre ans. Un homme de paille. Il a pris ses fonctions il y a trois mois.

— Vérifie ses comptes. Cherche des virements sous le seuil Tracfin. La Sombra n'achète pas avec des valises de billets, ils paient des dettes de jeu ou des opérations médicales. Qu'est-ce qu'on a sur le quai ?

— Navire accosté à 02h58. Quatre semi-remorques en attente. Aucun marquage sur les bâches.

Mérimot sortit du tunnel. L'obscurité était troublée par les faisceaux halogènes du port qui perçaient la brume. Il s'engagea sur le viaduc. En bas, les rails luisaient comme des lames. Ces gens ne vendaient plus seulement de la drogue ; ils géraient des flux.

— Rappelez l'équipe au rond-point. Qu'ils ne s'approchent pas à moins de cinq cents mètres du portique 12. S'ils voient un conteneur rouge, ils notent la plaque. Rien d'autre.

— Reçu. Vous êtes où ?

— Porte 4. Je coupe les feux.

La route disparut. Il laissa la Peugeot glisser sur son élan. Le ronronnement du moteur était couvert par le fracas lointain des conteneurs. Il gara la voiture derrière un empilement de palettes et resta immobile, écoutant le métal refroidir sous le capot.

Il sortit, la main effleurant son Sig Sauer. À trois cents mètres, le *Cresta-Verde* dominait le quai. Ses flancs étaient marqués par la rouille et le sel. Mérigot sortit ses jumelles. Le réglage de la dioptrie grinça. L'image se stabilisa sur le portique 12.

Trois types en gilets haute visibilité attendaient près d'un Vito blanc. Ils ne parlaient pas. L'un d'eux fixait une tablette. Pas de dockers syndiqués ici. Juste des techniciens de la logistique criminelle.

— Moretti, visuel sur le Vito ?

— Négatif. On est en angle mort.

Mérigot observa le conteneur rouge s'élever. Marquage blanc : « TGHU 774201-0 ». Encore le Panama. Pendant que ses gars inventoriaient des sacs de bicarbonate au Panier, le cœur du réacteur pulsait ici. Un chariot élévateur s'approcha du bloc rouge. La manœuvre était d'une fluidité suspecte. Un break sombre aux vitres fumées apparut. Les feux clignotèrent deux fois. Un signal.

— Moretti, la plaque du break.

— Location. Boîte d'intérim à Vitrolles. On fait quoi ?

— On regarde, Moretti. On regarde l'histoire s'écrire sans nous.

Mérigot baissa les jumelles. Ses yeux le brûlaient. La diversion était une gifle. Le conteneur fut posé sur la remorque. Les verrous tournèrent avec un claquement sec. Le camion s'ébranla vers la zone franche. Là où les contrôles ne sont plus que des lignes de code corrompues.

— Monsieur, le central confirme, dit Moretti. Le 14 rue du Petit-Puits est vide. Pas

même une trace de poudre.

Mérigot inspira l'odeur de gasoil et de vase. Le scellé sur le conteneur n'était pas d'origine. La peinture était trop mate.

— Ils utilisent de l'azote liquide pour fragiliser les joints, murmura le commissaire. C'est un travail de chirurgien.

Un bras hydraulique se déploya de l'Audi A6. Il ne toucha pas à la porte, mais au panneau latéral. Le métal céda sans un bruit. Découpe thermique au plasma. Pas d'étincelles. Pas de fumée.

— Monsieur, on lance l'alerte ? On peut les bloquer au chenal.

Mérigot tourna la tête.

— Pour leur dire quoi ? On a infiltré une zone sans commission rogatoire. Le préfet a signé pour le Panier. Si on intervient, on finit au placard. On va juste noter les faits.

Un premier sac noir glissa du conteneur vers l'Audi. La suspension s'écrasa de trois centimètres. Puis un deuxième. Le rythme était celui d'une chaîne de montage.

— C'est de l'art, Moretti. Ils nous ont donné le Panier pour qu'on leur donne le port. Et on a dit merci.

Mérigot nota l'heure : 03h26. Il reprit son émetteur.

— Centaure de Delta. Répondez.

— Je t'écoute, Delta, répondit le commandant de la BAC, essoufflé. C'est le bordel ici, tout est vide.

Mérigot fit un signe à Moretti.

— Signalement d'une Audi A6 break, sombre. Plaque AK-412-RL. On l'a perdue à la sortie de la rue Caisserie. Le conducteur a forcé un barrage. Dix minutes de délai sur le visuel. Ils sont armés.

— Reçu. Mais dix minutes, Moretti... ils sont déjà loin.

La liaison coupa. Moretti regarda son patron avec une incompréhension totale. Mérigot mâchonnait une cigarette éteinte.

— L'heure tourne, Moretti. Dans trente minutes, le soleil va blanchir l'horizon. Ce conteneur sera déjà rescélé par un type payé au triple de son salaire.

Il descendit de voiture. Le gravier crissa sous ses semelles. Il s'accroupit près d'une flaque de gasoil.

— Regardez les traces de pneus. L'empreinte est profonde. Ce n'est pas de la poudre. Les sacs sont denses. De l'outillage lourd, des lingots, ou de la doc. Ils sécurisent leur infrastructure.

Mérigot se releva, les articulations craquantes.

— Monsieur, si l'IGPN remonte mon appel...

— Elle ne remontera rien. Vous avez signalé un véhicule suspect. Demain, quand je poserai mon rapport sur le Terminal 4, le procureur aura deux versions. Une vérité de terrain et une vérité administrative. Il devra choisir laquelle enterrer.

Un bruit métallique résonna dans le hangar 12B. Mérigot se tendit. Sa main plongea

vers son arme.

— Moretti, coupez votre lampe. Passez derrière le bloc de béton. On n'a plus de couverture légale ici.

Il s'immobilisa. L'odeur de gasoil avait laissé place à une poussière de ciment remuée. Quelque chose bougeait dans la pénombre. Mériqot libéra la bride de sécurité de son holster. Une silhouette apparut. Elle portait une chasuble orange, mais sa démarche était celle d'un homme habitué au gilet pare-balles lourd.

— Cible identifiée, souffla Moretti. Je sors le boîtier ?

— Négatif. On observe.

Un chariot élévateur électrique émergea. Aucun bip de recul. Le cariste inséra les lames sous un conteneur gris sans un choc. L'homme à la chasuble s'arrêta. Il scrutait l'ombre. Mériqot retint son souffle. L'homme fit trois pas vers eux. Ses bottes de gomme ne produisaient aucun son. Sa main droite était crispée sur un Glock 17.

Il s'arrêta à cinq mètres et alluma une SureFire. Le faisceau déchira la nuit, ricochant sur les parois. La lumière balaya le sol et s'attarda sur une douille de calibre 12 que Moretti avait bousculée. L'opérateur de La Sombra se figea. Il savait qu'ils étaient là.

Mériqot, l'index sur le pontet, calculait. S'il tirait, le ricochet pouvait frapper le conteneur marqué « UN 1072 ». Oxygène ou chimie délicate. Un signal radio retentit à la ceinture de l'homme. Trois bips. Il abaissa sa lampe et recula. L'impératif logistique passait avant l'inspection.

— Ils déchargent du précurseur de synthèse, murmura Moretti.

Le chariot éleva le conteneur. Le camion diplomatique s'avança. Un verrou juridique

parfait.

— On ne bouge pas, ordonna Mériqot. Ici Mériqot à toutes les unités. Cible identifiée : semi-remorque blanc, plaque diplomatique CD-442. Ne pas intercepter. Filature à distance uniquement.

Le camion franchit la barrière. Le terminal retomba dans le silence. Mériqot rangea son arme. Il savait que dans une heure, le préfet féliciterait ses troupes pour le succès du Panier, tandis que le contenu du conteneur gris entamerait sa distribution souterraine. Sa main trembla légèrement en allumant une cigarette. L'allumette éclaira ses traits tirés. La partie était finie avant même d'avoir commencé.

Chapitre 12

ANGLE MORT

22:58. Le commissaire Mérigot insère sa carte d'accréditation dans le lecteur du terminal numéro 4. Le voyant passe au vert fixe. L'air brassé par les climatiseurs du Centre de Supervision Urbaine possède une senteur métallique, un mélange de poussière électrisée et de plastique chauffé. Sur le mur d'images, le secteur Joliette se décompose en trente-six fenêtres. Des silhouettes anonymes traversent les passages piétons, captées sous des angles zénithaux par des dômes motorisés.

Mérigot ne s'attarde pas sur les visages. Il surveille les latences, les rafraîchissements de pixels. Ses doigts pianotent sur le clavier mécanique avec une régularité de métronome. Fenêtre d'administration système. Code d'accès : *Alpha-9-Hôtel*. Le curseur clignote. C'est une opération de maintenance préventive injectée dans le serveur principal via une clé USB préparée par la technique de la préfecture.

— Monsieur le Commissaire, vous avez besoin de quelque chose ?

La voix vient de la gauche. C'est l'opérateur de nuit, un brigadier de vingt-quatre ans dont le matricule est épinglé de travers. Mérigot ne tourne pas la tête. Ses yeux restent fixés sur la topographie thermique du port.

— Parasites sur les boucles de la Joliette, brigadier. Je supervise l'isolement du segment. Allez me chercher un café. Double expresso. Pour moi aussi.

Le brigadier hésite, puis s'exécute. Ses pas s'estompent sur le linoléum. Mérigot valide la commande. À 23:00 précises, les écrans virent au noir. Un message s'affiche : « PERTE DE SIGNAL – RECONNEXION – ESTIMATION : 119 MIN ». Le

quartier est désormais une zone blanche dans la géographie de l'État.

À trois kilomètres de là, quai de la Joliette, Nabil est adossé à un bloc de béton. Il ne consulte pas sa montre. Il perçoit le changement de vibration. Le silence des caméras est une fréquence qu'il a appris à identifier. Autour de lui, quatre hommes en vestes haute visibilité se déploient. Ils manipulent des outils de levage et des brouilleurs de poche.

Nabil ajuste son oreillette. Un grésillement codé lui parvient.

— La cible entre par le Boulevard de Dunkerque. Fourgon blanc. Pas d'escorte.

— Distance ? demande Nabil. Sa voix est sèche, technique.

— Trois cents mètres. Il ralentit au niveau des travaux.

Nabil se redresse. Ses articulations craquent sous l'humidité saline qui remonte des bassins. Il observe le véhicule. Les phares halogènes balayent la chaussée défoncée. C'est la logistique habituelle de La Sombra : discrète, presque bureaucratique. Ils ne font pas de démonstration de force ; ils accumulent les baux commerciaux et les rachats de fonds de commerce pour verrouiller le centre-ville.

Le fourgon s'immobilise devant une rangée de plots en plastique disposés dix minutes plus tôt. Le conducteur baisse la vitre. L'odeur du diesel stagne dans l'air.

— C'est quoi le problème ? lance le chauffeur avec un accent étranger au Sud.

— Rupture de canalisation, répond l'un des hommes de Nabil en approchant sa torche. Coupez le moteur. On vérifie l'affaissement.

Nabil note les détails : le conducteur n'a pas lâché le volant, ses phalanges sont livides. Il y a un passager derrière les vitres teintées. Le Greffier sait que ce convoi ne transporte ni drogue, ni armes. Il contient des registres, des listes de prête-noms, des contrats de cession.

— Descendez, ordonne l’homme à la lampe.

Le conducteur ne bouge pas. La portière passager s'entrouvre. Un mouvement furtif. Nabil lève la main. Deux de ses hommes se glissent derrière le fourgon pour verrouiller les portes de l’extérieur.

Au CSU, Mérigot surveille le chronomètre. 114 minutes. Il sort un carnet de sa poche et note l’heure. Son visage est baigné par la lueur bleue du moniteur. Il n’y a aucun remords dans son regard, seulement le calcul d'un liquidateur. Il sait que La Sombra a déjà infiltré trois cabinets d’avocats et deux services de l’urbanisme.

Le brigadier revient. Mérigot prend le gobelet brûlant.

— Toujours en maintenance ?

— Le bug est plus profond, répond Mérigot. Une histoire de couches de protocole. Allez voir si la zone 3 a envoyé ses rapports. Ne restez pas ici à regarder du vide.

Le brigadier s'éloigne. Mérigot boit une gorgée. Trop sucré. Sur le quai, Nabil s'avance. La situation se tend. Le conducteur glisse sa main droite sous son siège.

— Ne fais pas ça, murmure Nabil.

Il presse le bouton d'un boîtier noir. Un signal de saturation électromagnétique. Le moteur du fourgon s'étouffe. L'électronique de bord est grillée. La lumière des phares s'éteint. Le véhicule est piégé dans l'obscurité. Nabil frappe au carreau avec le canon d'un Sig Sauer.

— On va discuter logistique, dit Nabil. Ouvre.

Le conducteur lève les mains. À l'intérieur, le passager tente de détruire un dossier,

mais les hommes de Nabil brisent déjà la vitre arrière avec une masse. Le bruit du verre sécurit qui explose résonne contre les silos à grains. Un son sec, sans écho numérique.

Mérigot ajuste la luminosité de son écran. Il reste 108 minutes. Il pense à leur manière de traiter les corps, à cette mise en scène macabre dont ils sont friands. Ce soir, il n'y aura pas de cadavre exposé. Juste une disparition de documents dans le ventre de la ville.

Le ronronnement de la climatisation s'harmonise avec le sifflement électrique des transformateurs. Mérigot observe le curseur blanc. Toutes les soixante secondes, un script rafraîchit l'erreur système. La procédure de signalement d'une panne majeure prendra quarante pages de rapports. D'ici là, les traces de l'effacement manuel des journaux seront enfouies sous des gigaoctets de données de remplissage.

Sur le quai, le silence est total. Les débris de verre jonchent le bitume comme des cristaux industriels. L'un des hommes de Nabil actionne le loquet intérieur. Le passager du fourgon, en veste technique grise, ne fuit pas. Il gave un destructeur de documents portatif avec des feuilles A4. L'appareil émet une odeur de bakélite brûlée avant de se couper, victime de la saturation électromagnétique. Le passager lâche l'objet inutile.

— Sors. Par la gauche, ordonne Nabil.

L'homme s'exécute, ses chaussures crissant sur le verre. L'Équerre récupère le classeur Leitz noir sur le siège passager. Des centaines de feuillets couverts de colonnes de chiffres. Uniquement des clés de hachage hexadécimales et des coordonnées GPS.

Mérigot consulte sa montre de service. 22h18. Il repose son gobelet. La Sombra contourne les interceptions de la DGSI avec des estafettes et du papier. En désactivant

les caméras, Mérigot n'a pas seulement aidé Nabil ; il a ouvert une brèche dans l'infrastructure d'une armée invisible.

Nabil feuillette le classeur. L'encre est fraîche.

— Qui a validé la sortie au terminal ? demande Nabil au chauffeur.

— Je ne sais pas, répond l'homme. Sa respiration est saccadée.

— Manifeste 44-B. Signé à 21h15. Le nom de l'officier ?

— On conduit. C'est tout.

Nabil s'approche. Il utilise le canon de son arme pour relever le menton de l'homme.

— Dans cette ville, personne ne se contente de conduire. Soit tu es le moteur, soit tu es le frein. Donne-moi le contact ou tu finiras dans le béton du quai de la Fraternité.

Le chauffeur déglutit. Au CSU, le voyant passe à l'orange fixe. Mérigot tape une commande pour forcer le mode hors-ligne. 102 minutes. Une goutte de sueur coule le long de sa colonne vertébrale, sous son gilet pare-balles. L'écran de droite affiche vingt-quatre carrés noirs. Il vérifie les connexions entrantes : `netstat -an | grep 8080`. Rien.

À trois kilomètres, Nabil sent la carotide de l'homme battre contre le métal. Le rythme cardiaque dépasse les 110. Le chauffeur a les mains luisantes sous la lumière au sodium des lampadaires.

— Le nom, répète Nabil. Une syllabe.

L'homme émet un sifflement ténu. L'Équerre tourne les pages avec une précision de documentaliste.

— C'est du lourd, Nabil. Page 14. Trois conteneurs frigorifiques sortis sans pesée.

Signature « V. K. ».

Nabil enregistre. Vincent Kieffer. Officier de sécurité, endetté. Un profil identifié par Mériqot.

— Tu as entendu ? Ton ami Kieffer a laissé des traces. Si je te laisse, La Sombra saura que tu as perdu le dossier. Quelle est ta durée de vie après ça ?

Le chauffeur ferme les yeux. L'odeur de gazoil et d'ozone flotte dans l'air froid.

— Si je parle, ils s'en prennent à ma sœur.

— La Sombra s'intéresse aux mouvements, pas aux familles, réplique Nabil. Tu es une variable d'ajustement.

Nabil range son arme. Il saisit le classeur. Des schémas de câblage, des adresses au Panier, des appartements de transit.

Au CSU, Mériqot boit une canette de soda. Il observe l'icône « Erreur de redondance ». Il isole le nœud réseau. Il pense au rapport. Il invoquera une surtension sur la ligne haute tension. Crédible. Bureaucratique. 22h24.

— L'Équerre, charge le matériel. On laisse le fourgon. Branchez le brouilleur sur la batterie. Je veux que ce périmètre reste muet.

Nabil dirige le chauffeur vers l'ombre du viaduc.

— Marche jusqu'aux Aygalades. Ne regarde pas derrière toi. Si je vois une seule onde sortir de ce secteur, je donne ta position à La Sombra en disant que tu as négocié.

L'homme part d'un pas rapide. Nabil sort son terminal crypté.

« Document saisi. Cible V.K. confirmée. On bouge. »

Mérigot reçoit le message sur son téléphone personnel, posé sur ses genoux. Il valide l'effacement des journaux de connexion. L'air semble plus lourd. Le convoi n'était qu'un symptôme.

Mérigot observe la mosaïque figée sur un « freeze » de sécurité. Un chat errant traverse la zone sans déclencher d'alerte. Le système est amputé.

— Poste 1, ici supervision centrale. État du segment Joliette ?

Mérigot presse le micro sans tension.

— Ici Poste 1. Incident sur le commutateur J-14. Perte de paquets massive. Maintenance niveau 2. Indisponibilité de 90 minutes.

— Reçu, Poste 1. Terminé.

Mérigot ajuste ses lunettes. L'air recyclé lui assèche les sinus. 22h31. Chaque seconde est une ligne de plus sur son futur acte d'accusation.

Sous le viaduc, Nabil fait glisser la porte de la Golf. L'Équerre termine de sangler les mallettes.

— On a les manifestes du mois prochain, murmure l'adjoint. Ils utilisent les zones de dégroupage privées.

Nabil examine une facture pro forma. « V.K. Logistics ».

— C'est un transit chirurgical, observe Nabil. Ils injectent tout directement dans la logistique urbaine. Blanchisseries, surgelés.

Il referme le classeur. Le claquement résonne sous le béton.

— Évite les boulevards. Même sans caméras, il reste les patrouilles de la BAC.

La Golf s'ébranle. Nabil consulte une carte cryptée.

— Prochaine étape : le hangar 17. C'est là que Kieffer décharge le reliquat.

Au CSU, Mérigot voit une tentative de connexion externe sur le nœud J-14. Quelqu'un essaie de comprendre. Il laisse la tentative échouer trois fois. Il est le gestionnaire de l'absence de données.

Mérigot consulte sa Casio rayée. Cent deux minutes. Une fenêtre DOS fait défiler des logs. Des requêtes UDP cherchent le nœud J-14. Il lance un script de temporisation simulant une surchauffe.

À deux kilomètres, la Golf progresse entre les piles de conteneurs. Nabil examine les colonnes.

— « Unités non répertoriées : 14 ».

— Des conteneurs fantômes, répond Nabil. Ils entrent comme pièces détachées et sortent en matériel médical. Entre les deux, le contenu change.

Ils s'arrêtent à cinquante mètres du Hangar 17. L'odeur du caoutchouc chaud imprègne l'habitacle.

— Discrétion totale, ordonne Nabil.

Ils sortent. Le froid s'engouffre sous les vestes. Nabil balaie la façade au monoculaire thermique. Près de la porte 4, une tache orangée palpite.

— Un extracteur d'air. Le moteur tourne à plein. Ils stabilisent la température.

Trois silhouettes bougent derrière les fentes d'aération. Garde statique.

— L'Équerre, passe par le quai Sud. Je prends la passerelle.

Nabil rase le mur. Son oreillette grésille. Au CSU, Mérigot voit un point GPS : une patrouille de la police nationale entre dans la zone tampon.

— Ici Mérigot. Déroutez la patrouille 42-Brieuc vers le Boulevard de Dunkerque. Vol avec violence. Code urgence.

Le point change de direction. Mérigot essuie une goutte de sueur. La tentative de connexion externe revient via un VPN crypté. Ils soupçonnent un sabotage.

Nabil est sur la passerelle. À travers une vitre encrassée, il voit dix caisses marquées « V.K. Logistics ». Deux hommes ouvrent l'une d'elles. Nabil voit des cylindres en acier brossé avec scellés électroniques. Pas de drogue. Des composants industriels.

L'Équerre est immobile en bas, mais une lampe tactique balaie le mur au-dessus de lui. Nabil glisse la main vers son fumigène. Il attend.

Mérigot voit une ligne rouge : *INTEGRITY BREACH - NODE 4*.

— Service technique ? Passez-moi l'ingénieur. Dites-lui de rester au central pour le routage. Ne l'envoyez pas ici.

Sur la passerelle, le garde s'approche. Nabil lâche la goupille. Le clic métallique résonne. Le garde pivote, son CZ pointé vers le haut. Nabil lance la grenade. Une colonne de fumée grise dévore la lumière.

— Contact ! hurle une voix.

Nabil saute dans le vide, amortit sa chute sur des sacs de ciment. Les rafales de Scorpion déchirent la fumée. Il rampe, saisit la planchette de documents sur une table.

— Ici patrouille 42-Brieuc. Détonations au Hangar 17. On intervient.

Mérigot frappe son bureau.

— 42-Brieuc ! C'est un exercice de la BRI ! Restez en dehors !

— Négatif, Commissaire. Les tirs sont réels.

Mérigot voit les points foncer vers le hangar. Le piège se referme. À l'intérieur, Nabil est coincé. Les policiers arrivent d'un côté, les tueurs de l'autre. Il engage une cartouche dans la chambre de son Glock.

Mérigot fixe le curseur bleu. 350 mètres.

— 42-Brieuc, ici Delta-1. Risque NRBC avéré dans le hangar. Repli immédiat.

— Reçu, Delta-1. Mais on a des individus armés. On sécurise les accès.

Dans le hangar, Nabil respire par petites inspirations à travers son col. Le faisceau d'une lampe balaie la zone. Le garde est à quatre mètres. Nabil perçoit le crissement de ses semelles.

Une voix au mégaphone retentit dehors : « Police nationale ! Jetez vos armes ! »

Le garde pivote vers la porte. Nabil presse la détente, visant non pas l'homme, mais le

projecteur principal. Gerbe d'étincelles. Noir complet. Les flashes bleus des gyrophares découpent désormais l'obscurité.

Nabil rampe sous un châssis de camion. Il sent l'odeur du liquide de refroidissement. Il envoie un code à Mérigot : "3-3-0". Extraction compromise.

Mérigot voit un capteur de luminosité passer au noir.

— Équipe de maintenance ? Allez sur Joliette. Si la police vous arrête, parlez d'un court-circuit sur les vannes de sécurité.

À l'intérieur, la patrouille force le rideau métallique. Les phares du Scenic éclairent deux gardes de La Sombra qui épaulent leurs fusils d'assaut.

Mérigot bascule sur la fréquence de la patrouille.

— 42-Briec, dégagez ! Rupture de gaz haute pression. Risque d'explosion thermique. Repli immédiat !

Le Scenic entame une marche arrière brusque. Nabil voit les gardes adopter une formation en pince. Il lui reste douze mètres jusqu'à la sortie. Neuf mètres de zone de mort.

Mérigot observe le point bleu s'éloigner. Il note l'heure du mensonge sur sa fiche : 03:14. Dans le hangar, le bruit d'un chargeur qu'on claque indique que la traque reprend.

Nabil se propulse. Trois mètres sous le châssis, six mètres de vide. Il jette un lest de graphite à l'opposé pour faire diversion. Le garde pivote. Nabil franchit la distance, percute la barre antipanique de la porte de service au moment où une rafale déchiquette le montant derrière lui.

— Ici Greffier. Colis sécurisé.

Mérigot relâche la pression sur ses tempes.

— Reçu. Unité 42, maintenez le volume sonore sur le boulevard.

Nabil, tapi dans une ruelle, ouvre le dossier. À la lueur de son écran, il lit une liste de matricules de police suivis de montants en cryptomonnaie. Le nom de l'adjoint de Mérigot est souligné en rouge.

Mérigot, au CSU, range sa fiche bristol. Marseille est une zone occupée, et il vient d'en devenir le premier collaborateur de l'ombre par nécessité de service. La guerre ne fait que commencer. Les tranchées sont déjà minées.

Chapitre 13

DÉCRYPTAGE ET RÉSIDUS

PROCÈS-VERBAL DE SYNTHÈSE INTERMÉDIAIRE

N° DOSSIER : RN-2024-MS-09

OBJET : Analyse de la documentation saisie (Opération « Cellule Souche »)

OPF : Commissaire Divisionnaire MÉRIGOT

Le dossier bleu délavé trônait au centre de la table. La lumière des néons, instable, produisait un grésillement de 50 hertz qui se répercutait contre les murs nus du bureau 402. Le commissaire Méricot écrasa sa cigarette dans un cendrier publicitaire saturé de mégots jaunis. Ses doigts, irrités par une dermite de contact, effleurèrent la première chemise de plastique. À l'intérieur : des tableaux Excel, des relevés de capitaux et des cartes géographiques du Grand Port Maritime de Marseille.

Méricot ne cherchait pas de noms. Les noms étaient des variables, la structure était la seule constante. Il ajusta ses lunettes à monture d'écaille, le pont pressant sur la racine de son nez. À la page 14, un organigramme financier complexe remplaçait les réseaux de distribution habituels. Pas de revendeurs de quartier. À la place, des sociétés de leasing à Gérone, des entreprises de maintenance de conteneurs et des hangars frigorifiques en zone franche.

La porte blindée s'ouvrit sur le lieutenant Morel. Son visage affichait cette fatigue grise, typique des fins de service qui n'en finissent pas. Il posa deux dossiers sur la table. Ses mains à plat, il pencha la tête vers les chiffres alignés.

— Ce sont des volumes de fret ? demanda-t-il, la voix un peu rauque.

— Non. Ce sont des droits d'accès, répondit Mérigot sans lever les yeux. La Sombra ne cherche pas à écouler de la marchandise. Elle rachète les entreprises de maintenance de l'Estaque. Ils ciblent les terminaux intermodaux.

— Ils veulent le monopole de la logistique ?

— Ils veulent devenir les douanes, le transport et le quai. Celui qui possède le tuyau taxe tout ce qui passe dedans. C'est une substitution d'organe, Morel. Ils remplacent les fonctions vitales du port par leurs propres services.

Mérigot se leva. Le cuir de son fauteuil gémit. Il fit trois pas vers la fenêtre. Au loin, les grues portiques se découpaient comme des squelettes d'acier contre un ciel de fin de journée poisseux, chargé d'odeurs de soufre et de fioul lourd. Chaque seconde représentait des milliers de tonnes de données et de failles potentielles.

— On a une trace des fonds ?

— Tout passe par des holdings luxembourgeoises avec des prête-noms propres, répondit Morel. Des retraités, des étudiants. C'est du travail clinique.

— On va convoquer le gérant de « Sud-Logistique-Transit ». Article 77-2. On va lui mettre la pression sur ses licences de transport. C'est sa veine jugulaire.

Mérigot revint à la table et entoura trois points rouges sur la carte de Fos-sur-Mer. Des verrous logistiques que les professionnels de la fraude utilisaient comme des veines ouvertes. L'encre des documents dégageait une odeur de solvant et de stockage prolongé en cave. Il nota un nom dans la marge : *Vargas*. Consultant externe. Toujours dans l'ombre, jamais dans les statuts.

Le commissaire fit glisser l'extrait Kbis original. Le papier possédait cette souplesse grasse des documents trop manipulés. Sous la SCI « Horizon Joliette », trois sociétés écrans s'emboîtaient. Un virement de 150 000 euros apparaissait sous le libellé « Étude Structurelle ».

— Horizon Joliette, c'est l'ancien entrepôt frigorifique, près de la porte 4.

Morel pianota sur son terminal de poche. Un bip sec annonça un signalement.

— Un véhicule espagnol immobile au quai d'Arenc depuis quatre heures. La BAC 13 attend.

— Dites-leur de rester à distance. Pas de contact. On veut voir qui réceptionne les clés, pas qui conduit le camion. Le chauffeur n'attend pas de la drogue, Morel. Il attend une signature numérique.

Mérigot se rassit lourdement. La barre de progression du décryptage sur son ordinateur oscillait à 92 %. L'air, recyclé par une climatisation poussive, transportait une odeur de poussière ionisée. À 95 %, une arborescence se déploya : « OPÉRATION SYSTÈME NERVEUX ».

— Ils injectent des backdoors dans les automates de levage, murmura Mérigot. Ils créent des zones mortes numériques. Quand le signal passe par le nœud 7411, le serveur de la capitainerie entre en mode maintenance. Les données sont stockées sur un disque qu'ils contrôlent. Ils rendent les conteneurs invisibles sans même toucher aux scellés.

Le téléphone de service vibra sur le bois verni. Mérigot décrocha. Un grésillement, puis une voix modulée : « Sept, quatre, un, un ». Clic.

— C'est une coordonnée de grille, Morel. Le poste électrique sud du terminal. Ils ne parlent pas de marchandise, ils parlent d'énergie. Ils nous montrent qu'ils tiennent le réseau.

Le commissaire se leva et se dirigea vers le casier sécurisé. Il tourna le sélecteur, les clics métalliques résonnant dans la stase du bureau. Il en sortit deux gilets pare-balles de profil bas et des Sig Sauer P226 matifiés.

— Préparez le matériel. On ne prend que les radios analogiques de la réserve. Pas de

GPS, pas de traçage. On va agir dans les angles morts qu'ils ont eux-mêmes créés.

Morel rangea l'unité de communication cryptée dans une sacoche renforcée. Ils quittèrent le bureau 402, laissant derrière eux le ronronnement des serveurs qui continuaient de digérer les secrets de la Sombra. Le couloir était désert, seule une ampoule grésillait au-dessus de l'ascenseur.

Dans le parking souterrain, l'air était dense, saturé de vapeurs d'échappement. Mérigot déverrouilla la berline grise anthracite. Le moteur diesel s'ébroua dans un grondement sourd.

— Si le terminal de Mourepiane tombe, lâcha Mérigot en engageant la marche arrière, le parasitage sera total. On ne pourra plus isoler le virus sans tuer l'hôte.

La voiture s'élança sur la rampe. En sortant, le vent de la Méditerranée s'engouffra par la vitre, portant l'odeur du sel et du bitume chaud. Ils prirent l'A55 vers le Nord. Les lampadaires défilaient, projetant des éclats jaunâtres sur le tableau de bord où Mérigot frotta machinalement sa dermite, un tic nerveux qui trahissait son impatience.

À l'approche de la sortie Estaque, les portiques géants se dressèrent, sentinelles d'acier veillant sur un territoire qui échappait déjà à la République. À cinq cents mètres de l'entrée, Mérigot coupa les phares. La berline glissa dans l'obscurité, guidée par la seule lueur de la lune. Le silence revint, seulement troublé par le tic-tac thermique du moteur. Ils étaient au point d'injection. Sous le viaduc, l'ombre était absolue.

Chapitre 14

LE SACRIFICE DU PION

RAPPORT DE CONSTATATION PRÉLIMINAIRE – UNITÉ DE SÉCURITÉ
URBAINE – 04:12

Lieu : Entrepôt désaffecté, zone portuaire Est, Bassin de Radoub.

Victime : Malik B., 29 ans. Antécédents : trafic de stupéfiants.

Observations : Polytraumatisme, incisions péri-orbitales, brûlures chimiques. Corps disposé en position de prière, tourné vers le sud-est. Signature : Cartel La Sombra.

Mérigot écrasa son mégot contre la semelle de sa chaussure avant de glisser le filtre dans un sachet de preuves. L'atmosphère du port, un mélange visqueux de sel et de gasoil, lui collait aux tempes. Il franchit le ruban de balisage, évitant les reflets irisés d'une flaque d'huile. À l'intérieur du hangar, les projecteurs de chantier découpèrent la tôle en pans de lumière crue.

Malik B. ne ressemblait plus à l'indicateur électrique croisé trois jours plus tôt dans un PMU de la Joliette. Le corps était ancré au sol par des chevilles mécaniques enfoncées dans le béton, traversant les paumes. Pas de sang inutile. La Sombra travaillait comme on procède à une ablation : avec une rigueur de boucher spécialisé.

Mérigot s'accroupit. Ses articulations craquèrent, un bruit sec dans le mutisme de la structure. Il remonta ses lunettes de vue, observant une petite tache de café sur sa manche, vestige d'un petit-déjeuner oublié.

— L'heure ? demanda-t-il sans quitter des yeux le visage supplicié.

Le technicien de l'Identité Judiciaire ne releva pas la tête. Il manipulait sa sonde thermique avec une lenteur de métronome.

— Entre deux et trois heures du matin. La rigidité débute à peine au niveau de la mâchoire. Des pros. Ils ont sectionné les cordes vocales avant de commencer. Les dockers n'ont rien pu entendre.

Mérigot se releva. Malik était le capteur de Nabil. Sa mort n'était pas un règlement de comptes pour un kilo égaré ; c'était un signal crypté envoyé à la hiérarchie locale. La Sombra cherchait le point de rupture entre la rue et l'institution.

— Le téléphone ?

— Emporté. Ils ont même pris ses lacets.

Mérigot s'éloigna du cercle lumineux. Il sortit son mobile chiffré. Un point vert s'affichait sur la carte thermique de la ville : Nabil « Le Greffier » était chez lui, dans sa villa de l'Estaque. Il devait déjà savoir. Dans cette guerre, les ondes circulent moins vite que la peur. Si La Sombra avait torturé Malik, c'était pour une seule confirmation : qui tenait la laisse ? L'Alliance Grise, ce pacte de nécessité entre Mérigot et Nabil, était le secret le mieux gardé des Baumettes.

— Lieutenant Brunet, appela Mérigot.

Un homme d'une trentaine d'années s'approcha. Il tripotait nerveusement un carnet de notes vierge.

— On lance la procédure « Gros Bras ». Topage immédiat. On perquisitionne chez Nabil à 06h00.

Brunet tressaillit.

— Chez Nabil ? Maintenant ? On n'a pas le feu vert du parquet pour les stups, Commissaire.

— On s'en fout. Flagrant délit suite à la découverte du cadavre. Je veux du bruit, Brunet. Des béliers, des gyrophares, de la casse.

— Pourquoi un tel cirque ?

— Parce que La Sombra nous observe. Si on ne cogne pas sur Nabil après la mort de son indic, ils comprendront qu'il est sous notre aile. Je veux qu'on le sorte menotté devant ses voisins.

Mérigot quitta le hangar. Le ciel virait au gris minéral. Il s'installa dans sa 508 qui sentait le tabac froid. Il resta un moment les mains sur le volant, fixant le ballet des gyrophares qui ricochaient dans les flaques. Il devait prévenir Nabil. Lui dire que les portes allaient voler en éclats dans une heure. Lui ordonner de préparer le « sacrifice » : un fond de stock, quelques vieux calibres, de quoi justifier une garde à vue de quarante-huit heures. Une pièce de théâtre sanglante pour tromper l'ennemi.

Il inséra la clé. Le diesel gronda. Sur le siège passager, le dossier « Racines Noires » l'attendait. Il enclencha la première, son regard fixé sur le rétroviseur où le corps de Malik, sous son drap blanc, s'éloignait. Dans cette partie d'échecs, la survie dépendait de sa capacité à simuler la haine envers son meilleur allié.

La berline glissa sur le quai du Lazaret. Mérigot pressa la commande au volant. L'écran afficha une suite de caractères hexadécimaux avant de stabiliser une icône verte. Le signal de tonalité était un hachage sec.

— Tu as vu Malik ? La voix de Nabil était une ligne plate.

— Je suis dessus, répondit Mérigot en stabilisant sa vitesse pour ne pas attirer

l'attention d'une patrouille. Ils l'ont travaillé au chalumeau. Il n'a pas seulement parlé, Nabil. Il a chanté.

Un silence s'installa. Mérigot percevait la vibration du moteur dans sa colonne vertébrale.

— Qu'est-ce qu'ils cherchent ? demanda le truand.

— La source de tes infos sur l'A7. Si Malik a lâché mon matricule, tu es mort dans l'heure et je finis dans un baril d'acide avant midi. Écoute-moi. À 06h00, Brunet enfonce ta porte. Ce sera rugueux. Je veux que La Sombra voie les images sur les réseaux avant le café. Il faut qu'ils croient que Malik nous a donné ta planque pour sauver sa peau.

— Le prix ?

— Un reliquat. Trois kilos de brune. Et tes vieux PM polonais, ceux qui ont déjà « parlé » dans d'autres dossiers.

— C'est cher payé, Commissaire.

— Tu préfères la morgue ? Prépare le paquet dans la cuisine d'été. On le trouvera après une heure de fouille. Je te colle quarante-huit heures au secret. Ça te sortira du radar.

— Il y a ma famille dans la villa, murmura Nabil.

— Dis-leur de rester au sol. Si un de tes soldats sort un fer, mes gars tirent. Fais le ménage avant 05h30.

Mérigot coupa. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe. Il gara le véhicule face

à la mer noire et avala deux comprimés de caféine. L'amertume envahit ses papilles. Il restait soixante minutes.

Le convoi s'ébranla vers l'Estaque. Pas de sirènes. Approche furtive. Dans l'habitacle, l'éclairage orangé du tableau de bord projetait des ombres fixes sur le visage du Commissaire.

— Unité 1 en position, grésilla la radio.

Mérigot descendit de voiture. L'humidité s'engouffra sous son col. Il serra son gilet pare-balles avec un craquement de velcro. Autour de lui, les hommes de la BRI vérifiaient leurs optiques de visée, engageant des chargeurs dans leurs HK G36 avec une précision mécanique. C'était une chorégraphie de polymère et de métal.

— On entre par la cuisine d'été, ordonna Mérigot. Brunet, vous saturez l'espace. Si quelqu'un bouge une oreille, il finit au sol.

La colonne s'élança. Le bruit des pas cadencés sur le trottoir résonnait avec une netteté chirurgicale. Ils s'engouffrèrent dans le hall. L'odeur de l'immeuble changea : cire ancienne et poussière enfermée. Au troisième palier, l'air s'était raréfié. Mérigot fixait le bas du pantalon de Brunet, observant le mouvement des muscles à chaque marche franchie. Les lampes tactiques découpaient des cercles de lumière blanche sur les murs écaillés.

L'opérateur « Break » s'agenouilla devant la porte 4B. Le bourdonnement de la pompe hydraulique satura le palier.

— Blindage catégorie 3, murmura Brunet. Trois cycles de poussée.

Mérigot recula d'un pas. Il remarqua une trace de doigt sur le vernis de la porte. Il imagina Nabil, assis derrière, attendant l'assaut. Le premier craquement fut sec. Une

détonation de bois qui se fend. Une odeur de vieux plâtre se répandit.

— Deuxième cycle.

Le grincement de l'acier fut strident. La porte n'était plus qu'un panneau suspendu. À l'intérieur, le néant. Aucun cri. Ce mutisme était plus troublant qu'une fusillade. Brunet libéra la colonne. L'homme au bouclier s'engouffra.

— Police ! Au sol !

Mérigot entra à sa suite. Les faisceaux balayaient la pièce : un tapis persan, une table en verre, une tasse de café fumante. Nabil était là, assis sur le canapé beige, les mains croisées sur les genoux. Il fixait le point rouge d'un laser sur son veston gris.

— Vous avez deux minutes d'avance, Commissaire, dit-il d'un ton neutre.

Mérigot s'approcha, écrasant des éclats de bois.

— Où sont les sacs ?

Nabil désigna la buanderie. Brunet en sortit des briques de poudre enveloppées de cellophane jaune. Tampon en forme de scorpion.

— C'est du bon, commenta Brunet en testant la pureté. On a nos six kilos.

Mérigot s'approcha de Nabil, à quarante centimètres. Il percevait l'arôme du café et celui, plus acide, du réactif chimique.

— Qu'est-ce que Malik leur a donné ? murmura-t-il.

— Ce qu'ils voulaient entendre. Des caches vides, des calendriers de tabac. Mais ils ont compris pour la Zone Grise. Ils sentent la résistance.

Mérigot nota un mouvement du regard du Greffier vers un ordinateur portable. La

machine dégageait une tiédeur suspecte. Sur le port USB, une fine pellicule de poussière blanche. Un résidu de frottement.

— Quelqu'un a quitté cette pièce juste avant nous, lâcha Mériqot.

— La Sombra ne laisse pas de traces binaires, Commissaire. Ils utilisent des ombres.

Mériqot ramassa un fragment de gaine plastique grise près de la lampe. Il scella le sachet d'un geste sec.

— Brunet, embarquez-le. GAV 48 heures. Isolement total.

Alors que Nabil passait devant lui, Mériqot remarqua une auréole humide sur le bureau. Un verre posé récemment. Il sortit son arme, le pouce déverrouillant la sécurité. Son instinct hurlait.

— Dumont, sortez, ordonna-t-il au technicien.

Seul dans le salon, Mériqot fixa le rideau de perles de la cuisine. Il oscillait. Un courant d'air. Il pivota vers le balcon. Une silhouette franchit le seuil avec une économie de mouvement totale. Pas d'insigne. Juste une oreillette.

— Identification, ordonna Mériqot.

— Vous êtes hors zone, Commissaire, répondit l'inconnu d'une voix atone.

À l'intérieur, un technicien masqué déconnectait un terminal de la prise murale. Le transfert de données affichait 100 %. L'Alliance Grise venait d'être aspirée.

— Le terminal reste ici, trancha Mériqot. Vous partez par le balcon.

L'homme inclina la tête et recula dans la nuit marseillaise. Le technicien, un gamin émacié marqué par les cicatrices de la rue, posa l'appareil sur le guéridon. Le métal

heurta le bois avec un son définitif.

— Ton nom ? demanda Mériqot en relevant le menton du gosse avec le canon de son Sig.

Le garçon ne répondit pas. Il posa un papier jauni sur la table. Coordonnées GPS. « Hangar 14 ». Les docks sud. Le territoire de la Sombra. Un sacrifice pour forcer la police à bouger.

L'ascenseur reprit sa course dans le couloir. Le courant revenait. Mériqot rangea son arme. Il devait transformer ce désastre en succès administratif. Il activa sa radio.

— Ici 50-22. Individu neutralisé. Site sécurisé. On a un point d'entrée sur les docks sud.

Il regarda le papier. La Sombra pensait dicter le rythme, mais sur un échiquier, un pion peut parfois bloquer une tour. Dehors, les gyrophares transformaient le salon en une morgue électrique. Le nettoyage commençait.

Chapitre 15

COMPTE-RENDU DE FILATURE N°442

RAPPORT D'OBSERVATION OPÉRATIONNELLE – UNITÉ DE
COORDINATION GRISE

HEURE : 03:14

LIEU : D559, Direction Cassis.

CIBLE : Audi A6 noire, immatriculation d'Europe de l'Est (probable plaque diplomatique falsifiée).

L'habitacle de la Peugeot 508 banalisée était saturé par l'odeur métallique des circuits imprimés et celle, plus acide, d'un café oublié dans le porte-gobelet. Mérigot gardait les deux mains sur le volant, ses articulations blanchies sous la lumière des cadrans. Ses yeux balayaient le rétroviseur puis la route sinueuse qui s'enfonçait dans les massifs calcaires. À sa droite, le terminal durci affichait une cartographie thermique où le signal de la balise GPS, fixée sous le châssis de l'Audi à la sortie du port de Marseille, pulsait avec une régularité de métronome.

— Topage au point kilométrique 14. La cible ralentit à l'approche du virage de la Gardiole.

La voix de Nabil, hachée par le canal sécurisé, résonnait comme un frottement de ferraille. Il n'était pas physiquement là, mais ses guetteurs postés sur les points hauts du massif suivaient la progression du cadre de La Sombra. Mérigot effleura le frein. Il laissait trois cents mètres de distance, refusant d'éclairer la plaque du véhicule qui le précédait.

— Reçu, répondit Mérigot. On entre dans la zone blanche. Le relais LAPI s'arrête ici.

À toi de jouer, Nabil.

— T'inquiète pas pour le bitume. S'il s'arrête avant le plateau, c'est qu'il nous a sentis. S'il continue jusqu'à la villa des Pins, c'est qu'il se croit chez sa mère.

L'Audi A6 amorça une courbe serrée. Ses feux arrière dessinèrent deux stigmates éphémères dans la nuit provençale avant de disparaître derrière un éperon rocheux. Mérigot attendit trois secondes, comptant les battements de son propre pouls, avant d'accélérer. La vision nocturne montée sur le pare-brise lui renvoyait une image verdâtre, granuleuse, transformant le paysage en un champ de bataille spectral.

Le cadre de La Sombra, nommé « El Arquitecto » dans les dossiers du renseignement, conduisait avec une discipline paramilitaire. Pas un écart, pas un excès de vitesse. Une stratégie de fantôme pour protéger la cargaison numérique qu'il transportait.

— Il tourne à gauche, annonça Nabil. Chemin des Janots. C'est un cul-de-sac.

Mérigot coupa ses feux. Il laissa la voiture glisser sur son élan, le moteur tournant au ralenti, et se gara dans l'ombre portée d'un bosquet de pins. La portière s'ouvrit avec un dé clic feutré. L'air extérieur était chargé de l'odeur du sel et de la résine chauffée, une fragrance qui heurtait la sécheresse technique de l'habitacle. Il sortit ses jumelles.

— Je suis à l'arrêt. Je vois le portail.

À travers l'optique, il vit l'Audi s'immobiliser devant une structure massive en fer forgé. Un homme en sortit. Grand, vêtu d'un costume sombre impeccable malgré les heures de route. L'individu ne regarda pas derrière lui. Il s'approcha d'un boîtier, posa sa main sur un lecteur biométrique. Un flash bleu éclaira son visage : des traits anguleux, une absence totale d'expression, le masque de ceux qui gèrent la violence comme on solde un compte.

— Confirmation visuelle. C'est lui.

— Bien, murmura Nabil. Mes petits sont en place sur le versant sud. Quatre gardes. Rotation toutes les deux heures. Armement léger, probablement du 9mm avec silencieux. Ils n'attendent pas de visite officielle.

Mérigot sentit le froid de son arme de service contre sa hanche. Il fixa la villa, une structure moderniste suspendue au-dessus de la mer. Un bunker de luxe.

— On ne bouge pas, ordonna Mérigot. Je veux voir qui l'accueille. Si le contact régional est là, on déclenche avant que tes gars ne fassent le ménage. Je veux des dossiers, pas seulement des cadavres.

— Les dossiers, c'est ta paperasse, Commissaire. La rue, c'est la mienne. Mais tarde pas. Le vent tourne, et ils ont des chiens.

Mérigot ne répondit pas. Il observa l'Audi s'engager dans l'allée. L'ombre du bâtiment sembla déglutir le véhicule. Sur son écran, le point rouge s'immobilisa. Il sortit un carnet, nota l'heure et la position de deux caméras sous l'avant-toit. Une lumière s'alluma au premier étage. Une silhouette passa derrière le vitrage teinté. Ce n'était pas El Arquitecto. C'était un homme massif, tenant un téléphone à l'oreille. Mérigot ajusta la mise au point.

— Nabil. On a un deuxième profil. Un massif. On dirait un local. Un de tes anciens ?

Un silence s'installa. On entendit le déclic d'un briquet.

— Envoie la capture, finit par lâcher Nabil d'une voix sourde. Si c'est qui je pense, ça va devenir personnel.

Mérigot pressa le bouton latéral de sa tablette durcie. Le rétroéclairage projeta une lueur spectrale sur ses traits creusés par quarante-huit heures de veille. Il fit glisser son index sur la surface tactile pour stabiliser le flux vidéo. L'image apparut, figée dans un halo de pixels verdâtres. L'homme au premier étage tenait son téléphone avec une rigidité particulière. Mérigot recadra sur la mâchoire carrée, barrée par une cicatrice qui se perdait sous une barbe grise et drue.

— Transmis, dit Mérigot.

— Reçu. Laisse-moi dix secondes.

Le silence revint, seulement perturbé par le ressac contre les falaises. Mérigot compta ses pulsations. Soixante-douze. Stable. Il abaissa la vitre de deux centimètres. Un air saturé de sel s'engouffra, déplaçant des formulaires administratifs froissés sur le siège passager.

— C'est Yacine « Le Kabyle », lâcha enfin Nabil. Sa respiration s'était accélérée. Il est censé avoir pris perpétuité à Arles en 2018. Triple homicide du Prado.

— Vérification en cours.

Mérigot ouvrit le Fichier des Personnes Recherchées. Ses doigts tapèrent le nom avec une précision mécanique. Le curseur tourna. La fiche apparut : *Yacine B., 41 ans, Évadé lors d'un transfert médical.* L'information n'était jamais remontée jusqu'au bureau de Mérigot. Quelqu'un avait enterré l'alerte.

— Il est dehors, Nabil. Et personne ne m'a prévenu.

— Ça change la donne. Yacine ne travaille pas pour l'argent de La Sombra. Il travaille pour leur logistique de guerre. S'il est là, c'est qu'ils ne sont pas venus acheter le port. Ils sont venus le vider.

Mérigot reprit les jumelles. Au premier étage, Yacine s'écarta de la fenêtre. L'homme en costume s'approcha. Ils ne se serrèrent pas la main. L'homme de La Sombra tendit une enveloppe kraft, épaisse. Yacine la glissa sous son aisselle. Un mouvement de professionnel.

— Analyse tactique, ordonna Mérigot. Si tes gars entrent par le sud, Yacine va utiliser le tunnel de service. Il connaît chaque faille de ce calcaire.

— Mes petits ont des caméras thermiques et des Kel-Tec, répliqua Nabil. On ne fait pas une perquisition, on fait une extraction.

— Négatif. On s'en tient au protocole. Je ne peux pas couvrir un carnage avec une figure comme Yacine. J'appelle le RAID pour une interpellation propre.

Un rire sec résonna dans l'oreillette.

— Le RAID ? Le temps qu'ils installent leur périmètre, Yacine sera déjà en mer. Tu veux des dossiers propres ou tu veux neutraliser le cancer ?

Mérigot ne répondit pas. Un garde passait devant un projecteur, armé d'un pistolet-mitrailleur court. L'armement montait en gamme. Il sentit le métal froid de son Glock contre sa hanche. La hiérarchie avait laissé Yacine sortir. La hiérarchie ne méritait plus qu'on lui demande la permission.

— Garde ta position. Je descends.

Il coupa la tablette. Il ouvrit la portière en retenant le loquet. Ses chaussures écrasèrent le tapis d'aiguilles de pins avec un crissement étouffé. À chaque pas, il décomposait son mouvement : talon, plante, silence. Un bruit de moteur s'éleva depuis l'arrière. Un ronronnement de diesel lourd. Un utilitaire blanc manœuvrait sur

la zone de déchargement.

— Nabil, t'as un visuel sur le camion ?

— Non, trop bas sur la falaise. C'est quoi ?

— Trop gros pour de la dope. Trop petit pour du chantier.

Deux hommes en descendirent, portant des combinaisons de travail bleues. Ils attendaient, les yeux fixés sur la villa. La porte d'entrée s'ouvrit, projetant un rectangle de lumière jaune sur le gravier. Yacine sortit le premier, fit un signe de tête aux types en bleu.

— Ils chargent quelque chose. Ou quelqu'un.

Soudain, un craquement de branche retentit à moins de trois mètres de lui. Mérigot se figea. Un grognement bas monta de l'obscurité. Deux points jaunes brillaient à hauteur de genou. Un Malinois de soixante-dix livres, dressé pour le silence. L'animal humait l'air, ses naseaux produisant un sifflement humide. Mérigot percevait l'odeur de la viande crue.

— Nabil, murmura-t-il, la voix réduite à une vibration. Un chien. À trois mètres. Ne bouge plus.

Mérigot ignora la sueur qui coulait le long de ses côtes. Sa main gauche glissa dans la poche de sa veste, saisissant une bombe de gel poivre. En contrebas, le hayon de l'utilitaire résonna comme un coup de tonnerre. Yacine aidait les types à extraire une caisse oblongue de la villa, recouverte d'une bâche thermique grise.

Le Malinois s'immobilisa. Ses oreilles s'orientèrent vers l'utilitaire. Un sifflement bref déchira l'air. L'animal tourna la tête et disparut vers la zone de déchargement. Mérigot

relâcha son souffle.

— Ils sortent le colis, souffla-t-il. C'est lourd.

— Le port attend une livraison de "matériel chirurgical", répondit Nabil. C'est leur code pour les détonateurs ou les brouilleurs.

À travers l'optique, Mérigot vit Yacine tendre l'enveloppe au conducteur. Ce dernier sortit un carnet de bord et y apposa une signature. Pas de remise sans trace administrative interne.

— Nabil, relève la plaque quand ils remontent.

— Je l'ai. Utilitaire de location. Une boîte de façade à Aubagne. Nettoyage industriel. C'est trop propre, Mérigot.

— Je me rapproche de la fenêtre sud. Je veux voir le visage du type qui parle espagnol.

— Tu prends des risques. Si tu te fais toper, je ne descends pas.

— La procédure est déjà morte, Nabil.

Mérigot glissa jusqu'à la base du mur. Au-dessus de lui, une fenêtre laissait échapper une fumée bleutée et une odeur de tabac brun. Il entendit une voix basse, autoritaire.

— "El puerto es la llave. Sin el puerto, Marsella es solo un cementerio."

Le port est la clé. Sans le port, Marseille n'est qu'un cimetière.

Mérigot nota la phrase. Ce n'était pas une menace de voyou. C'était un constat

logistique. Son téléphone vibra. Un message de l'antiterrorisme : *« Présence confirmée de Santiago Varga, alias "El Arquitecto". Ne pas engager. »*

Le "ne pas engager" arrivait trop tard. L'utilitaire blanc mit le contact. La cible bougeait.

— Nabil. L'utilitaire quitte le point alpha. Je reste sur l'objectif.

Mérigot se plaqua contre le crépi rugueux. Une main apparut sur le rebord de la fenêtre. Une main soignée, mais dont l'index présentait la callosité typique du tireur.

— "¿Cuánto tiempo para el despliegue en el muelle de Fos?" demanda une seconde voix.

— "Doce horas. Los camiones ya están en posición."

Douze heures. Trop court pour un mandat. Mérigot bascula sa radio sur le canal secondaire.

— Nabil, déploiement à Fos dans douze heures. Ils utilisent le terminal minéralier. Demande une interception des manifestes pour les zones 4 et 5. On ne cherche pas de mandats. On cherche des points de friction. Bloque l'A55 dès l'aube. Accident, fuite de gaz, peu importe. Il faut les ralentir.

Mérigot s'extirpa du périmètre avant la ronde suivante. Il descendit vers le ravin, utilisant les troncs rugueux pour masquer sa silhouette. Il atteignit la berline de Nabil garée sur le bas-côté de la départementale. Il se glissa sur le siège passager, le souffle court.

— Les manifestes sont tombés, dit Nabil en démarrant. Trois conteneurs de Vera Cruz. "Pièces détachées". Pour une société écran à Aix.

Mérigot retira ses gants. Ses mains tremblaient légèrement sous l'effet de la redescende d'adrénaline.

— On ne touche pas aux conteneurs. Je veux savoir qui signe les bons de sortie au port. Si c'est un des nôtres, je veux tout sur lui.

— Et Varga ?

Mérigot fixa les lumières de Marseille au loin.

— Varga croit qu'il construit un empire. On va lui montrer que les fondations de cette ville sont en sable mouvant. Nabil, appelle tes contacts. Je veux une panne informatique des grues à 06h00. Il faut qu'ils sortent les camions par la route.

Le Commissaire sortit une fiole de gel hydroalcoolique. Il s'en frictionna les mains avec une sorte de frénésie clinique.

— On va les forcer à prendre l'A55. C'est là qu'on verra ce qu'ils ont dans le ventre.

Nabil hocha la tête. La berline s'extirpa du tunnel de Caronte. Sur l'écran, quatre signatures thermiques progressaient en formation serrée : une Audi RS6, deux porteurs de douze tonnes et un véhicule de queue.

— Ils respectent les distances. Trente-cinq mètres. Des pros.

— Le point d'injection est au kilomètre 42, dit Mérigot. La courbe va les forcer à ralentir.

Il ajusta son gilet pare-balles. Dans sa poche, son carnet de notes frottait contre son étui de service. Le protocole "Alliance Grise" était simple : la police arriverait vingt

minutes après les faits. Le temps pour les hommes de Nabil de nettoyer la cargaison.

— Varga est dans le second camion, confirma Nabil. Le profil correspond.

Une odeur de plaquettes de freins chauffées commença à saturer l'habitacle. Nabil éteignit les phares, basculant en vision nocturne. Le monde devint vert et menaçant.

— Ils ne pileront pas, expliqua Nabil. Mes hommes ont arrosé le bitume d'huile et de silicate à la sortie du tunnel. Le coefficient d'adhérence est à zéro. Le premier camion va s'encaster dans le rail. Varga va lui rentrer dedans.

Mérigot nota l'heure sur la manchette de sa chemise : 03:28. Un geste de vieux flic. Il observa la silhouette thermique de Varga, immobile dans la cabine.

— On engage dans quarante secondes.

Devant eux, les feux stop du premier camion s'allumèrent. Le véhicule amorça un mouvement de lacet désordonné, les pneus hurlant sur le lubrifiant. Le douze-tonnes dériva inexorablement vers la barrière dans un vacarme de ferraille. Le second camion plongea vers l'avant, les freins à air lâchant un sifflement strident.

— Varga bouge, nota Mérigot. Il tente de sortir.

— Verrouillé.

Des silhouettes noires s'extraient des buissons. Des tireurs équipés de modérateurs de son. Mérigot ne regardait plus l'écran. Il fixait l'épave fumante qui obstruait les deux voies. Il sortit de la voiture. L'air était chargé d'une odeur de poudre et de caoutchouc calciné. À trois mètres, une mare de liquide de refroidissement s'étalait, irisée sous la lune. Varga était prostré contre la glissière, les mains crispées sur ses jambes fauchées par les tirs.

— État de conscience ? demanda Mérigot.

— Lucide, répondit un tireur. Il a essayé de mordre.

Mérigot s'accroupit, les articulations grinçantes. Il utilisa son stylo pour relever le menton de Varga. La peau du trafiquant était d'une pâleur de craie.

— Monsieur Varga. Si je tourne le dos, ils finissent le travail sur vos rotules. Si vous parlez, vous avez droit à l'Hôpital Nord. Où est le reste du convoi ?

Varga cracha une bulle de sang.

— Vous n'avez rien. Un accident...

— Avec des balles de 5.56 dans les genoux ? C'est un accident très spécifique.

Nabil s'approcha, sa tablette en main. Un point clignotait à trois kilomètres, sur la route des Crêtes.

— Ils ne bougent plus. S'ils n'ont pas le code de confirmation dans trois minutes, ils appliquent le protocole de terreur. Ils nettoient tout le secteur. Vos patrouilles de gendarmerie comprises.

Mérigot se redressa. Son talkie-walkie grésilla :

— Commissaire, le deuxième groupe a forcé un barrage. Deux agents au tapis. Ils sont en mode combat.

Mérigot fixa Varga. Le silence du satellite n'était pas une fin ; c'était l'ordre de déclencher l'enfer.

— Nabil. La Sombra vient d'ouvrir le feu sur des uniformes.

— Votre guerre, Commissaire ?

— Non, répondit Méricot en déverrouillant la sécurité de son arme. Un nettoyage. On ne fait plus de prisonniers.

Au loin, le premier écho d'une déflagration monta des falaises. Le convoi arrivait.

Chapitre 16

L'ASSAUT DE CASSIS

RAPPORT DE SURVEILLANCE TECHNIQUE N°44/B – ZONE LITTORALE
SUD

Secteur : Cassis, quartier des Hautes Terres.

Cible : Villa « L'Horizon ».

Fréquence : 446.005 MHz.

Effectifs : 12 agents (BRI-M), 2 observateurs.

Heure de début : 03:04.

L'aiguille des secondes franchit le sommet du cadran. 03:14. L'obscurité sur le chemin de la Gardiole est totale, seulement trouée par le scintillement des cristaux de sel en suspension. L'air marin sature les poumons d'une humidité lourde, presque poisseuse. Le commissaire ajuste la sangle de son gilet pare-balles. Le poids tasse ses vertèbres, un rappel constant de vingt-huit ans de rapports de force et de nuits blanches. À ses côtés, l'écran de la tablette thermique diffuse une lueur bleutée qui creuse ses traits. Quatre taches blanches évoluent avec une régularité de métronome derrière les murs d'enceinte. Trois hommes, un chien.

— État des flux, souffle-t-il dans son micro-cravate.

— Canal 2. Zone d'ombre confirmée à l'est, répond une voix grésillante. Les caméras sont dans la boucle. Sept minutes avant le reboot du serveur.

— Position du Greffier ?

— En retrait. Trois cents mètres au nord. Il attend.

Le commissaire ne répond pas. Il observe la buée qui gagne le pare-brise de la voiture banalisée. Il n'aime pas la proximité de Nabil, même à cette distance. C'est une

impureté. Mais contre La Sombra, l'administration doit parfois s'injecter son propre poison. Il vérifie l'engagement de la culasse de son fusil d'assaut. Le cliquetis métallique est sec, définitif. Dans son champ de vision, le portail en fer forgé ressemble à une mâchoire fermée sur un secret.

Le lieutenant posté sur le flanc droit lève le pouce. Il est jeune, trop svelte pour l'équipement lourd. Son index tapote nerveusement la garde de son arme.

— Vasseur. Contrôle ton souffle. On n'est pas sur un flag de quartier.

— C'est ce silence, patron. On dirait qu'ils nous attendent.

— Ils n'attendent rien. Ils gèrent une logistique. On est juste un grain de sable. Top départ.

Le commissaire sort du véhicule. Ses chaussures tactiques crissent discrètement sur le gravier calcaire. Chaque pas est un calcul. À cent mètres, l'architecture de la villa se découpe en angles bruts, une verrue de béton armé dans le paysage provençal. C'est le poste avancé d'une organisation qui ne connaît pas de frontières. À l'intérieur repose le registre des flux financiers de l'axe Lyon-Marseille. Un document qui, officiellement, n'existe pas.

— Équipe A en position, murmure son adjoint.

— Dispersion thermique, annonce l'opérateur vidéo. Une porte s'ouvre. Flanc ouest. Un individu sort. Grand, armé.

L'homme se plaque contre un pilier de pierre. Son cœur bat à soixante pulsations par minute. La froideur procédurale est son seul véritable blindage. Il regarde sa montre. 03:18. L'individu à la porte ne bouge pas. Il semble écouter le ressac des Calanques, en contrebas. Un geste humain, presque décalé dans cette structure de machines.

— Il fume, note le lieutenant. L'imbécile.

— C'est une sentinelle, pas un robot. Laissez-le terminer. La fumée masque les mouvements infrarouges.

Le commissaire sent le poids de l'enjeu. Plus que la drogue, ce sont les noms qui comptent. Des noms qui portent des robes noires dans les tribunaux du Rhône. La corruption de La Sombra a dépassé le stade de la simple complicité ; elle a redessiné les circuits de l'autorité.

— Cible 1 rentre, annonce une voix.

— Topage.

L'explosion de la charge de diversion ne produit qu'un sifflement sourd, une onde de choc qui comprime les tympanes. La vitre de la véranda vole en éclats. Le commissaire s'élance. Ses jambes sont lourdes mais précises. Il franchit le seuil. L'obscurité intérieure est percée par les faisceaux des lampes tactiques. Les points rouges des lasers balayent les murs blancs et les meubles minimalistes.

— Police ! Au sol !

Le cri du lieutenant est une détonation. Pas de réponse. Le silence de la villa est plus oppressant que celui de la nuit. Le chef de groupe progresse dans le couloir, son arme alignée sur son regard. Il passe devant une console en verre où traînent un téléphone satellite et une clé USB. Son objectif est à l'étage. Un rugissement de moteur déchire soudain l'arrière du bâtiment.

— Ils s'exfiltrent par le tunnel ! hurle la radio.

— Nabil ! Bloquez la sortie !

Trop tard. La procédure prévoyait la fuite, mais la réalité est toujours plus fluide que le plan. Il monte les marches quatre à quatre. Au sommet du palier, une silhouette apparaît. Costume sombre, coupe militaire. L'homme ne lève pas les mains. Il tient un dossier cartonné bleu.

Le commissaire le met en joue.

— Posez ça. Tout de suite.

— Commissaire, répond l'inconnu d'une voix sans relief. Vous arrivez après la clôture des comptes.

L'homme porte sa main à sa ceinture. Le tir part, sec, percutant l'épaule de l'inconnu qui s'effondre. Le dossier s'ouvre au sol, libérant des feuilles marquées du sceau du ministère de la Justice. Le commissaire se jette sur l'homme au sol, non pour le menotter, mais pour le questionner.

— Qui a signé pour le créneau de Lyon ?

L'homme a un sourire ensanglanté.

— Regardez la liste. C'est déjà trop tard.

Un vrombissement s'éloigne vers la route de la Gineste.

— Sécurisez ! crie le commissaire.

Il ramasse la première feuille. Son regard s'arrête sur une liste de numéros de comptes associés à des juges. Lyon. Marseille. Nice. C'est une architecture de pouvoir parallèle.

— Patron, on a un problème, lance l'adjoint depuis le balcon.

— Un de plus ?

— Le véhicule... Il a déposé une mallette sur la route. Ça bipe.

L'officier se redresse, les documents serrés contre son gilet. Le sang de l'homme au sol commence à tacher le carrelage, une flaque sombre qui s'étend avec une lenteur calculée. Il regarde par la fenêtre. Sous le lampadaire, la boîte noire est immobile. Un signal sonore régulier lui parvient malgré le double vitrage.

— Évacuation immédiate. Prenez les supports numériques. On bouge.

Il sait que Nabil ne les aidera pas. Le Greffier protège son territoire, pas les agents de

l'État. Il descend les escaliers, ses sens aux aguets, cherchant l'anomalie qui confirmerait que cet assaut n'était qu'une mise en scène. Une purge interne masquée en succès policier.

La semelle de ses bottes crisse sur le marbre. Il serre le dossier contre son buste, sentant la rigidité des feuilles contre ses côtes. L'air est saturé d'ozone. Au premier étage, l'homme qu'il a neutralisé tente de respirer, un râle qui s'estompe à mesure qu'ils descendent.

— Équipe 1, on évacue. Delta. Où est le Greffier ?

— Déjà dehors. Il a décroché dès que la fréquence a changé.

Sous la lumière d'un gyrophare qui filtre à travers les baies vitrées, il déchiffre un nom : *BRESSION, P. – Vice-président, TGI Lyon*. Un frisson traverse sa nuque. Ce n'est pas de la peur, c'est l'enregistrement d'une donnée critique : l'enquête vient de changer d'échelle.

Il franchit le seuil. À cinquante mètres, la mallette attend. C'est un boîtier noir dont la valve a été forcée pour laisser passer un fil de cuivre. L'afficheur émet un éclat rouge toutes les secondes.

— Compte à rebours à 114 secondes, annonce son adjoint. Les renforts sont à deux minutes.

— On s'en fout des renforts. Montez dans le break.

Il avance vers le véhicule de service. Un petit boîtier émetteur est aimanté sur le côté de la valise. La Sombra les observe, probablement depuis les collines. Chaque pas est une donnée enregistrée par l'ennemi. Il jette le dossier sur la banquette. Ses doigts tremblent imperceptiblement alors qu'il déclenche le brouilleur de zone. Un silence pesant s'installe.

— Patron, regardez la route.

Au bout du chemin, une ombre massive se détache. Un SUV noir, feux éteints. Il surveille l'extraction. Mérigot comprend : la bombe n'est pas là pour les tuer, mais pour les fixer. Pour s'assurer qu'ils voient ce qu'ils sont censés voir.

— Démarre. On ne désamorce rien. On trace vers le port.

Le moteur diesel rugit. Dans le rétroviseur, l'afficheur rouge diminue. 82 secondes. Il ouvre à nouveau le dossier. Des montants convertis en cryptomonnaies, associés à des numéros de procédures. Lyon, Marseille, Nice. La Sombra n'a pas acheté des hommes, elle a acheté le système de pesée. Soudain, le SUV à l'intersection allume ses pleins phares, aveuglant le conducteur. Il barre l'unique sortie.

— Ils nous coincent contre la détonation.

— Négatif. Ils nous obligent à choisir. Le dossier ou notre peau. Enclenche la marche arrière, on passe par les vignes.

Le pneu arrière mord le gravier, le véhicule bascule dans le talus tandis que le bip s'accélère, sonnait maintenant comme une alarme cardiaque dans le silence de la nuit provençale.

Le châssis du break gémit. Le métal frotte contre le calcaire, un son aigu qui s'engouffre dans l'habitacle. L'adjoint lutte avec le volant ; ses avant-bras sont tendus. Derrière eux, à quarante mètres, l'éclat rouge de la mallette ponctue l'obscurité.

— 68 secondes. Je n'ai aucune traction à gauche.

L'ennemi ne bouge pas. Ils attendent que la détonation nettoie le terrain avant de ramasser ce qui restera du dossier. Le commissaire pose sa main sur la liasse. Le papier est froid. Page 14 : *« Versement 04/12/2014. Destinataire : Cabinet J-A. 45

200 € via Estonie. »* Le « J-A » correspond à un magistrat qu'il a croisé en séminaire.

— Force la boîte. On doit labourer pour trouver le dur.

Le moteur hurle. Une odeur d'embrayage chauffé envahit l'espace. Le véhicule tressaute, arrachant des fragments de ceps de vigne.

— 52 secondes. Le SUV avance. Ils ferment l'angle.

Le véhicule noir entame une progression lente. Le chef de groupe reporte son attention sur la mallette au sol. Il imagine le percuteur s'armant.

— Braque à fond à droite. On utilise le talus.

Le break s'immobilise un instant avant de bondir. Le dossier glisse sur ses genoux, révélant une liste de greffiers et d'officiers de liaison. La cartographie d'une trahison totale.

— 39 secondes. On est en prise.

La roue accroche enfin un bloc de calcaire. Le véhicule s'extrait du fossé dans une secousse violente. Au même moment, le SUV noir accélère. Les phares inondent l'habitacle.

— Coupe le brouilleur. Je veux qu'ils croient qu'on appelle du renfort. Ils doivent se concentrer sur les ondes, pas sur nous.

Le silence radio est remplacé par un grésillement. Le commissaire ouvre son application de cartographie. Le port de Cassis n'est plus qu'à quatre kilomètres. Un labyrinthe de conteneurs.

— 24 secondes. Patron, la mallette... elle change de rythme.

Dans le miroir, le signal rouge est devenu stroboscopique. La pression atmosphérique semble peser sur ses tympans. Le SUV est désormais à moins de dix mètres.

— Ne regarde pas derrière. Garde les yeux sur la sortie. Quoi qu'il arrive, tu ne lèves pas le pied.

Il y a une seconde de calme absolu, une suspension où le bruit du moteur s'efface devant son propre cœur. C'est à cet instant que le ciel de Cassis se déchire.

L'éclair blanc sature la vision avant que le son n'arrive. Une détonation sourde, un déplacement d'air qui comprime la carrosserie. Derrière eux, la villa s'effondre. Les charges ont vaporisé les structures porteuses en un clin d'œil. Une onde de chaleur frappe la lunette arrière, tandis qu'une pluie de fragments s'abat sur le toit. Le commissaire ne se retourne pas.

— Compensation de trajectoire, ordonne-t-il.

L'adjoint verrouille ses coudes pour absorber les vibrations. Le break oscille sous la surpression. Dans le rétroviseur, le SUV noir n'est plus qu'une silhouette encerclée par les flammes. Le véhicule ennemi a freiné, ses capteurs ayant interprété l'onde de choc comme un impact. Ils ont six secondes.

L'homme ajuste sa main sur le dossier bleu. L'odeur de renfermé des archives clandestines est entêtante.

— Ils reprennent de la vitesse. Écart de douze mètres.

Un bruit sec de culasse retentit à l'extérieur. Le commissaire ne bronche pas. Le port n'est plus qu'à quelques hectomètres.

— Position des effectifs ?

— Aucun contact. Le brouilleur a tout saturé. On est en zone blanche.

Un choc métallique secoue l'arrière du break. Le pare-buffle du SUV vient de toucher leur pare-chocs. L'assaut commence. Le commissaire range le dossier dans la boîte à gants et verrouille le loquet.

— Quai numéro 4. Ne freine que si tu vois du béton.

Le break s'engouffre dans le terminal. L'obscurité est totale, fragmentée par les flashes des chariots automatisés. Vasseur braque pour éviter des palettes. Le choc a faussé le train arrière ; une vibration remonte dans le plancher.

— Ils nous poussent vers la zone de dépotage, analyse le commissaire.

Une détonation déchire le vrombissement. Impact de 5.56 mm dans le montant. Le métal se déchire. Une deuxième balle pulvérise la lunette arrière. Le vent s'engouffre, chargé d'humidité et de fioul.

— Maintiens le régime. Ne passe pas la supérieure.

L'adjoint écrase le frein du pied gauche tout en accélérant pour stabiliser la dérive. L'odeur d'embrayage sature l'air. À cet instant, le silence du port semble absorber le fracas, transformant l'assaut en une chorégraphie vide d'humanité.

— Barrière de sécurité à cent mètres. Abaissée.

Le commissaire observe une silhouette sur une passerelle de maintenance. Un éclat d'optique.

— Ne freine pas. On brise le verrou.

Le choc avec la barrière est un hurlement de friction. Le break bondit sur le bitume défoncé du quai. Une balle percute le montant central. Un tireur d'élite, depuis le portique 14.

— Trajectoire en ligne brisée. Ne leur laisse pas le temps de corriger.

Une nouvelle détonation. La balle traverse le coffre. Le commissaire saisit le dossier sous son gilet. Il imagine les flux de capitaux, cette mécanique invisible qui dicte les sentences. Le véhicule s'engouffre entre deux murailles de conteneurs. L'obscurité y est presque totale.

— On entre dans la zone d'ombre.

Le commissaire déverrouille la sécurité de son arme. Chaque mètre parcouru est une donnée. Chaque seconde de silence est une anomalie qu'il s'apprête à corriger. Le moteur hurle. À l'extrémité du couloir, une silhouette se découpe. Une berline allemande, l'Audi A6, barre la route. Une vitre s'abaisse. Un canon court apparaît.

— Ils ne tirent pas.

— Ils attendent l'arrêt. Ne freine pas. Vise le montant.

Le temps se dilate. Il observe une poussière qui danse dans le faisceau des phares. La berline adverse entame une marche arrière pour fermer l'angle. Un mouvement à gauche. Un second groupe.

— Impact imminent.

— Négatif. Ils veulent le registre intact. Tire à droite, mords sur le bord.

Le véhicule bondit. La suspension proteste quand la roue escalade le rebord du quai. Le choc fait sauter le verrou du vide-poche. Le commissaire maintient son arme stable. Il voit le visage du tireur : un masque de néoprène noir. Vasseur donne un coup de volant, le pneu frotte l'aile de l'Audi dans un cri de carrosserie. L'étincelle jaillit. Ils sont passés.

— État des systèmes ?

— Train avant désaxé. On a perdu un phare.

— Conserve le régime.

Le commissaire baisse sa vitre pour évacuer la buée. L'air marin siffle. Ce document sous son gilet est la seule variable qui justifie ce chaos. Si ce registre brûle, l'enquête retourne au néant. À trois cents mètres, un portique orange se découpe contre le ciel. Mérigot perçoit une vibration. À droite, entre deux conteneurs, un pick-up émerge, feux éteints.

— Ils ferment la porte, note l'adjoint.

— Cherche la rampe des silos. C'est du béton plein, ils n'oseront pas nous y serrer.

Une rafale percute un conteneur à droite. Des impacts pour tester leur réactivité. L'adjoint écrase le frein. La Peugeot plonge vers l'avant, manquant la base de la rampe.

— Extinction des feux. Maintenant.

Le silence tombe, ponctué par le tic-tac du moteur. Le commissaire entre-ouvre sa portière. Une odeur de gomme et de sel.

— Ils ne montent pas, murmure le lieutenant. Pourquoi ?

— Ils ont gagné. Regarde la darse.

Une vedette Go-Fast s'arrache de l'ombre du môle. La Sombra gère une extraction. L'objectif quitte la juridiction terrestre pour les eaux internationales. Le commissaire sort la chemise bleue de sous son gilet. Il l'ouvre sous le faisceau d'une lampe de poche.

— Des noms. Des putains de noms.

Des magistrats. Des dates. « Service rendu ». « Non-lieu technique ».

— On fait quoi, patron ? Si ces types sont dans la boucle, on ne peut rien enregistrer.

— On ne l'enregistre pas. On le numérise et on l'enterre. En attendant le choc.

Il regarde sa montre. 03:27. À Lyon, ils dorment encore.

— Démarre. On rentre. Et on change de fréquence. Tout de suite.

Chapitre 17

L'IDENTITÉ TERRITORIALE

RAPPORT D'OBSERVATION 442-B.

Localisation : Entrepôt désaffecté, zone Sud-Fret, Marseille.

Heure : 22:14.

Sujets présents : Nabil « Le Greffier », trois référents de zone (Moussa K., Hamid T., Zied B.).

Objet : Coordination défensive territoriale.

Le boîtier de brouillage atterrit lourdement sur la table en formica. Un voyant rouge clignota avant de se figer sur une fréquence de 1,2 GHz, noyant tout signal GSM dans un périmètre de vingt mètres. Nabil resta debout, les doigts effleurant le plastique éraflé de l'appareil. En face de lui, trois visages creusés par trente ans de gestion de flux, licites ou non, attendaient. Dans l'entrepôt, l'air collait à la peau, saturé d'iode et de vapeurs de gasoil.

Moussa K. ajusta sa veste bleue. Ses mains, déformées par l'arthrose et le travail sur les docks, reposaient à plat sur la table. Aucune arme ne sortait des poches, mais une tension électrique, sourde, pesait sur les cervicales.

— Ils ont fait la plateforme de Mourepiane à trois heures ce matin, annonça Nabil.

Sa voix était blanche. Plate.

— Deux de nos petits ont disparu. Pas de rançon. Pas de corps.

Hamid T. déplaça un cendrier en verre vers la gauche, les yeux fixés sur le reflet de

l'ampoule nue.

— Ces gens de La Sombra ne discutent pas les tarifs. Ils font le ménage pour installer leurs propres gars. C'est leur manière de dire bonjour.

Une tablette tactique apparut sur la table. L'écran affichait une cartographie thermique du port : des points bleus pour la police, des zones d'ombre rouges pour les services de Nabil. Le ratio était ridicule. L'État gardait la surface ; l'organisation infiltrait les fondations.

— Le commissaire Mérigot me livre les rotations de la BAC et des douanes pour les trois prochains jours, reprit Nabil en faisant glisser un fichier. Vingt minutes de battement entre les rondes. C'est court pour un déchargement, mais ça suffit pour une extraction.

Zied B., le plus âgé, celui qui connaissait chaque galerie technique de la RTM, fit craquer sa nuque. Le son, organique et sec, résonna contre les tôles.

— On y gagne quoi, au juste ? Si on aide Mérigot, on finit indics. Si on aide La Sombra, on finit esclaves.

Nabil verrouilla son écran. Le petit clic de mise en veille fut le seul signe de son agacement.

— On ne choisit pas son camp, on protège le terrain. La Sombra, c'est pas du commerce, c'est de l'occupation. Si le port tombe, vos petits-fils ne tiendront plus aucun mur. Ils serviront de cibles à des tireurs venus de l'autre bout du monde qui ne savent même pas placer la Canebière sur une carte. C'est le quartier qui disparaît, Zied. Pas juste le business.

Il fit quelques pas vers la fenêtre. Le verre, strié de poussière de sel, filtrait la lueur

des projecteurs au sodium. Au loin, les grues du terminal J4 ressemblaient à des squelettes de dinosaures veillant sur la mer. Le Mistral sifflait contre une tôle desserrée, un bruit de flûte désaccordée. Sur l'autoroute A7, le flux des phares s'écoulait, indifférent. Quinze minutes pour que l'Évêché envoie une colonne en cas d'alerte. Trop lent.

— Je veux les accès aux galeries sous le bassin numéro 10, déclara Nabil sans se retourner. Et la liste des dockers qui ont touché des cryptos cette semaine.

Moussa K. frappa la table de trois coups secs.

— On te donne les clés. Mais préviens ton flic : ses gars ne doivent pas être là quand on passera le balai. On n'a pas besoin d'uniformes dans nos pattes quand ça va chauffer.

Nabil nota un chiffre sur son carnet : 10.4. Le code pour une opération sous couverture mutuelle.

— Ils cherchent l'impact visuel, rappela Nabil en revenant vers eux. Demain soir, ils voudront marquer le coup. Un corps pendu, une mise en scène dégueulasse pour briser le moral des minots. On les intercepte avant qu'ils ne sortent le matériel.

Hamid T. se leva péniblement, les genoux grinçants.

— Ils croient débarquer dans une ville. Ils vont comprendre qu'ici, chaque tour est une forteresse et qu'on connaît tous les passages entre les dalles. On va les isoler.

Ils sortirent un par un, respectant l'intervalle de trois minutes. Nabil resta seul un instant, le brouilleur vibrant encore dans sa poche. Son téléphone personnel s'alluma. Un message de Mérigot.

Flux identifié. Convoi Sombra secteur Est. 23:45. Champ libre.

Nabil rangea son matériel. Ses mains étaient sèches. 22:31. Le temps s'étirait. Il devait appeler les "nettoyeurs", ces ombres nées dans le béton, formées à la survie par la nécessité. Il ramassa sa tablette, la lumière bleue soulignant les cernes profonds sous ses yeux. Il n'était pas un chef de guerre, juste le greffier qui s'apprêtait à rayer une ligne du grand livre de Marseille.

Dehors, l'air était glacial. Il s'arrêta près d'une pile de palettes brisées, écoutant le ronronnement d'un moteur diesel. Un fourgon blanc tournait au bout de l'allée, feux éteints. Une technique de repérage classique. Nabil ne pressa pas le pas. Il remonta son col et s'enfonça dans le labyrinthe des conteneurs, là où les cartes de la police devenaient inutiles.

Il longea un conteneur frigorifique dont le bourdonnement couvrait le bruit de ses semelles sur l'asphalte. L'odeur de gasoil lourd et d'iode rance le prit à la gorge. À l'angle du bloc 42, il s'immobilisa. Pas de montre. Il comptait les pulsations dans sa carotide, un métronome interne.

Une silhouette se détacha de l'obscurité. Un homme armé, le canon de son pistolet-mitrailleur dirigé vers le sol.

— Identification, souffla l'ombre.

— Greffier. Code 13-Zéro-Neuf. Canal gris actif.

L'homme s'avança sous un mât d'éclairage défaillant. C'était "Le Petit", un ancien militaire radié passé à la logistique des quartiers.

— Tes gars ? demanda Nabil.

— En place. Trois binômes sur le silo. On a le visuel sur l'A55. Deux SUV noirs sont passés à 23h12. Vitres teintées, plaques probablement faussées. Ils roulent comme des gens qui ont un plan.

Nabil sortit sa tablette durcie. Des taches de chaleur persistaient à l'entrée de la zone franche. Des moteurs au ralenti. L'attente avant l'assaut.

— On fait quoi si ça dérape ? demanda Le Petit.

— Pas de sommation. S'ils déchargent, on traite. Vise les blocs-moteurs et les chauffeurs. Mérigot veut des résultats, pas des douilles de la police nationale sur le site. Vous avez les munitions russes ?

— Comme prévu. Marquages effacés.

Nabil hocha la tête, rangeant l'appareil d'un geste lent. Le sol vibra : un train de marchandises passait sur les rails de ceinture du port. La vibration remonta dans ses chevilles, un rappel de la géographie souterraine qu'il avait en tête.

— Ils vont tenter une horreur, ici. Un signal pour les dockers qui hésitent encore à accepter leur fric.

Le Petit cracha au sol.

— Ils se trompent d'endroit. On n'a pas peur des macchabées. On en voit depuis qu'on est minots.

Un grincement métallique déchira le silence à deux cents mètres au nord. Le son voyagea, amplifié par les hangars vides. Nabil porta la main à son oreille.

— Rapport immédiat. Secteur Porte 4.

— Mouvement, répondit le guetteur. Un fourgon. Pas de phares. On engage ?

— Négatif. Laisse-les entrer dans la boîte. Je veux voir ce qu'ils transportent.

Nabil recula dans l'ombre. La Sombra venait d'entrer dans son périmètre. Il vérifia la sûreté de son arme, le contact du polymère froid contre sa paume agissant comme une ancre. Le premier acte commençait.

Le fourgon glissait sur le bitume craquelé avec une lenteur de prédateur. À cent quarante mètres, la masse sombre écrasait les graviers avec un crissement sec. Nabil ajusta ses jumelles. L'image verte révéla une plaque maculée de boue. Le châssis penchait vers l'arrière : au moins six cents kilos de charge.

— Il s'arrête au hangar 12, murmura Le Petit. Deux silhouettes devant.

— On reste immobiles, ordonna Nabil. Leurs capteurs thermiques cherchent le mouvement brusque. Ne bouge pas.

Une goutte de sueur coula le long de sa tempe. 04:17. L'obscurité virait au gris de Payne. Les portes du fourgon s'ouvrirent. Trois hommes sortirent deux caisses en polymère rigide, des boîtes de transport pour matériel optique ou explosifs. Ils travaillaient sans un mot, chaque homme couvrant un angle précis.

— Le troisième type, à gauche, souffla Le Petit. Il a une tablette. Ils installent un relais ou un brouilleur.

Nabil serra les dents. Ils procédaient à un marquage électronique, découpant Marseille en secteurs logistiques sur leurs écrans. L'opérateur fixa un petit boîtier noir sur un pilier d'acier oxydé. L'aimant claqua. Une diode rouge pulsa. Le maillage commençait.

— Ils vérifient les conteneurs sur le quai, analysa Nabil. Ils font l'inventaire avant même les douanes.

— On fait quoi s'ils montent ?

— On disparaît. Ils cherchent la logistique, pas le combat. Pas encore.

L'opérateur fit un signe de la main. Les caisses furent rechargées. La rapidité du geste trahissait un entraînement de haut niveau. Le mercenaire armé d'un fusil d'assaut fit un dernier balayage du périmètre. Son regard s'attarda un instant de trop sur le silo où Nabil était caché. La pression était presque physique. Puis, l'homme grimpa dans le véhicule. Le moteur diesel monta en régime, étouffé par un silencieux modifié. Le fourgon s'éloigna sur les rails des grues.

Nabil relâcha son souffle. Son épaule était engourdie par le froid.

— Récupère la fréquence du boîtier qu'il a posé. On ne bouge pas avant le signal de Méricot.

— Pourquoi on attend ? Ils sont partis.

— Parce qu'ils laissent toujours un capteur derrière eux pour voir qui sort du bois. C'est la base. On reste dans le noir jusqu'au réveil de la ville.

Il sortit son téléphone. Un message unique : "Position confirmée." Nabil répondit : "Secteur G infecté. Pose de balises. La Sombra déploie sa logistique. Demande analyse." Au loin, un remorqueur fit entendre sa corne de brume, un son lugubre marquant la fin de la trêve. Ce n'était plus du trafic. C'était une occupation.

— On bouge dans soixante secondes, ordonna enfin Nabil. Par l'échelle nord.

Mérigot a coupé les caméras pour dix minutes.

Ils glissèrent le long des structures métalliques. L'air sentait le fioul et le varech. Arrivés au bas de l'échelle, ils se plaquèrent contre le béton de la station de pompage. Les projecteurs d'une patrouille des douanes balayaient la zone à cent mètres, des gyrophares bleus découpant le brouillard.

Une voiture banalisée ralentit au hangar 14. Les feux de détresse clignotèrent trois fois.

— On court.

Nabil s'effondra sur la banquette de la Peugeot 5008, ses yeux cherchant le conducteur dans le rétro.

— Situation ?

— On a perdu le flux du tunnel. Deux motos suivent le fourgon. Ils vont vers les hangars de la zone franche.

Nabil consulta sa tablette. Les points rouges se multipliaient.

— Ils ne stockent rien, ils trient, dit-il en désignant une zone industrielle. Ils pensent que c'est un désert. Ils vont découvrir que c'est une forteresse.

Le véhicule s'inséra sur l'A55. Le Petit, à côté, passait une lingette sur la culasse de son arme. L'odeur du solvant remplaça celle de la mer. Nabil lança une numérotation rapide.

— C'est le Greffier. On a des cafards dans l'usine de phosphate. Une section, armée lourd.

Un silence. Puis une voix éraillée :

— On s'en occupe. Les minots sont déjà sur les toits.

Nabil raccrocha. 05:42. La voiture quitta l'autoroute, les pneus crissant sur le bitume défoncé. Le Petit rangea son matériel. Le "clac" de son chargeur fut sec, définitif. Dans l'habitacle, la température sembla chuter alors qu'ils entraient dans le silence des quartiers nord, là où les caméras sont aveugles depuis des années.

Nabil baissa sa vitre. L'air acide des poussières de phosphate s'engouffra. Il observa le toit d'un bâtiment. Une silhouette y passa. Un des leurs. Le quartier ne dormait pas, il retenait sa respiration.

— Le topage dans cinq, quatre, trois...

Un équipage de police apparut au carrefour. À cent cinquante mètres, le tireur de la Sombra ajusta sa lunette. Nabil vit le doigt de l'homme se contracter sur la détente.

— Maintenant.

Le Petit envoya une impulsion. Une déflagration sourde fit vibrer le sol : une bouteille de gaz piégée sous le quai venait d'éclater. De la boue et des débris projetés au visage des mercenaires les déséquilibrèrent.

— Cible acquise, lâcha Le Petit.

Des tirs de kalachnikov partirent des balcons de la cité en surplomb. Un barrage de saturation. Le chef de groupe de la Sombra s'effondra, une balle de Belkacem lui ayant traversé la jambe.

— Ils sortent les fumigènes, analysa Nabil. Ils se replient vers le bâtiment B. Informe les gars. On les pousse vers le verrou de Mérigot.

Nabil saisit sa radio.

— Ici Greffier. Le colis est dans le couloir. À vous, le Chien.

— Reçu. On engage.

Les sirènes hurlèrent enfin, des dizaines de gyrophares convergeant vers le point d'impact. Le piège se refermait. Nabil sortit une cigarette, la fit rouler entre ses doigts sans l'allumer.

— Ils ont la technologie, murmura-t-il. Mais ils n'ont pas la poussière. Ici, la terre appartient à ceux qui la respirent tous les jours.

Il ouvrit la portière. Sur son écran, un nouveau message de Bogota affichait un manifeste de fret pour le lendemain. La Sombra n'était qu'un début.

****RAPPORT DE FIN DE MISSION****

****STATUT : PARTIELLEMENT RÉUSSI. 4 ADVERSAIRES NEUTRALISÉS. LE "GREFFIER" RESTE L'UNIQUE CANAL D'INFORMATION SUR LE PROCHAIN CONVOI. SURVEILLANCE MAINTENUE.****

Chapitre 18

POISON PROCÉDURAL

08 h 14. Bureau 302 de l'Évêché. La climatisation centrale crachait un sifflement de 14 kHz, une fréquence résiduelle qui vrillait le nerf trijumeau de Mérigot. Sur le bureau en mélaminé gris, une chemise orange, référence IG-442, jurait avec la neutralité de la pièce. En face, le commandant Vasseur, de l'Inspection Générale, restait rectiligne, les mains croisées sur un Code de Procédure Pénale. L'homme ne transpirait pas. Ses yeux, gris comme une lame de rasoir, scrutaient le visage de Mérigot, traquant la micro-expression, la dilatation d'une pupille, le moindre tressaillement qui ferait s'effondrer le rempart du commissaire.

Mérigot fit jouer le capuchon de son stylo-bille. *Clic. Clic.* Un rythme cadencé.

— Une dénonciation anonyme, Vasseur ? C'est un peu maigre pour un lundi.

Mérigot avait cette voix délavée, dépourvue de toute inflexion. Vasseur ne cilla pas. Il ouvrit le dossier. Trois feuilles A4, un relevé de comptes et une photo granuleuse prise au 300 mm.

— Article 40, Mérigot. Le procureur est dessus. On ne parle plus de soupçons, mais de flux. Le document 2-B pointe un virement de douze mille euros crédité aux Seychelles, au nom de jeune fille de votre ex-femme. Pile pendant l'opération « Ligne de Crête » contre La Sombra. L'opération qui a foiré, je vous le rappelle.

Mérigot fixa le cliché. Sa silhouette, de dos, dans une ruelle du Panier. À soixante centimètres de lui, un homme à casquette restait dans l'ombre. Nabil. Le Greffier. Une distance de transaction, pas d'interpellation. Mérigot nota l'angle : deuxième étage du

14, rue de la Caisserie. Un point haut parfait.

— La Sombra bosse proprement, murmura Mérigot en faisant pivoter le papier. Ils utilisent vos services pour purger les gêneurs. C'est du parasitage administratif. Vous n'êtes qu'un anticorps activé par un faux antigène.

— Votre cynisme n'est pas un alibi, répliqua Vasseur en se penchant. Le virement est réel. La rencontre est là. Que faisiez-vous au Panier à 23 h 12 le 14 novembre ?
Aucun rapport, aucun topage d'indic. Rien.

Mérigot se déplia. Chaque geste économisait sa batterie interne. Il gagna l'armoire métallique au fond de la pièce. La peinture s'écaillait par plaques. Il inséra une clé tubulaire, le mécanisme grinça. Il ne chercha pas dans les dossiers courants, mais plongea la main derrière la double paroi qu'il avait bricolée après l'assassinat de Morel.

Il en sortit un carnet à spirales noir. Une écriture serrée, presque cryptique. Des plaques, des noms, des comptes occultes de la hiérarchie.

— On va dilater la procédure, Vasseur.

Il se rassit, le carnet bien en vue.

— Vous voulez parler de flux ? Parlons de la direction zonale. Des rétrocommissions sur les gilets tactiques de 2019. Ou mieux, de votre propre frère à la brigade des jeux. Ses vacances à Marbella étaient un peu denses pour son salaire, non ?

Le silence s'épaissit. Vasseur resta de pierre, mais ses doigts se crispèrent sur la couverture de son code. Il savait que Mérigot ne bluffait jamais sur le terrain de la destruction mutuelle.

— C'est une menace ? La voix de Vasseur était devenue un souffle rauque.

— Une analyse de risques. Si vous ouvrez cette enquête, je déballe l'archive. Votre carrière finira au broyeur. La Sombra veut dégager le couloir logistique du port. Si vous me sortez, vous leur filez les clés de la ville. Votre intégrité vaut-elle la mise à sac de la région ?

Mérigot ouvrit la page 42. Une liste soulignée en rouge. Vasseur baissa les yeux. Le sifflement de la clim semblait soudain hurler.

— On ne négocie pas avec vous, Mérigot. On subit.

— C'est l'idée. Maintenant, reprenons. Qui a filé le RIB des Seychelles ? Je veux le nom civil de celui qui a posé l'enveloppe.

Vasseur referma lentement le dossier orange. Une trêve, pas une reddition.

— Déposée à l'accueil de la rue des Saussaies, à Paris. Timbre de Marseille. Aucune empreinte. Mais il y avait une note : « Le Greffier n'est que l'ombre de lui-même ».

Un message codé. La Sombra marquait son territoire.

— Sortez, Vasseur. Et laissez le dossier. Je veux voir la gueule du faux virement.

L'inspecteur ramassa ses affaires et quitta la pièce sans un mot. Mérigot resta seul. Le contact du mélaminé glacé lui rappela l'urgence. Il devait joindre Nabil. L'équilibre gris entre la police et le réseau se fissurait. Il consulta son carnet, s'arrêta sur des coordonnées GPS à Arenc. Il décrocha son téléphone crypté. À la cinquième tonalité, un cliquetis électronique signala la synchronisation du brouilleur.

— Ils ont ton nom sur un dossier orange, lâcha Mérigot.

— La couleur, on s'en fout, répondit la voix basse de Nabil. La source ?

— Enveloppe anonyme aux Saussaies. Le texte dit que tu n'es qu'une ombre. Ils veulent valider l'idée que tu es déjà fini.

Mérigot examina la photocopie du RIB. Des micro-bavures sur les caractères. Imprimante jet d'encre, sans doute dans un local humide. Le code banque pointait vers une succursale de Victoria dont la licence avait sauté en 2018.

— C'est un test de réactivité, reprit Mérigot. Si l'IGPN mord, c'est que la Sombra a déjà infiltré la structure. Vasseur est un légaliste, c'est ça qui le rend dangereux : il suivra le règlement jusqu'à ce que Marseille brûle.

— Arenc, coupa Nabil. Zone quatre. Entrepôt des transitaires. Un flux entrant. Ils passent par les reliquats de cargaison, des palettes égarées dans le système. J'ai un topage sur du matos électronique qui n'existe sur aucun bon.

Mérigot nota les chiffres. Sa mine s'enfonça dans le papier, presque une incision. Il récupéra son SIG Sauer P226 dans le vestiaire, vérifia le chargeur d'un geste machinal. *Clac.*

— J'y suis dans vingt minutes. Pas de contact visuel. Utilise le canal de déviation si la BAC ou les douanes pointent leur nez.

— Ils sont déjà là, Mérigot. Et je parle pas des flics. Ça sent le pétrole et le fer froid. Ils quadrillent la zone comme une armée.

Mérigot coupa. Il quitta l'Évêché par l'escalier de service. Le parking souterrain puait le gaz d'échappement et le salpêtre. Sa 508 banalisée l'attendait place 42. Il démarra, le moteur diesel faisant vibrer ses paumes calleuses. Dans le rétro, il surveilla la

rampe. Baudoin et ses types de l'IGPN devaient déjà être en mode filature « en tiroir ». Pour contrer un légaliste, il fallait saturer l'espace de données insignifiantes.

Arrivé à Arenc, le paysage n'était plus que béton gris et grillages surmontés de barbelés. Mérigot gara la Peugeot entre deux conteneurs de réforme. L'air était saturé de sel et de gazole. Il s'avança vers l'entrepôt 12, ses chaussures écrasant le gravier. À l'intérieur, l'obscurité était percée de lames de lumière. Il repéra une caisse scellée « Victoria ». Trop lourde pour des tablettes. Il fit sauter le silicone au canif. Le bois craqua. Pas de circuits imprimés, mais des boîtiers en acier mat.

— Commissaire.

La voix venait de l'ombre, derrière des fûts d'huile. Mérigot ne sursauta pas. Il finit de photographier les ports de connexion.

— Vous êtes en avance, Nabil. La zone devait être « froide » jusqu'à minuit.

— Ils ont payé les dockers pour avancer la rotation, répondit Nabil en s'avançant. C'est de la tech militaire, ça. Avec ces boîtiers, ils verront vos Gops arriver avant qu'ils ne quittent le garage. Vous allez faire quoi ?

Mérigot esquissa un sourire sans joie.

— Si je saisis, Vasseur me tombe dessus pour procédure illégale. Il surveille mes comptes au centime près. On va faire mieux. On va corrompre le flux. Ces boîtiers ont besoin d'une mise à jour logicielle. Je connais un type au Panier qui me doit quelques services.

— Un cheval de Troie ?

— Une porte dérobée. Quand ils allumeront leur réseau « opaque », ils nous

donneront leur position exacte. Mais pour ça, Nabil, tu dois faire du boucan à l'autre bout du port. Attire-les vers le bassin Ouest. Une histoire de clopes, peu importe. Il me faut dix minutes avec le technicien.

Un faisceau de phares balaya soudain les portes de l'entrepôt. Un moteur lourd grognait dehors.

— Ils sont là, dit Nabil. Vous sortez par où ?

— Par le haut. Comme un fantôme administratif. Et Nabil... si Vasseur te branche, dis-lui la vérité. Que je suis un flic fini. Ça le rendra trop confiant. Et la confiance, c'est ce qui crée les failles.

Mérigot s'effaça dans l'ombre. Il grimpa l'échelle métallique vers les passerelles de maintenance. En bas, un Renault Master blanc s'immobilisa. Deux hommes en descendirent, des types en vestes tactiques, gestes précis, économes. Des pros. L'un d'eux tenait une tablette dont le halo bleuté éclairait des traits slaves.

Mérigot sentit son téléphone vibrer. *Trois brèves, une longue.* Un message de l'Évêché. Vasseur ne dormait toujours pas. Mérigot l'imaginait dans son bureau stérile, empilant les rapports. En bas, Nabil ne bougeait pas. L'homme de la Sombra inspectait les boîtiers. Le faisceau de sa lampe frôla la passerelle. Mérigot retint son souffle, le dos collé contre une poutre glacée.

— Tout est conforme ? demanda Nabil.

L'homme à la tablette tapota une séquence. Un bip aigu.

— Le flux sera actif dans une heure, dit-il avec un accent haché. On saura tout. Vous avez fait votre part, Greffier.

Mérigot gagna la sortie de secours. L'air nocturne, chargé d'iode, le frappa. Il devait rejoindre le Panier. Tarek l'attendait dans sa boutique de téléphonie.

— Mérigot, au téléphone.

— Commissaire, c'est Nabil. Problème zone Sud. La Sombra décharge des fûts bleus. Pas de la came habituelle. Ils portent des masques militaires. Un de mes petits a vu une fuite. Il est au sol, il convulse.

Mérigot se tendit. La Sombra ne passait plus de la marchandise. Ils installaient une infrastructure de contrôle physique. Une mise en quarantaine tactique.

— Tarek, force le dernier bloc, ordonna Mérigot.

Le technicien, les yeux injectés de sang, pianotait avec une frénésie nerveuse. 91 %. 94 %. L'écran vira au vert acide.

— On y est, murmura Tarek. Je vois tout. Chaque conteneur, chaque signature thermique.

Mérigot observa la carte. Des points rouges saturaient le terminal 4. Une garnison.

— Nabil, dégage tes hommes. Ne tentez rien. Si ils diffusent leur merde, vous êtes morts en trente secondes.

Il raccrocha, récupéra une clé USB tiède et rangea son SIG Sauer. Dehors, une berline sombre s'était garée, feux éteints. Les « bœufs-carottes ». Baudoin et son équipe attendaient l'ordre d'interpellation.

— Ils sont là, chuchota Tarek.

— On va leur donner une distraction. Active le simulateur de Wi-Fi. Fais-leur croire qu'on transfère encore.

Mérigot glissa dans le couloir sombre. Ils atteignirent le toit par la chaufferie. L'air sentait le fuel lourd. Sur la terrasse, il rampa jusqu'au muret. En bas, Baudoin sortait de sa voiture. Mérigot pressa un bouton sur une télécommande bricolée. Dans le local poubelle, une détonation de pétards et de farine créa un nuage blanc opaque.

— Contact ! hurla une voix.

Le chaos s'installa. Baudoin, paniqué, plongea vers son arme. Mérigot et Tarek sautèrent sur le toit voisin. La réception fit hurler les vertèbres du commissaire, mais il ne s'arrêta pas. Ils pénétrèrent dans un entrepôt de pièces détachées par une lucarne. Mérigot s'installa devant un vieux poste informatique, y brancha son disque crypté.

— Qu'est-ce qu'on cherche ? demanda Tarek.

— L'antidote.

Dossier « OPÉRATION CIGALE - 2016 ». Des écoutes non expurgées sur Baudoin. Quatre kilos de cocaïne « égarés » à Lyon pour payer un appart au Luxembourg. Mérigot envoya le lien au supérieur de Baudoin.

L'envoi atteignit 100 %. À l'extérieur, des portières claquèrent. « Usage de la force autorisé », crachota le scanner.

Mérigot se leva. Il ajusta sa veste. Baudoin allait recevoir une notification dans trente secondes. Le commissaire s'effaça par la porte latérale, laissant le terminal allumé. La plainte administrative était morte, étouffée par des péchés plus anciens. Dans les tréfonds du port, le silence revint, seulement brisé par les premiers coups de bélier contre la porte d'entrée. Mérigot, lui, était déjà dans la zone grise, là où la vraie guerre

commençait.

Chapitre 19

LE VERROU DU PORT

Mérigot ajusta la focale. Sur le moniteur, les grues du terminal à conteneurs se découpaient en gris spectral contre le néant de la mer. Dans le poste de commandement mobile, une cellule de crise calfeutrée dans un fourgon banalisé, l'air stagnait, saturé par l'ozone des serveurs et l'âcreté d'un café recuit. Le commissaire ne regardait pas la ville ; il surveillait les vecteurs. Pour lui, Marseille n'était plus qu'une suite de rotations d'importation que 'La Sombra' sature. Il posa l'ongle sur une ligne de code du logiciel des douanes.

— Vidal. Le navire-citerne *Estrella-Mar*, pavillon libérien. Position ?

Le brigadier Vidal, les yeux injectés de sang par douze heures de veille électronique, ne cilla pas.

— Immobilisé au mouillage de zone 3, Commissaire. Le capitaine réclame un accostage d'urgence. Défaillance du pompage, selon lui.

— Signalez une suspicion de pollution aux hydrocarbures, trancha Mérigot. Bloquez tout. Envoyez l'inspection sanitaire à l'aube. Quarantaine complète.

— Ça va figer le chenal pour la journée, Monsieur.

— Précisément. Si ce pétrolier touche le quai, La Sombra décharge deux tonnes de précurseurs dissimulés dans les ballasts. L'inertie procédurale les arrêtera là où les armes échouent.

Mérigot se leva, les articulations craquant dans le confinement du fourgon. Il souleva un coin du store. À trois cents mètres, l'entrée du hub logistique était déjà verrouillée. Deux semi-remorques, officiellement en panne de transmission, barraient l'unique accès aux entrepôts frigorifiques. Ce n'était pas la police qui avait placé ces obstacles, mais les dockers de Nabil. Pas de gyrophares. Juste quarante tonnes d'acier

stratégiquement immobilisées sur les points d'injection du réseau.

Le téléphone crypté vibra sur la console. Un message court : *« Le Greffier. Verrou Sud opérationnel. Aucun mouvement de conteneurs reefer. On maintient la pression de surface. »*

Mérigot ne répondit pas. Quelque part dans l'ombre du Hangar J4, Nabil observait la même ligne d'horizon. La Sombra fonctionnait à la vitesse et à la brutalité paramilitaire ; elle s'étouffait face à la viscosité des règlements français couplée à la résistance du terrain. Le commissaire reprit sa place. Il saisit son stylo à bille pour raturer une liste de noms dans le dossier 'Racines Noires'. Chaque trait était une licence de docker suspendue pour "enquête de moralité", un grain de sable jeté dans les rouages de l'invasion.

— Mouvement sur le PAD 4, signala Vidal. Une berline noire. Vitres teintées. Hors registre.

Mérigot se pencha. La voiture s'était arrêtée net devant la barrière du terminal pétrolier.

— Zoomez.

— Fausse plaque, format espagnol. Ils testent la réactivité du périmètre.

— Ne faites rien. Si on intervient, on leur livre notre dispositif. Laissez les hommes de Nabil gérer le contact visuel. On reste dans le statutaire.

Deux hommes sortirent de la berline. Pas de gilets haute visibilité. L'un d'eux manipulait un téléphone satellite avec l'arrogance de ceux qui ont conquis Caracas. Ils ignoraient que Mérigot venait de signer l'arrêté de saisie conservatoire de l'intégralité du terminal pour "suspicion de fraude fiscale majeure". Le port ne leur appartenait plus ; il n'appartenait même plus à l'État. C'était devenu une zone de non-droit où chaque formulaire servait de barricade.

Mérigot nota l'heure : 03:22. Il ressentit une vibration sous ses pieds, le grondement

lointain d'un cargo ralentissant en pleine mer, incapable de trouver sa place dans un labyrinthe devenu illisible. À la doctrine de guerre des Espagnols, il opposait un gel total des opérations.

— Vidal, prévenez la capitainerie. Le remorqueur de garde est "en panne moteur".

Rien n'entre, rien ne sort sans mon visa physique. On dilate le temps.

— Et s'ils forcent le passage au PAD 4 ? demanda le brigadier en vérifiant la chambre de son arme.

— Nabil a placé trois snipers dans les silos à grain. S'ils franchissent la ligne jaune, ce ne sera plus un problème de paperasse. Ce sera une statistique de la voirie.

Mérigot s'autorisa une seconde de distraction. Il observa une tache d'encre noire sur son pouce, vestige d'un tamponnage frénétique. Il la frotta inutilement, une micro-obsession qui calmait son rythme cardiaque.

L'air recyclé du Mercedes Sprinter sentait le plastique chauffé. Sur l'écran thermique, les silhouettes de la Sombra devinrent des spectres blancs. Vidal ajusta le gain.

— Ils ne communiquent plus par radio. Le brouilleur de Nabil sature tout.

— Le silence est une donnée prévisible, répliqua Mérigot.

Il raya la mention d'autorisation d'emportage sur un Cerfa n°13753*04. Ce geste transformait vingt-quatre conteneurs-citernes en déchets toxiques immobilisés.

Quatre millions d'euros de chimie pure, gelés par une rature.

— Vidal, "Incident 404" à la capitainerie. Coupure de l'éclairage sur le quai d'Armement Sud dans soixante secondes.

— On va perdre le visuel, Monsieur.

— Non. On les force à passer en vision nocturne. Le lag de recalibrage nous offre deux secondes. C'est là qu'ils comprendront que le terrain leur échappe.

L'éclairage s'éteignit. Le PAD 4 plongea dans une obscurité d'encre. Sur le moniteur,

l'un des hommes de la Sombra abaissa ses lunettes optroniques. Mérigot compta : un, deux.

— Ils sont aveugles un battement de cœur. Nabil ?

— On voit les deux mouches, répondit une voix rauque dans l'oreillette. Gilets de classe III. C'est du lourd.

— Gardez-les dans le viseur. Personne ne tire sans aval écrit.

Sur le quai, un troisième homme apparut, dissimulé derrière une pile de conteneurs Evergreen. Il portait un lance-amarre pneumatique. Ils n'allaient pas attendre les visas ; ils préparaient un abordage physique pour transférer la cargaison avant la saisie réelle.

— Vidal, dites au capitaine du *Brave* de simuler une avarie totale au milieu du chenal. Maintenant.

Le signal "Pan-pan" satura les ondes de la capitainerie. Le remorqueur pivota, obstruant le passage du cargo de La Sombra. L'inertie de l'acier contre la précision du droit.

Sur le silo à grain, le tireur de Nabil stabilisa son point rouge sur le torse du mercenaire au lance-amarre. Mérigot nota : « Emploi de la force coercitive rendu inévitable ».

La détonation survint à 03:12. Un tir de suppression du mercenaire, nerveux, qui percuta un conteneur frigorifique. Un nuage de gaz réfrigérant s'échappa, brouillant la signature calorifique. Nabil bondit de l'ombre, une barre de torsion à la main. Le combat fut une collision de masses dans le brouillard d'azote. Mérigot suivait la danse des pixels, le visage blafard.

Un craquement net de cartilage remonta par le micro. Puis, le sifflement d'une valve de sécurité. Le mercenaire finit soudé à la paroi givrée de la citerne, la peau arrachée par le froid extrême du réservoir d'azote.

— Stabilisation en cours, souffla Nabil.

Mérigot se leva et rangea ses dossiers dans sa sacoche. Le verrou de Marseille avait tenu. Mais alors qu'il s'apprêtait à sortir, son téléphone personnel vibra. Un message d'un numéro non attribué :

« L'écluse de Lyon vient de céder. Ils arrivent par le Nord. »

Le commissaire s'arrêta au milieu du couloir. Sa barricade de papier ne venait pas de gagner la guerre ; elle venait juste de changer d'échelle.

RAPPORT D'INCIDENT — TERMINAL 4

DATE : 14/11 - 03h22

OBSERVATIONS : Incendie d'origine inconnue quai 17. Un corps retrouvé cryogénisé sur citerne N-02. Aucun témoin. Vidéosurveillance inopérante (maintenance).

STATUT : Classé sans suite. Défaut technique prestataire.

Chapitre 20

ULTIMATUM CLINIQUE

Le parloir numéro 4 de la zone avocat dégageait une odeur persistante de détergent industriel et de papier froid. Une ampoule LED, fixée au centre du plafond en béton banché, diffusait une lumière crue qui aplatissait les reliefs. Mérigot s’assit sur la chaise en métal. Ses articulations craquèrent. En face de lui, de l’autre côté du plexiglas rayé, l’homme de La Sombra attendait. Costume sombre, coupe précise, visage lisse. Il n’avait pas de nom officiel dans la procédure, juste une fonction de relais.

Mérigot posa sa sacoche en cuir élimé sur la tablette. Le double déclic des loquets résonna contre les murs nus. Il sortit une chemise cartonnée ocre, marquée du tampon de la PJ. Ses doigts, parcheminés par le tabac, firent glisser la première feuille sur la surface grise.

— Terminal de Fos-Cavaou, commença Mérigot. Sa voix était atone, dépourvue d’intention. Quatorze conteneurs frigorifiques bloqués en zone tampon depuis mardi. Inspection phytosanitaire prolongée sur ordre de la préfecture. Huit mille euros d’immobilisation par jour et par unité.

L’homme de La Sombra ne cilla pas. Ses mains restaient croisées, immobiles.

— Nous avons intercepté le transit au péage de Lançon, poursuivit le commissaire. Des mangues. En dessous, deux cent quatorze kilos de chlorhydrate. À six mille cinq cents euros le kilo en sortie de port, la perte sèche s’élève à un million quatre cent mille euros. Hors logistique.

Mérigot marqua une pause, fixant un point invisible sur le document. Il n'observait pas son interlocuteur ; il étudiait la froideur de ses propres données.

— Ce ne sont pas des saisies de communication. Ce sont des ponctions structurelles. Si vous ajoutez le gel des avoirs de 'Logística Ibérica', votre déficit opérationnel atteint quatre millions sur le trimestre. Vos investisseurs n'aiment pas les colonnes rouges. Marseille n'est plus un point d'entrée. C'est un centre de coûts.

— Le marché absorbe les pertes, finit par lâcher l'homme. Sa voix était basse, lissée par l'anonymat.

— Pas celles-ci.

Mérigot sortit un second dossier. Bleu.

— Opération 'Racines Noires'. Topage de vos points d'injection dans les quartiers Nord. J'ai envoyé les coordonnées des planques à la territoriale. Pas pour perquisitionner. Pour patrouiller. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les gyrophares resteront devant les porches. Le client ne monte pas quand il voit du bleu. Soixante-cinq mille euros de manque à gagner par jour et par site. Multipliez par douze sites.

Le commissaire releva les yeux. Il chercha une dilatation de la pupille, un signe. Rien. L'autre restait un bloc de glace. Mérigot sentit la sueur piquer son cuir chevelu. Il rangea son stylo dans sa poche de poitrine avec une économie de mouvement rigoureuse.

— Le port est devenu un goulot d'étranglement, ajouta-t-il. Chaque kilo débarqué coûte désormais le double de sa valeur de revente à Lyon. Le calcul est simple.

L'émissaire effleura le plexiglas du bout de l'index.

— Vous parlez comme un gestionnaire de faillites, commissaire. Pas comme un policier.

— Les comptables gagnent toujours à la fin. Ils gèrent les restes.

Mérigot se leva. En sortant du parloir, il s'arrêta devant le distributeur automatique du couloir des gardiens. Il inséra une pièce de deux euros. La machine grogna, afficha un message d'erreur et garda la monnaie. Mérigot resta une seconde le front appuyé contre la vitre froide du distributeur, les yeux clos. Ce petit échec insignifiant lui parut plus réel que les millions qu'il venait de manipuler.

Il regagna sa Peugeot de service. L'air extérieur le frappa, un froid sec chargé de sel. Une fois au volant, il ne démarra pas. Il consulta son téléphone sécurisé. Un message venait de tomber : une liste alphanumérique. Soixante-douze plaques d'immatriculation. La Sombra payait pour le passage.

Il appela son adjoint, Vasseur.

— On lève le dispositif sur Mourepiane mardi, entre deux et quatre du matin, ordonna Mérigot. Coupez les flux vidéo de l'axe littoral. Maintenance réseau.

— Le CSU va gueuler, patron. On a des signalements de violences sur zone.

— Qu'ils gueulent. On traite un risque systémique. Retirez la canine aussi.

Mérigot raccrocha et fixa le tunnel du Vieux-Port qui s'ouvrait devant lui. Il restait une variable à solder. Il composa un dernier numéro. Un point unique dans son répertoire. Nabil, le "Greffier". Celui qui tenait encore les murs de la Castellane.

— C'est moi, dit Mérigot quand l'appel fut pris.

— Je t'écoute.

— La Sombra a fait son bilan. Ils parlent de "restructuration", Nabil. Mardi soir, le terminal 4 sera blanc. Pas d'uniformes, pas de caméras. Si tu tentes de bloquer le circuit, tu ne seras pas un obstacle policier. Tu seras une perte d'exploitation qu'ils vont régulariser.

Un silence épais s'installa. Mérigot imagina le Greffier évaluant ses propres chances de survie.

— Et pour toi, Commissaire ? Quel est mon prix ?

Mérigot observa une goutte d'eau glisser sur son pare-brise, traçant un sillage net dans la poussière.

— Pour moi, tu es un solde, Nabil. Un compte qui doit être fermé pour éviter la banqueroute. Mardi soir, soit tu acceptes l'offre, soit tu disparais du grand livre.

Il coupa la communication. Il engagea la première et s'inséra dans le trafic. Au loin, les portiques de Mourepiane découpèrent le ciel mauve, sentinelles d'un empire qui n'avait plus les moyens de ses ambitions. Mérigot accéléra. Le message était passé. Le compte à rebours de l'amortissement humain venait de commencer.

Chapitre 21

LE POINT D'INJECTION

****RAPPORT D'INTERVENTION – PRÉFECTURE DE POLICE DES BOUCHES-DU-RHÔNE****

****UNITÉ : **** Direction Départementale de la Sécurité Publique (DDSP 13)

****DATE : **** 14 Novembre

****HEURE : **** 02:14

****ZONE : **** Grand Port Maritime de Marseille (GPMM) – Secteur Mourepiane

****OBJET : **** Déploiement préventif suite à un renseignement opérationnel (Source : Alpha-6)

****EFFECTIFS : **** 3 Compagnies de CRS, 2 équipages de la BAC Nord.

Le commissaire ajusta l'inclinaison de son siège. Le cuir de la Renault de service grimaça sous son poids. À travers le pare-brise couvert d'une pellicule de sel et de suie, les projecteurs du terminal découpaient des silhouettes géométriques, froides. Il consulta sa montre : 02h16. La trotteuse marquait les secondes dans un bruit sec, métronomique, qui s'accordait mal avec le bourdonnement des générateurs du port. Ses articulations le faisaient souffrir ; une douleur sourde dans le bas du dos qui lui rappelait ses trente ans de carrière.

Il saisit le combiné de la radio. Ses doigts, engourdis par l'humidité, effleurèrent le bouton de tangantage.

— « Ici PC Mobile. Unité 4-2, me recevez-vous ? »

— « 4-2, on écoute. »

— « Basculez l'intégralité du dispositif sur Delta-9. Mouvements suspects signalés sur la clôture Nord. Les CRS prennent la porte 4 en renfort. »

— « Reçu. Mais... la zone Sud reste à découvert, Monsieur. »

— « Elle est sous vidéo haute définition, Brigadier. Exécution. »

L'officier relâcha le bouton. Un mensonge de procédure. Les caméras du secteur Sud avaient été neutralisées deux heures plus tôt, un rapport de maintenance factice déjà classé dans son dossier. Il fixa sa tablette tactique où des points bleus s'éloignaient du véritable point d'injection.

À trois cents mètres de là, derrière une pile de conteneurs, une ombre se détacha de la structure métallique. Nabil ne portait ni cagoule, ni signes ostentatoires. Juste une veste de chantier haute visibilité, le camouflage idéal dans cet enfer logistique. Il ne regardait pas la police. Il surveillait l'obscurité entre les grues, là où la stase acoustique était trop épaisse pour être naturelle. Il fit un signe bref. Dans son sillage, six hommes glissèrent sur le bitume huileux. Pas de course, juste une économie de mouvement. Ils n'étaient pas là pour dealer, mais pour intercepter.

Le commissaire ouvrit sa portière. L'air marin, chargé d'odeurs de gasoil lourd et de varech pourri, s'engouffra dans l'habitacle. Il se leva, sentant la raideur de ses vertèbres. Il sortit une cigarette, mais ne l'alluma pas. Il se contenta de la faire rouler entre ses lèvres, savourant le goût amer du tabac froid.

Le premier signe arriva enfin. Ce n'était pas un coup de feu, mais le ronronnement d'un moteur de SUV haut de gamme s'engageant sur la rampe du quai 12. La Sombra arrivait. Ils entraient dans le couloir que l'officier avait dégagé pour eux.

Les phares du premier véhicule balayèrent les piles de ferraille. Les faisceaux découpèrent la brume, révélant une grue immobile, pareille à un insecte préhistorique. Nabil, accroupi derrière un transpalette, vérifia sa culasse. Un cliquetis définitif. La Sombra était une anomalie étrangère qu'il fallait purger par le vide.

L'officier observa le ballet des lumières. Il savait ce qui allait suivre. Dans quatre minutes, l'alerte tomberait. Il attendrait six minutes de plus avant de donner l'ordre d'intervenir. Le temps de finir le nettoyage.

— « PC Mobile à toutes les unités, maintenez vos positions. Ne bougez pas sans ordre. On attend le flagrant délit. »

Le mensonge était fluide, presque confortable. Sur le quai, le premier SUV s'immobilisa. La portière s'ouvrit avec une lenteur calculée. Une chaussure de cuir ciré toucha le sol. L'homme portait un costume sombre, inadapté à la rigueur du port. Il ignorait que le périmètre de sécurité venait de se transformer en une gueule ouverte.

Nabil leva le bras. Le viseur de son fusil s'alluma, un unique point rubis dans le néant. Il attendait que le convoi s'engage dans le goulot d'étranglement, là où les conteneurs bloquaient toute issue. Le temps se dilatait. Une goutte de condensation tomba d'un rail ; elle sembla mettre une éternité à s'écraser.

Le commissaire émietta sa cigarette entre ses doigts. Sa carrière, ses médailles, son serment de 1983 : tout s'effritait. Il n'était plus un officier de paix, il était un aiguilleur de cadavres.

Un second véhicule apparut, puis un troisième. Les moteurs tournaient au ralenti, dégageant des volutes blanches dans l'air glacial. Ils pensaient avoir acheté le silence du port. Ils n'avaient acheté que l'absence des uniformes.

Le premier coup de feu déchira l'ambiance industrielle. Une déflagration sèche qui ricocha contre l'acier. La vitre latérale du premier SUV explosa en une pluie de diamants. L'officier ne sursauta pas. Il ferma les yeux, écoutant le chaos. Sur sa radio, les appels de panique commencèrent.

— « PC, ici 4-2 ! Tirs lourds secteur Sud ! On décroche ? »

— « Négatif », répondit le commissaire d'une voix monocorde. « Restez sur zone. Probablement un leurre sonore. Maintenez le périmètre Nord. »

Il ralluma son plafonnier et ouvrit son carnet. Il nota l'heure exacte avec une précision de greffier. Dehors, les rafales automatiques répondaient aux cris en espagnol. La Sombra réagissait avec discipline, mais chaque ombre ici appartenait aux hommes de Nabil. Une explosion plus sourde fit vibrer la carrosserie de la voiture.

La trotteuse de sa montre s'arrêta une fraction de seconde avant de reprendre. 03:14:22. À l'extérieur, la pression acoustique augmentait. Une balle perdue ricocha contre une grue avec un sifflement aigu. L'officier ajusta son rétroviseur pour observer les éclats de lumière derrière lui. Chaque flash signalait une fin. Sa radio grésilla de nouveau.

— « PC, ici 3-1 ! Mouvements suspects à la forme de radoub. On intervient ? »

— « Négatif. Maintenance nocturne sur le réseau électrique. Risque d'électrocution. Ne bougez pas. »

Sur le quai, les hommes de La Sombra, piégés entre deux rangées de frigos, tentaient de former un diamant de défense. Un homme en costume s'extirpa du second SUV, un pistolet-mitrailleur au poing. Il fit trois pas, cherchant un angle vers les portiques supérieurs où les tireurs restaient invisibles. Une déflagration plus sèche retentit. Le projectile traversa l'épaule du soldat, projetant une brume écarlate contre un conteneur. L'homme s'effondra, ses chaussures de luxe raclant le bitume dans un spasme.

L'officier sentait l'odeur du tabac froid et celle, plus ténue, de sa propre sueur. Il n'avait pas peur de la mort, seulement du désordre administratif à venir. Combien de douilles à répertorier ?

Un troisième véhicule tenta une marche arrière désespérée. Les pneus hurlèrent, dégageant une fumée âcre. La carrosserie heurta un chariot élévateur dans un choc métal contre métal. Le moteur cala. Le vide sonore qui suivit fut plus terrifiant que la fusillade. Dans ce silence, le commissaire perçut le clic d'un chargeur qu'on engage à quelques mètres de sa portière. Il posa la main sur la crosse de son arme, non pour l'utiliser, mais pour vérifier qu'il appartenait encore à ce monde.

— « Ici Nabil », murmura une voix dans son oreillette privée. « Premier verrou sauté. On passe au nettoyage. Vous gérez la diversion ? »

— « Les unités sont à l'arrêt », lâcha-t-il. « Onze minutes avant que la BAC ne désobéisse par instinct. Ne laissez rien qui demande plus de deux jours d'autopsie. »

Il coupa. Dehors, un homme en tenue de docker passa devant son capot sans un regard. Il tenait un fusil à pompe, canon vers le sol. Symbiose parfaite : la loi qui ferme les yeux, la rue qui frappe.

L'officier pressa le commutateur de sa radio d'État. Sa voix perdit toute inflexion.

— « Ici Tango 4. Confusion confirmée zone Nord. Unités mobiles, repli vers l'Arenc. Point de regroupement Delta-3. Porteurs d'armes longues signalés vers le tunnel de la Joliette. Bouclage immédiat. »

À travers le pare-brise, il vit deux fourgons actionner leurs sirènes et pivoter à 180 degrés. Leurs gyrophares balayèrent brièvement les tôles rouillées avant de s'éloigner. La zone était vide de toute présence légale.

Un mouvement attira son attention. Un homme rampait hors du SUV accidenté. Il portait une veste tactique, le visage masqué par le sang. Ses doigts griffaient le goudron, cherchant son arme. L'officier ne bougea pas. Il prit un mouchoir pour essuyer une tache de gras sur son tableau de bord. La lenteur du geste contrastait avec l'agonie du moteur qui crachait des étincelles.

Le tueur de Nabil reparut. Il marchait avec la régularité d'un technicien. Fusil à l'épaule. À dix mètres, il s'arrêta. Le blessé tenta de lever son arme, mais ses membres étaient lourds. L'officier vit le doigt presser la détente. La déflagration fut compacte. La gerbe de plomb projeta le survivant contre une jante. Un spasme, puis la posture contre-nature des morts.

— « Cible neutralisée », grésilla Nabil. « Il en reste quatre. Retranchés derrière les frigos. Ils attendent une extraction par mer. »

— « Elle n'arrivera pas », répondit froidement le commissaire. « J'ai envoyé la Maritime intercepter tout ce qui bouge près de la digue pour un contrôle de routine. Terminez. »

Il rangea son stylo. La buée gagnait l'habitacle. Il baissa la vitre pour laisser entrer l'air chargé de poudre et de gasoil. Dans les rapports, on parlerait de règlement de comptes. La Sombra était une bactérie ; il venait d'injecter l'antibiotique.

Une série de rafales courtes retentit. Le second groupe venait d'engager. L'officier sortit de sa voiture, ajusta son manteau et s'appuya contre l'aile. Il observa la lueur des tirs se refléter sur les grues, pareilles à des squelettes veillant sur un charnier.

Le vent tourna, apportant l'odeur métallique du sang frais. Le commissaire consulta sa montre. Vingt-deux minutes avant la levée du barrage. Il savait que dans l'ombre, des hommes mouraient pour une géographie qu'ils ne comprenaient pas. Ils pensaient conquérir un port ; ils n'avaient trouvé qu'un cimetière géré par un fonctionnaire fatigué.

Soudain, une grenade flash-bang fit vibrer les vitres de la voiture. Il ne sourcilla pas. Il observa un fuyard tenter d'atteindre une échelle. L'homme boitait, une traînée noire s'échappant de sa cuisse.

— « Un lapin sort au poste 12 », annonça l'officier.

— « Visuel », répondit Nabil. « On le laisse courir. On cherche le point de repli. »

Le fuyard s'écroula, ramissant sur le béton rugueux. Il sortit un téléphone satellite. Ses gestes étaient saccadés. Il cherchait un miracle. Il ne trouva que le silence. Il composa un numéro, ses doigts glissant sur les touches. Le commissaire se demanda qui était au bout. Madrid ? Mexico ? Personne ne répondrait. À Marseille, on ne répond pas aux condamnés.

Un bip électronique, incongru dans ce décor, monta jusqu'à la vitre. L'écran du satellite projetait un halo bleu sur le visage convulsé de l'homme. La peau était luisante de sueur, striée de poussière de charbon. Il finit par s'adosser à un rail de grue, la jambe inerte.

— « Il ne passera pas l'appel », murmura l'officier.

Une ombre se détacha d'un conteneur. Pas un flic. Veste haute visibilité, centre de gravité bas, lame tenue en prise inversée. Un nettoyeur. Le fuyard aperçut la silhouette. Il ne cria pas. La terreur, à ce stade, se manifeste par une apathie respiratoire. Il laissa tomber son téléphone. L'appareil rebondit avant de glisser dans l'eau entre le quai et un cargo. Un clapotis sourd scella la fin.

— « Contact imminent », dit le commissaire. « Pas de bruit. J'ai deux patrouilles de la BAC sur le boulevard. S'ils entendent un seul coup de feu, je ne pourrai plus retenir les chiens. »

— « Reçu. On traite le reliquat. »

L'officier nota l'heure : 03:42. *Point d'injection neutralisé. Absence de témoins institutionnels.*

La lame s'enfonça à la base du cou. Un sifflement d'air s'échappa d'une trachée sectionnée. Le corps tressauta, les talons cognant le métal givré. Le nettoyeur

maintint la pression, stabilisant l'agonie. Le sang commença à imbiber le nylon de la veste. L'officier observa la scène. Une technique de cartel, retournée contre les siens.

Il saisit son micro.

— « PC à Unité 4. Position ? »

— « Boulevard de Dunkerque. Rien à signaler. On attend que ce soit sec. »

— « Négatif. Restez mobiles vers la Joliette. Ne vous approchez pas du poste 12.

Risque de pollution de scène de crime. »

Il n'y avait pas de crime, seulement une évacuation de déchets. Le nettoyeur retira son acier et l'essuya sur la veste de sa victime. Un geste domestique. Le cadavre s'affaissa. L'homme ramassa un second téléphone et le glissa dans sa poche. Le vrombissement d'un hors-bord changea de fréquence. Approche tactique. La Sombra ne venait pas sauver un homme, mais valider un échec.

Le commissaire baissa sa vitre. L'air salin piqua ses narines. Il sortit un téléphone jetable.

— « Colis au sol. Le support arrive par mer. Interceptez ou laissez couler. »

— « On a deux semi-rigides dans l'angle mort », répondit Nabil. « Merci pour l'aiguillage. »

L'officier rangea l'appareil. Le nettoyeur accrochait une sangle lestée aux chevilles du corps. Trente secondes plus tard, la zone était vide. Le suspect figurerait comme "manquant" lors d'un contrôle de flux. Une erreur de saisie.

Il ralluma une cigarette. La fumée stagna. Le bruit des moteurs Yamaha devint net. Si la BAC intervenait maintenant, tout s'effondrerait.

— « PC à Unité 4. Signalez toute embarcation suspecte. »

— « Rien au thermique, patron. »

Ils ne verraient rien. Nabil utilisait des brouilleurs. Le commissaire inclina son siège,

regardant deux ombres se détacher des piliers du môle. La chasse commençait. Pas de PV, pas de juge. Juste le froid et le sel.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier plein. 03:42. L'heure où les réflexes s'émousent. À sa gauche, la lueur bleue de la tablette soulignait ses rides. Les points de l'Unité 4 oscillaient, loin du massacre. La diversion tenait.

Sous la coque massive d'un cargo, une forme émergea. Combinaison néoprène mate. L'homme agrippa l'échelle. Mouvement de force spéciale.

— « PC à Unité 4. Rapport ? »

— « Toujours R.A.S. Brume de mer. On continue. »

L'officier reposa le combiné. Sur le quai, trois silhouettes de La Sombra formaient un triangle tactique. Ils sentaient la menace sans pouvoir la nommer. Un craquement métallique résonna. Le leader du groupe leva son optique thermique vers les structures d'acier. Rien. Nabil ne travaillait pas avec de la chaleur, mais avec de l'absence.

Une ombre bougea à dix mètres de leur arrière-garde. Un éclat furtif. Une lame. Le commissaire sentit une goutte de condensation sur sa tempe. Spectateur d'une chirurgie de territoire. Le trio avança vers le hangar H-14. Le premier homme s'arrêta, remarquant un fil de nylon au sol. Une alerte de proximité artisanale. Il s'accroupit pour l'examiner. Erreur fatale. En fixant le sol, il brisait sa surveillance.

Derrière un baril d'huile, une silhouette se redressa. Pas de kevlar, juste un sweat sombre. Le temps se dilata. Sur l'écran, l'Unité 4 s'éloignait encore, suivant une fausse piste de Go-Fast balancée sur les ondes. La porte était fermée.

Le leader fit un signe. Ils contournèrent le fil, entrant dans l'obscurité totale. Un râle étouffé monta du fond du hangar. Le son d'un corps rencontrant le béton. L'officier serra son volant. 03:45.

Le Point Alpha de la Sombra se figea. Main levée, paume ouverte. Son binôme bascula son fusil vers l'ombre. L'EOTech cherchait une signature thermique. L'officier ajusta la luminosité de sa tablette. À 03:46, le silence radio confirmait que le piège fonctionnait. Il n'était pas le PC. Il était le fantôme.

L'Alpha sortit un miroir tactique. Il vit son subordonné, cervicales brisées. Aucun agresseur. L'ennemi était l'architecture du port. Les hommes de Nabil ne bougeaient que lorsque le vent couvrait leurs pas. Une impulsion thermique fugitive apparut au-dessus des têtes. Quelqu'un rampait sur les conteneurs.

— « Ici 12 », murmura l'officier. « Sujet en extraction. Bloquez. »

Un chariot élévateur démarra brusquement. Diversion. L'Alpha tourna la tête. Une masse sombre tomba du toit sur ses épaules. Choc sourd. Le second soldat tenta d'épauler, mais une main surgit d'un interstice et dévia son canon.

03:48. La procédure d'éviction s'achevait. Nabil n'aimait pas les munitions ; elles laissent des signatures balistiques. Il préférait le poids des corps. L'homme au sweat maintenait une pression constante sur la carotide du leader avec un câble de frein. Le visage du Colombien vira au pourpre.

L'officier sortit de sa voiture. L'air sentait le fer et le sel. Il alluma sa cigarette. Il s'approcha du hangar, pas mesurés.

— « Vous traînez », dit-il.

Nabil apparut. Mains dans les poches. Regard vide.

— « On sécurise les reliquats. Ils ont envoyé des techniciens, pas des guerriers. »

— « Le rapport mentionnera une rixe interne », répondit l'officier. « Combien de temps pour vider le flux ? »

— « Vingt minutes. Le cargo pour Tanger lève l'ancre à 04h30. Ils seront hors des

eaux territoriales avant le petit-déjeuner. »

L'officier hocha la tête. Un docker traînait un cadavre par les chevilles. Bruit de papier de verre sur le béton.

— « La Sombra ne s'arrêtera pas là. »

— « C'est notre case », rétorqua Nabil.

Soudain, une lueur rouge s'alluma sur un pylône. Pas une lumière maritime. Un émetteur de positionnement.

— « Nabil, on n'est pas seuls. »

Le vrombissement d'un moteur Yamaha monta. Pas du large, du canal intérieur. L'officier glissa sa main vers son Sig Sauer. Nabil recula dans l'ombre.

— « Ils utilisent le conduit sud », souffla le truand.

Un semi-rigide noir coupa l'obscurité. Quatre silhouettes en équipement tactique mat. Ils ne ressemblaient pas à des trafiquants. C'étaient des vecteurs de force. L'officier abaissa son cran de sûreté.

— « Vous avez appelé les CRS ? »

— « Ils sont à quatre kilomètres. Alerte incendie à Fos. Le temps qu'ils comprennent, le flux sera traité. »

Le bateau s'amarra. Un homme débarqua. Botte silencieuse. Il fixait la porte du hangar. Le silence fut rompu par une détonation sourde à l'intérieur. Tir avec modérateur de son. L'officier compta : un, deux, trois.

— « Commissaire », dit l'homme du bateau. « Vous êtes hors juridiction. Nous récupérons le matériel. »

Une silhouette sortit du hangar avec un sac étanche.

— « Sécurisé. »

Le passager reporta son attention sur l'officier.

— « Vos CRS sont occupés. Vous êtes seul. Rangez votre arme. »

— « Flagrant délit caractérisé », lâcha l'officier.

— « Vous ne ferez rien. Dans ce sac se trouvent les comptes offshore de votre épouse. Nous ne sommes pas des trafiquants, Commissaire. Nous sommes des comptables. »

Le moteur rugit. Le bateau disparut dans l'ombre. L'officier abaissa son arme. Il ne regarda pas Nabil. Il fixa le hangar, sachant que ces corps ne seraient jamais identifiés. Il composa un numéro.

— « Ici Mérigot. Annulez la surveillance. Zone stérile. Scientifique demain 08h00. »

Il rangea l'appareil. La guerre s'était jouée dans les archives.

— « C'est fini. Ils ont pris les clés. »

Nabil cracha au sol et s'enfonça dans l'ombre. L'officier resta seul face à l'immensité du port, là où seule la bise continuait de hurler.

****RAPPORT D'INCIDENT 2011-H14****

Localisation : Port Autonome, Hangar H-14.

Heure : 03h52.

Constatations : Aucune trace d'effraction. Absence de résidus de poudre en surface. Zone rendue à l'autorité portuaire.

Signature : Commissaire Divisionnaire Mérigot.

Chapitre 22

AUTOPSIE D'UN ÉCHEC

RAPPORT D'INTERVENTION N°2024-MARS-0912

HEURE : 04:14.

LIEU : Résidence « Les Horizons », Bâtiment C, 14ème étage.

SUJET : Découverte de cadavre – Mateo Ruiz, alias « El Látigo ».

Une odeur de javel mal rincée et de sueur rance imprégnait les murs du studio 1402. Sous les semelles du Commissaire Méricot, le linoléum décollé rendait un cri plaintif. Ses yeux, striés de sang par quatorze heures de veille ininterrompue, balayèrent la table basse en verre avant de se poser sur le kit, disposé avec une minutie de maniaque. Une cuillère en argent noircie, une seringue de 2 ml encore à moitié pleine d'un liquide ambré et un garrot bleu électrique. Tout semblait trop aligné. Trop propre. Au centre de la pièce, Mateo Ruiz gisait sur le dos, les bras en croix. Si ses pupilles réduites à des têtes d'épingle signaient l'overdose, son cou racontait une autre histoire.

Le genou de Méricot craqua sous le poids de son imperméable humide alors qu'il s'accroupissait. Le contact avec la peau de Ruiz fut instructif : la température chutait, mais la rigidité n'avait pas encore gagné les membres supérieurs. Sous la mandibule gauche, une ecchymose punctiforme violacée marquait la peau. Un point de pression exact. Professionnel.

— Le légiste va s'amuser avec la toxico, Commissaire, lança le Lieutenant Morel. C'est de l'héroïne pure à 85 %. Un shot de trop pour le patron de La Sombra.

Le jeune officier débordait d'une énergie que le sel de la Méditerranée n'avait pas

encore érodée. Mérigot ne répondit pas. Son attention se portait sur les poignets du cadavre. Des traces de frottement circulaires, presque invisibles, marquaient les os radiaux. Quelqu'un l'avait maintenu. Fermement. Le Commissaire se releva lentement, les vertèbres protestant dans le silence lourd.

— Observez la disposition des meubles, Morel.

La voix de Mérigot n'était qu'un murmure râpeux. Du bout de son stylo, il désigna une chaise légèrement décalée, dont un pied reposait sur un tapis froissé.

— Ruiz était un paranoïaque maladif. Il ne laissait jamais un tapis de travers. Ce n'est pas lui qui a préparé cette dose.

Morel fronça les sourcils, son stylo suspendu au-dessus de son carnet.

— Les marques de lutte sont légères, mais si je note ça... On part sur un homicide. Je demande l'ouverture d'une information judiciaire ?

Mérigot s'approcha de la fenêtre. Par les interstices des stores, les lumières du port de Marseille clignotaient comme un électrocardiogramme à l'agonie. Au loin, les grues portuaires semblaient être des sentinelles d'acier surveillant le transit des conteneurs de La Sombra. Dans sa poche intérieure, le dossier « Racines Noires » pesait une tonne.

— Non, trancha Mérigot sans se retourner. C'est une overdose.

— Monsieur le Commissaire, avec tout le respect, l'ecchymose au cou et les traces aux poignets...

— Une pratique sexuelle qui a mal tourné, ou une résistance réflexe lors d'une injection désespérée d'un toxicomane en manque. Notez : Mort accidentelle par

administration de substances vénéneuses. Absence de tiers suspect. Clôture immédiate.

Une main glissa vers son paquet de cigarettes avant de se raviser. Son esprit cartographiait déjà les conséquences. Si Ruiz était officiellement assassiné, La Sombra enverrait des « nettoyeurs » de Madrid ou de Mexico pour pacifier le secteur. Si c'était un accident, ils perdraient la face, le temps de réorganiser la hiérarchie. C'était une question de flux, pas de justice.

— Le Greffier va apprécier, murmura Morel pour lui-même.

Mérimot se tourna vers lui, le regard vide de toute émotion.

— Le Greffier n'existe pas pour ce service. Et Ruiz n'est plus qu'une statistique. Vous avez les prélèvements de la salle de bain ?

— En cours. On a trouvé du matériel de découpe dans le réservoir des toilettes.

Évitant soigneusement les zones marquées par la technique, le Commissaire se dirigea vers la sortie. Dans le couloir étroit, l'ampoule grillée oscillait sous un courant d'air. Une vibration dans sa poche droite. Un SMS. Un numéro non répertorié. Un seul mot : « Merci ».

Le pouce effaça le message d'un mouvement machinal. Son visage restait un masque de cire strié par les ombres. Sur le trottoir, les gyrophares lacéraient les façades décrépies. Mérimot descendit les marches, comptant les secondes avant l'assaut de la presse. Un photographe arma son flash. Le clic résonna comme un coup de feu étouffé.

— Commissaire ! Une réaction sur l'identité de la victime ?

Mérigot s'arrêta à deux mètres du ruban de signalisation. L'objectif le fixait. Il ne cilla pas.

— Un drame de la misère ordinaire, Messieurs. Un de plus. Circulez.

La meute ne recula pas, formant une masse compacte de manteaux sombres et de micros tendus comme des baïonnettes. Mérigot sentit la morsure du vent marin s'engouffrer sous son manteau, une fraîcheur iodée qui tranchait avec l'odeur de décomposition chimique de l'appartement. Ses chaussures de cuir martelèrent le bitume humide avec une régularité de métronome jusqu'à sa berline banalisée.

Installé derrière le volant, il ne démarra pas tout de suite. Le corps de Ruiz, enfermé dans un sac en vinyle épais, descendait sur un brancard dont le claquement métallique résonna contre les façades. Une simple translation de matière organique. Morel s'approcha du véhicule, s'appuyant contre le montant de la fenêtre, le visage marqué par une fatigue grise.

— Les scellés sont posés sur la porte du 402, annonça-t-il d'une voix neutre. J'ai récupéré son téléphone. Le chiffrement est sérieux. On l'envoie au service technique ?

— Non. Classez-le dans les effets personnels. On ne va pas engorger les labos pour un dossier clos.

Morel hésita, sa main se resserrant imperceptiblement sur son clipboard noir. Il tendit le document. Mérigot le saisit, fit jouer le plafonnier et parcourut les lignes dactylographiées. Un mélange d'héroïne pure et de fentanyl. Un cocktail conçu pour foudroyer un organisme en soixante secondes.

— Le dosage est précis, nota Mérigot. Trop précis pour un homme qui se pique dans le noir d'une planque.

— C'est ce que je disais. L'angle d'injection est perpendiculaire. Comme si on l'avait tenu.

Le dossier se referma d'un geste sec. Mérigot sortit son stylo en acier brossé et signa d'un paraphe illisible.

— L'angle est compatible avec un spasme, corrigea-t-il. Morel, apprenez que dans cette ville, les faits sont malléables. Ce qui compte, c'est que Ruiz est mort et que La Sombra a perdu son ancrage. Le Greffier va reprendre la main. C'est l'ordre naturel. Appelez le central. Retrait des effectifs.

Le lieutenant hocha la tête, un mouvement saccadé, et s'éloigna. Le moteur diesel s'ébroua dans un grognement sourd. Mérigot ne relâcha pas l'embrayage immédiatement. Son regard se posa sur un homme seul à l'angle de la rue, immobile dans l'obscurité des arcades. Ce n'était pas un curieux. C'était un capteur venu valider que la procédure suivait son cours.

La voiture s'inséra dans la circulation rare, passant devant le fourgon mortuaire qui fermait ses portes. Dans le rétroviseur, les gyrophares s'effaçaient derrière un rideau de pluie fine, lavant les preuves sur le trottoir de la Joliette. Ses doigts se serrèrent sur le volant, les jointures blanchissant, alors qu'il bifurquait vers les quais. Là où les ombres des grues découpaient le ciel comme des potences géantes.

Les essuie-glaces cadençaient le silence. Mérigot observait les gouttes perler avant d'être balayées, révélant la géométrie brutale des terminaux. Les conteneurs s'empilaient comme des briques rouillées, formant des canyons où le vent s'engouffrait en sifflant. Sous l'ombre massive d'un portique, il éteignit ses feux. L'habitacle plongea dans une pénombre bleutée. Son téléphone sécurisé afficha un message laconique : « Secteur 12. Zone morte. Flux stabilisé. »

Une silhouette se détacha d'un pylône. Kadda. Ancien logisticien, désormais

gestionnaire des points d'entrée pour le réseau local. Il portait un gilet de haute visibilité sur une veste de sport, une couverture parfaite dans ce décor.

— Le retrait est effectif ? demanda Kadda sous le grondement d'un cargo.

— L'IML a pris le corps. Le dossier sera classé sous quarante-huit heures.

— Les types de La Sombra ?

— Désorientés. Ils vont chercher à comprendre d'où vient le fentanyl.

Mérigot fit glisser une petite clé USB sur le capot mouillé de la berline.

— C'est quoi ? interrogea Kadda sans y toucher.

— Le listing des adresses IP qui ont borné près de la planque. Les vôtres sont filtrées. À vous de faire le tri.

Kadda ramassa l'objet d'un geste fluide. Pas de merci. La gratitude était une scorie sentimentale.

— Le Greffier veut savoir si la zone restera grise cette semaine, ajouta le lieutenant en reculant.

Mérigot remonta en voiture. Il baissa la vitre de quelques centimètres pour laisser passer un filet d'air glacial.

— Tant que les corps ne tombent pas sur la voie publique, on a d'autres priorités.

Il engagea la marche arrière. Dans le faisceau de ses feux, Kadda disparut derrière une pile de palettes. Dans moins d'une heure, ces données déclencheront une série

d'actions chirurgicales dans les quartiers Nord. Le prix de la régulation. La route vers l'Évêché serait longue, jalonnée de frontières invisibles qu'il passait son temps à redessiner. Ses doigts tapotèrent le cuir usé du volant, un geste machinal trahissant une tension sourde. Tout devait être impeccable. L'erreur n'était pas une option quand on gérait l'équilibre d'une métropole au bord de l'asphyxie.

Les pneus écrasaient des flaques d'eau huileuse. Le dossier Ruiz, sur le siège passager, semblait peser une tonne. Mérigot revit le corps. La mise en scène était presque parfaite. Mais l'odeur... Ce mélange de tabac froid et de sueur rance cachait autre chose. Quelque chose de plus acide. Sous la lumière de sa torche, il avait noté ces marques aux chevilles. On l'avait forcé.

Son téléphone vibra. Vauzelle.

— Patron ? Je sors de l'IML. Arnal a terminé.

— Les conclusions ?

— Overdose massive. Du fentanyl pur. Il dit que le type a déconnecté en trente secondes.

Mérigot fixa les essuie-glaces.

— Et les marques de contention, Vauzelle ? Les ecchymoses ?

Un silence se fit. Vauzelle cherchait ses mots dans l'air saturé de formol de la morgue.

— Le légiste a noté des contusions légères. Il les attribue au transport. Rien qui ne remette en cause l'accident. Il rédige le certificat.

— C'est propre, lâcha Mérigot. Trop propre.

— C'est ce qu'il fallait, non ?

Le commissaire ne répondit pas. Valider l'overdose maintenait le couvercle sur la cocotte-minute marseillaise. Justice ou stabilité : il avait choisi depuis longtemps.

— Préparez la transmission. Je veux le dossier sur le bureau du substitut à la première heure. On archive.

La communication coupa. Une pointe de brûlure lui lacéra l'estomac. Un rappel acide de son ulcère. Il ouvrit la boîte à gants, en sortit un comprimé antiacide et le broya entre ses dents. Un goût de craie envahit sa bouche.

À la Joliette, une berline allemande stationnait moteur tournant. Deux hommes, visages dissimulés, fixaient la route. Guetteurs ou nettoyeurs, peu importait. Mériqot passa devant eux, indifférent. Simple rouage. Il imaginait déjà les lignes du rapport : "Absence d'intervention de tiers", "Terrain favorable". Des boucliers juridiques.

Le véhicule s'engagea dans la rampe du commissariat central. Les murs de béton maculés d'humidité se refermèrent sur lui. Mériqot coupa le contact. Le silence fut brutal. Il resta immobile, écoutant le cliquetis du métal qui refroidissait. transformer un meurtre en statistique était la partie la plus ardue du métier. Mentir avec la précision d'un horloger pour que les rouages continuent de tourner, même à vide.

Ses articulations craquèrent lorsqu'il s'extirpa de l'habitacle. Le parking sentait le gazole froid. Sous son bras, la chemise cartonnée gondolait sous l'humidité. Il se dirigea vers l'ascenseur, ses talons marquant le rythme sur le sol taché d'huile. Le miroir de la cabine lui renvoya des cernes profonds et une commissure des lèvres affaissée.

Le quatrième étage sentait le café brûlé. Il traversa le couloir, longeant les vitres

dépolies qui diffusaient une lueur blafarde. Au local des scellés, le brigadier Morel — un homonyme du lieutenant — consultait un listing.

— Commissaire. Vous venez pour Ruiz ?

— Les scellés de 1 à 4. Je signe la levée.

Morel disparut dans les rayonnages. Mérigot entendit le froissement des sacs plastiques. Quatre pochettes transparentes furent déposées sur le comptoir. La montre Audemars Piguet au bracelet tordu. Le smartphone noir. La liasse de billets maintenue par un élastique agonisant. Et le sachet de poudre blanche prélevé dans la poche, une pureté qui ne correspondait en rien au poison injecté.

Mérigot saisit le stylo attaché à une chaînette. Le métal était glacial. Il apposa son paraphe, enterrant les hématomes et les fibres de moquette sous ses ongles.

— On fait quoi des effets ? interrogea le brigadier. La famille est aux abonnés absents.

— Magasin central. Destruction pour la drogue, domaines pour le reste.

Il récupéra le double du procès-verbal. Le papier était encore tiède.

— Pas de GAV demain ? tenta Morel, cherchant un peu d'humanité dans ce désert de béton.

— On purge les flux, brigadier. Demain, la ville sera calme. C'est tout ce qui compte.

Mérigot tourna les talons. Dans son bureau, l'odeur de vieux papier l'accueillit. Il resta debout devant la fenêtre. Au loin, les grues surveillaient l'entrée des marchandises. La Sombra attendait, tapie dans les conteneurs. Sa main tremblait légèrement sur la vitre

froide. Il s'assit lourdement, ouvrit son ordinateur et fixa le curseur clignotant. Chaque pulsation du pixel noir semblait un reproche dans le silence de sa trahison.

Le curseur battait la mesure. Ses phalanges étaient raides, marquées par une arthrose que l'humidité réveillait. Il frappa les premières lettres : SYNTHÈSE ADMINISTRATIVE. Le cliquetis du clavier se mêla au sifflement des transformateurs. Il choisit le passif pour diluer l'horreur. « Le corps a été découvert dans un état compatible avec une ingestion massive... » Ses yeux brûlaient sous la lumière bleue. Il omit volontairement la table renversée et les traces de traînage sur le lino.

Le téléphone professionnel vibra sur le bois verni. Un numéro masqué.

— Mériqot.

— Le Greffier veut une confirmation pour la zone Nord. Le secteur 4 est-il blanc ?

Mériqot connaissait le tableau de service. Il savait que les patrouilles avaient été rappelées pour un « débriefing ». Le vide était créé. La purge pouvait commencer.

— Confirmation positive. Aucun effectif engagé jusqu'à 06h00.

Il raccrocha. Il devait maintenant justifier l'arrêt des prélèvements ADN. « Analyses jugées non probantes en raison de la contamination manifeste de la scène. » Chaque mot était une couche de béton.

Il se leva pour chasser la raideur. Un courant d'air fit claquer une porte, résonnant comme un coup de feu. Mériqot ne sursauta pas, mais une goutte de sueur glissa entre ses omoplates. Il visualisa les comptes bancaires au Panama se vidant juste après le décès. Le système luttait, le disque dur grattait. Soudain, une notification : des coordonnées GPS en zone portuaire. Hangar 14. Un angle mort.

Mérigot nota les chiffres sur un buvard saturé d'encre. 43.3482, 5.3421. Il s'aspergea le visage d'eau froide au lavabo du placard, laissant le froid évaporer sa torpeur. Il restait quarante-cinq minutes. Il ramassa son arme dans le tiroir, vérifia la culasse. L'odeur de solvant lui monta aux narines. Un parfum de terrain.

Il verrouilla son bureau d'une torsion sèche. Dans le parking, l'humidité collait aux parois. Il lança le moteur de sa 308 de service et évita les grands axes. Le port sentait le fioul lourd et la rouille. Il coupa les phares à trois cents mètres. La voiture glissa en roue libre sur les gravats.

Le Poste d'aiguillage 4 l'attendait. À l'intérieur, l'obscurité était totale, sauf pour une lampe renversée. L'odeur le frappa : menthe poivrée et acidité gastrique. Le corps de « El Reloj », pivot de La Sombra, était affalé sur la console. Seringue au bras. Garrot de soie.

— Mise en scène propre, murmura Mérigot.

Mais le fauteuil n'était pas dans l'axe. Une trace de gomme indiquait qu'on avait maintenu l'homme. Mérigot s'accroupit. Sous le point d'injection, une ecchymose de préhension. On l'avait tenu.

— Où est le 9 millimètres, Reloj ?

L'arme avait disparu. Sur les chaussures vernies, une fine pellicule de gypse blanc. Pas de la graisse portuaire, mais de la poussière de chantier des quartiers Nord. Sur l'écran, un voyant rouge clignotait. Le système attendait une validation pour Tanger. Mérigot ne toucha à rien. L'inertie était son arme.

Une vibration : « Le Greffier demande confirmation du retrait. » Il effaça le message.

Un bruit de frottement dans l'escalier. Mérigot éteignit sa lampe. Le bleu électrique des moniteurs dessinait des ombres mouvantes. Il dégagea la sécurité de son Sig Sauer. Un clic discret.

— Ici centrale. Les secours entrent en zone. Temps estimé : quatre minutes.

Mérigot ne répondit pas. Il glissa une main dans la poche du mort et en tira une carte magnétique vierge marquée d'un "7". Il se posta contre le chambranle, canon vers le sol. La porte blindée vibra.

L'interne du SAMU, hagard derrière son masque, balaya la pièce de sa frontale.

— Police. Périmètre sécurisé.

Mérigot rengaina dans un claquement de cuir. L'interne s'agenouilla, ses gants bleus palpant la carotide.

— Inutile, coupa Mérigot. Il est en asystolie. Regardez la lividité.

L'interne remarqua l'ecchymose au cou. Il allait parler. La vérité biologique brûlait ses lèvres.

— Overdose manifeste, poursuivit Mérigot en s'imposant physiquement. Un accident de parcours. Le procureur veut que le quai soit opérationnel à l'aube. Ne perdez pas votre temps.

— Il y a des signes de contention... murmura le médecin.

Mérigot sortit son carnet. Non pour écrire, mais pour clore l'espace.

— Des traces anciennes. Remplissez le certificat bleu. Obstacle médico-légal : néant.

L'interne perçut la lassitude terminale dans le regard du commissaire. En bas, les camions s'alignaient. Soixante mille euros par minute de retard. Le médecin signa.

Vingt minutes plus tard, le bureau était vide. Seule restait l'odeur de menthe, un parfum de propre sur un meurtre déguisé. Mériqot quitta la pièce sans un regard pour le fauteuil.

****RAPPORT DE SYNTHÈSE - DDSP 13****

****RÉFÉRENCE : ** AFFAIRE 2024-MS-092**

****CONSTATATIONS : ** ARRÊT CARDIO-RESPIRATOIRE SUITE À
ABSORPTION DE STUPÉFIANTS. AUCUNE INTERVENTION DE TIERS.**

****DÉCISION : ** CLÔTURE.**

****NOTE : ** *Le flux logistique a repris à 05h12.***

Le tampon "CLASSÉ" s'écrasa sur le papier. Dans les quartiers Nord, le gypse continuait de tomber des murs en ruine, recouvrant les secrets que la ville n'était pas encore prête à entendre.

Chapitre 23

NETTOYAGE DES FLUX

[EXTRAIT DE RAPPORT DE MAINTENANCE SYSTÈME – DZSP MARSEILLE
– 14/11 – 03:42]

« Incident réseau signalé sur le serveur de stockage 'OMEGA-4'. Origine :
Défaillance logicielle suspectée sur le module d'archivage des journaux d'accès
(Logs). Action entreprise : Réinitialisation forcée. Perte de données estimée : 14
heures de flux vidéo et d'entrées/sorties périphériques. »

Le local technique de l'Évêché sentait l'ozone et la poussière grillée par les baies de serveurs. Dans ce caisson à dix-huit degrés, le ronronnement de la climatisation écrasait toute autre perception. Le commissaire Mérigot était assis sur un tabouret ergonomique dont le vérin fuyait par saccades. Devant lui, trois moniteurs diffusaient une clarté bleue qui creusait ses orbites et soulignait la desquamation sèche de ses articulations. Ses mains sentaient le tabac froid et le métal.

Il inséra une clé USB de dotation administrative dans l'unité centrale. Mérigot n'utilisa pas ses propres accès. Il saisit un compte de maintenance générique, dérobé du coin de l'œil lors d'une mise à jour logicielle trois mois plus tôt. Ses doigts frappaient les touches avec une cadence automatique, presque absente.

```
`cd /var/logs/surveillance/port/sector_4`  
`rm -rf *20231113*`
```

Le curseur clignotait. Derrière cette ligne de code s'effaçaient les preuves de la

trahison : le détournement des patrouilles de la BAC vers les quartiers Nord pour offrir un boulevard aux hommes de Nabil. Les visages des lieutenants de « La Sombra » captés par les caméras thermiques avant l’embuscade disparurent dans le vide binaire.

Une vibration contre le métal. Le verrou pneumatique de la salle se libéra. Mérigot ne sursauta pas, mais sa main droite glissa instinctivement vers la bordure de son bureau. Le brigadier Morel se tenait sur le seuil, une lampe torche éteinte à la ceinture.

— Commissaire ? Vous êtes encore là ?

Mérigot pivota sur son talon. Le cuir de ses chaussures produisit un grincement sec sur le linoléum. Morel observait le badge encore épinglé au revers de la veste civile du commissaire. Le silence qui s’ensuivit fut épais, saturé par l’air pulsé.

— Un audit sur les horodatages, articula Mérigot. Sa voix était blanche, dénuée de toute inflexion défensive. Le technicien de maintenance ne traite pas les priorités de la PJ.

Morel hésita, sa mâchoire se contractant sous l’effet de la hiérarchie.

— Je commençais la ronde sur l’aile C, monsieur.

— Alors continuez. Les rapports seront sur le bureau du préfet à huit heures. Ne me faites pas perdre de temps.

Le brigadier s’effaça contre le mur. Mérigot passa sans un regard, ses narines saisissant l’odeur de café froid qui émanait de l’uniforme du subalterne. Chaque pas vers la sortie était un calcul de probabilité. Il franchit le sas de sécurité. Le verrou magnétique s’enclencha derrière lui avec un claquement hydraulique définitif.

À l'autre bout de la métropole, dans la carcasse de béton d'un entrepôt de l'Estaque, Nabil opérait avec une rigueur de chimiste. Il portait des gants en latex bleu. Sur une table de chantier, douze téléphones basiques étaient alignés. Nabil ne les jetait pas simplement. Avec une pince de précision, il sectionnait les cartes SIM en éclats inégaux avant de les laisser tomber dans un bécher rempli d'acide sulfurique.

Une volute rousse monta dans ses narines. Nabil ne broncha pas. Il observa la mousse grise qui rongait les puces dorées. Il plaça ensuite chaque châssis sous une presse hydraulique manuelle. Le bruit du plastique qui éclate, un craquement suivi du sifflement de l'écran LCD qui se brise, marquait la fin du contrat. Il actionna le levier trois fois pour chaque appareil. Les composants de cuivre furent réduits à une galette informe.

Mérigot, de retour dans son bureau du quatrième étage, valida la suppression définitive sur son terminal personnel.

« Opération terminée. 4.2 Go libérés. »

Il retira sa carte professionnelle du lecteur. La chaleur résiduelle du plastique lui rappelait la fragilité de sa position. Il se leva, sentant une douleur aiguë dans ses lombaires, un rappel de ses trente ans de service. Il s'approcha de la fenêtre. En bas, dans la cour d'honneur, les fourgons de la BAC commençaient à s'aligner pour la relève de cinq heures.

Nabil, à l'Estaque, balaya les résidus de téléphones dans un sac de chantier. Il restait un dernier appareil. Celui du contact direct. L'écran affichait un message non lu provenant d'un numéro masqué. Nabil ne l'ouvrit pas. Il le posa sur l'enclume et leva le marteau. Le coup tomba, net. Le circuit imprimé vola en éclats.

Il se frotta les mains pour retirer les derniers résidus de polymère. Ses pensées étaient structurées comme un plan de charge logistique : La Sombra reculait, mais les vides laissés étaient des appels d'air dangereux. Le pacte avec Mérigot avait été une greffe

temporaire pour sauver l'organisme marseillais. Désormais, le rejet était en cours.

Le téléphone personnel de Mérigot vibra dans l'accoudoir de sa voiture, garée sur le parking de la préfecture. Pas de numéro. Juste un signal court. L'accusé de réception du néant. Nabil venait de terminer son nettoyage. Le commissaire démarra le moteur, le bloc diesel grognant dans le froid humide de novembre. Il engagea la première, ses mains serrant le volant avec une force inutile.

— Lieutenant, dit Mérigot dans sa radio en sortant du parking. Préparez l'opération 'Filet Sec'. On bouge sur les secteurs Nord dès que le soleil se lève. On récupère le terrain.

À l'Estaque, Nabil ferma le rideau métallique de l'entrepôt. La fumée noire s'échappait par les interstices du toit, se perdant dans le ciel sans étoiles. Il monta dans son utilitaire blanc. Sur le siège passager, un carnet de notes vierge l'attendait. La géographie humaine de la ville venait de changer. Il fallait redessiner les frontières.

Il jeta un dernier coup d'œil au bâtiment sombre. L'alliance était évaporée, consumée par l'acide et le code. Il n'y avait plus de partenaires, seulement deux entités prêtes à se déchirer pour le contrôle du port. Nabil engagea la marche arrière, ses pneus crissant sur le gravier. Le nettoyage était fini. La récolte pouvait débuter.

Chapitre 24

LA CLAUSE DE FIN

Rapport d'observation technique n° 742-B.

Localisation : Zone de fret 4, Port Autonome de Marseille.

Conditions météo : Vent d'est, 14 nœuds. Humidité : 82 %.

Horodatage : 23:14.

Le commissaire Mérigot fixa sa montre. Les chiffres à cristaux liquides affichaient 23:14:05. Dans l'habitacle de la Peugeot, l'air stagnait, saturé par l'odeur de plastique et de café rance. À travers le pare-brise constellé d'impacts, les projecteurs du terminal découpaient des silhouettes chirurgicales. Rien ne bougeait, sinon le balancement lent des grues portuaires, semblables à des échassiers d'acier en sommeil.

Mérigot posa ses mains à plat sur le volant. Sa paume droite effleura la texture granuleuse du cuir usé. Un choix délibéré pour conserver une sensibilité maximale en cas de contact avec son Sig Sauer Pro 2022. Dans le rétroviseur, une paire de phares halogènes apparut à l'entrée de la zone. Le véhicule progressait à vingt kilomètres-heure. Constant. Linéaire.

La berline s'immobilisa à dix mètres. Juste assez pour éviter une collision, assez près pour lire le regard de l'autre. Le moteur s'éteignit dans un cliquetis de refroidissement.

Nabil, dit « Le Greffier », sortit. Ses mouvements étaient économes, dépourvus de l'agitation nerveuse des petits revendeurs. Parka technique, pantalon cargo noir, visage figé par la bise marine. Il ne ferma pas sa portière. Mérigot actionna la poignée. Le mécanisme émit un déclic sec. L'air chargé de diesel s'engouffra dans ses

poumons, provoquant une contraction réflexe de ses bronches.

— Vous avez cent vingt secondes de retard, Greffier, lâcha Mérigot.

Il fit trois pas. Ses yeux balayaient l'obscurité derrière Nabil, cherchant les angles morts. Il savait que le Greffier ne venait jamais seul.

— La douane fait du zèle sur les flux entrants, répondit Nabil d'une voix monocorde. On a dû contourner. Le nettoyage est terminé. La Sombra a évacué le secteur Nord. Ils ont laissé sept cadavres derrière eux. Quatre à Saint-Henri, trois à l'Estaque. Pas de survivants. Pas de reliquat.

— Les identités ?

— Des mercenaires payés en crypto. Ils ne connaissaient même pas le nom de leur patron. La Sombra travaillait par cellules aveugles. Maintenant que le parasite est extrait, le business reprend. Les points de vente rouvrent à six heures. La ville retrouve son équilibre.

Mérigot sentit un pincement à la base de son crâne.

— Vous parlez de "normalité" comme s'il s'agissait d'un inventaire de stock.

— Parce que c'en est un. La Sombra tuait sans comprendre que la violence gratuite détruit la rentabilité. Nous, on gère le terrain. Vous, vous gérez les statistiques. L'alliance a fonctionné.

Mérigot s'approcha, entrant dans l'espace personnel de Nabil. L'odeur du Greffier était neutre : savon de Marseille et tabac froid. Le commissaire ajusta son col, le frottement de la laine contre sa barbe de deux jours lui arracha un picotement désagréable.

— L'alliance est morte avec le dernier tueur, Greffier. Demain à 08h00, je lance la BRI. J'ai les mandats pour vos planques à Frais-Vallon. Le préfet veut des résultats. Je vais saisir du produit, Nabil. Beaucoup de produit.

Un projecteur du port balaya la zone, illuminant les traits de marbre de Nabil.

— C'est une erreur de calcul, murmura le trafiquant. Vous ne pourrez pas nous démanteler. Pas maintenant. Mes gars ont tenu les murs contre des paramilitaires pendant que vos collègues comptaient leurs heures sup. Si vous frappez trop fort, tout bascule. Et vous n'avez pas de plan B.

— Mon plan B, c'est le Code de Procédure Pénale. C'est une machine lente qui finit toujours par broyer ce qu'on lui donne. Sortez vos marchandises avant l'aube. Après, ce sera la guerre.

Nabil recula d'un pas, ses bottines crissant sur le gravier. Il posa sa main sur sa portière, les phalanges blanchies par la pression.

— Vous savez ce qui se passe quand on vide un aquarium de ses prédateurs ? D'autres arrivent. Plus affamés. La Sombra reviendra sous une autre forme. Et vous aurez besoin de quelqu'un qui connaît l'odeur de chaque cage d'escalier pour les repérer.

Mérigot ne répondit pas. Il regarda la berline s'éloigner, deux points rouges se perdant derrière un empilement de conteneurs. Il resta seul. Le vent tourna, apportant le mugissement lointain d'un cargo. Alors qu'il allait regagner sa voiture, un détail arrêta son geste. Sous le faisceau de sa lampe torche, une trace de pneu fraîche croisait celle de Nabil. Une empreinte large, profonde, typique d'un véhicule lourd. Elle ne menait pas vers la sortie, mais vers les hangars désaffectés de la darse sud.

Mérigot dégaina son Sig Sauer. Le clic de la culasse fut le seul bruit dans le hangar à ciel ouvert. Il progressa le long de la paroi en tôle ondulée, frôlant le métal humide. L'odeur de rouille était étouffante. Il atteignit une porte de service forcée. Un filet de lumière artificielle filtrait de l'intérieur.

Dans le hangar, trois hommes en tenue tactique s'activaient autour d'une caisse. Pas de drogue. Des brouilleurs de forte puissance. Des émetteurs satellites compacts. Mérigot comprit instantanément : ce n'étaient pas des trafiquants, c'était une unité de transmission.

Il voulut sortir son téléphone, mais le craquement d'un débris derrière lui le figea.

— Ne bougez plus, Commissaire.

Une pression glaciale s'écrasa contre sa tempe. Un canon équipé d'un silencieux.

— Vous auriez dû vous en tenir à la procédure, murmura une voix sans accent. Les règles sont plus simples quand on ne cherche pas à voir derrière le rideau de fer.

Mérigot fut poussé vers une chaise métallique. La lumière bleue des écrans lui brûlait la rétine. L'air sentait l'ozone.

— Qui êtes-vous ? demanda Mérigot, la gorge sèche.

— Un reliquat. Un déchet de la guerre que vous avez cru gagner contre La Sombra. Nabil est un antiquaire qui gère des guetteurs. Nous, nous gérons le signal.

L'homme posa une tablette devant Mérigot.

— Vos codes d'accès au fichier central. Tout de suite. Ou votre brigade ne trouvera que des cadavres demain matin.

Mérigot fixa le rectangle de verre. Donner ces accès revenait à offrir les clés de la ville à une force invisible.

— Mon matricule ne suffira pas. Il faut une clé OTP.

— On a déjà cloné votre relais de proximité, Commissaire. Tapez.

L'index de Mérigot resta suspendu. La lumière du capteur projetait une lueur spectrale sur ses jointures. Il percevait l'odeur du Glock 17 pressé contre son crâne.

— Le délai de latence est de douze secondes, articula Mérigot. Lyon recevra une alerte.

— Lyon est sous maintenance. Une équipe de sous-traitance que nous contrôlons est dans la salle blanche. Votre empreinte n'est pas une alerte. C'est la clé de voûte. Tapez, ou nous utiliserons votre main morte. La validation fonctionne encore cinq minutes après l'arrêt cardiaque.

Mérigot abaissa son index. Le capteur vira au vert émeraude. "Authentification en cours". Un bip strident retentit sur une seconde tablette. Un signal clignotant. Le technicien se tourna vers l'homme armé.

— L'administrateur est en ligne.

Une fenêtre de dialogue s'ouvrit sur l'écran. Un seul mot : "ARCHITECTE".

Nabil émergea de l'ombre des racks de serveurs. Il n'avait plus rien du petit chef de clan. Sa posture était celle d'un homme qui vient de réinitialiser un système.

— Le transfert est terminé, Commissaire. L'Architecte a simplement mis à jour les

privilèges. À 06h15, le premier cargo accostera. Les douanes recevront des manifestes conformes. Les caméras subiront une coupure de quarante secondes. Le business reprend. Sans cadavres. Sans bruit. La paix par la fluidité.

Mérigot sentit une pulsation dans sa tempe.

— C'est de la haute trahison, Nabil.

— La trahison suppose une loyauté. Marseille ne sera plus une carte de quartiers rivaux. Ce sera un terminal unique. Sortez, Mérigot. La procédure peut attendre le lever du soleil.

Le commissaire quitta le hangar, le dos poisseux de sueur froide. Dehors, le ciel virait au bleu acier. Il regagna sa Peugeot, s'assit lourdement et fixa son carnet. 6.15.

L'heure du cargo. Il savait que le Greffier l'avait joué. Nabil ne gérait plus des stocks, il gérait des flux invisibles.

Mérigot saisit son téléphone. Sa main tremblait légèrement. Il fit rouler la molette de son briquet, un vieux réflexe de fumeur pour stabiliser son cœur.

— Delta pour Central. Le sujet quitte le point de contact. Ne lancez pas la filature. Préparez le GIR pour les perquisitions de 08h00.

Il raccrocha. Le message "Cible identifiée - Secteur Est" s'afficha sur son écran. Une Audi RS6 noire. Mérigot ne répondit pas. Il fixa la route, ses mains serrées sur le volant. Il n'y avait plus de "normalité". Juste une nouvelle forme de guerre, codée en millisecondes, où le sang séchait plus vite que l'encre des rapports.

Il accéléra, s'insérant dans la brume du littoral. Dans le rétroviseur, les grues du port ressemblaient à des potences prêtes pour l'aube.

Chapitre 25

DOSSIER CLASSÉ : RACINES NOIRES

PROJET DE COMPTE-RENDU D'INTERROGATOIRE : DOSSIER 2024-MS-09.

SUSPECT : KEVIN G., DIT « LE PETIT ».

LIEU : ÉVÊCHÉ, SALLE 4.

HEURE : 04H12.

Le commissaire Mérigot fixa le dossier cartonné. Le stratifié gris du bureau s'écaillait sous la lumière crue d'un néon qui grésillait au plafond. Il n'avait pas dormi depuis trente-six heures. Ses doigts, jaunis par le tabac de contrebande, tapotaient une mesure irrégulière sur le PV de synthèse. En face de lui, le gamin ne bougeait pas. Kevin G., dix-neuf ans, les épaules rentrées, fixait ses propres menottes comme s'il découvrait un métal inconnu.

Mérigot se pencha en avant. L'odeur de café brûlé et de sueur froide saturait la pièce. Il ouvrit le scellé n°4 : une photographie prise au téléobjectif sur le môle J4.

— Tu vois ce type ? demanda Mérigot.

Sa voix était un murmure râpeux. Le gamin ne leva pas les yeux. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe, traçant un sillage brillant à travers la poussière de charbon qui marquait son visage.

— Regarde la photo, Kevin. C'est de la procédure simple.

Le gamin finit par obtempérer. Le cliché montrait une silhouette massive en coupe-vent technique sombre, le visage masqué par une casquette basse. L'homme

déchargeait un sac de sport d'une vedette rapide. Sur son poignet, le zoom révélait une marque : une petite ancre barrée d'une lame. La signature de La Sombra.

— Je le connais pas, lâcha Kevin.

Le déni était mécanique, sans conviction. Mériqot se redressa, faisant grincer son fauteuil dont le vérin était mort. Une douleur sourde pulsait dans ses lombaires au rythme du néon. Il sortit un paquet de cigarettes, se rappela l'interdiction préfectorale, puis le rangea avec une lenteur calculée.

— On a ton ADN sur le quai, à dix mètres de lui. Ton téléphone a borné sur le relais du Vieux-Port à 03h45. Le flux est clair. Tu n'es pas un acteur, Kevin. Tu es un témoin. Et les témoins de La Sombra finissent généralement dans la calanque de Morgiou avec les poumons pleins de sel.

Le silence retomba, épais. À travers la vitre sans tain, Mériqot devinait ses adjoints scrutant les micro-expressions du suspect. Le gamin se mit à trembler imperceptiblement. Ses articulations blanchissaient sur le bord de la table.

— Ils sont arrivés comment ? insista Mériqot.

— Par le sud, répondit enfin le suspect dans un souffle. Ils ont des badges du personnel portuaire. Des vrais.

Le commissaire griffonna la note sur son carnet à spirales. L'infiltration administrative était confirmée. La Sombra n'attaquait pas Marseille par la force, elle l'achetait pièce par pièce, tampon par tampon. Il imaginait déjà le rapport pour Paris : un constat d'impuissance de l'État.

Il se leva et fit quelques pas. Ses chaussures de cuir craquèrent sur le lino usé. Il s'arrêta devant la carte d'état-major punaisée au mur. Punaises rouges pour La

Sombra. Punaises bleues pour Nabil, le "Greffier". La géographie de la ville n'était plus qu'une série de zones de friction, un réseau de veines où le sang et la drogue circulaient selon des lois que le Code pénal ne reconnaissait plus.

— Nabil sait que tu parles ? lança Mérigot sans se retourner.

Le gamin eut un sursaut violent.

— Si Nabil l'apprend, je suis mort. Si les autres l'apprennent, je suis mort.

— Dans cette pièce, tu es vivant. Dehors, tu es une statistique. Choisis ton camp.

Mérigot revint s'asseoir. Il posa son dictaphone entre eux deux. Le dé clic de l'enregistrement résonna comme un tir dans le silence de l'Évêché. Il fixa le suspect, cherchant une trace de résistance. Rien. Kevin était une coquille vide, broyée par une machine trop vaste.

— On reprend. Le chargement de 03h45. C'était quoi ? Des armes ? De la blanche ?

Le gamin humecta ses lèvres sèches. Il regarda la porte, espérant un miracle. Rien ne vint.

— Des mallettes, murmura-t-il. Juste des mallettes noires. Et des listes de noms.

Mérigot sentit un froid soudain lui parcourir la nuque. Pas de la marchandise, de l'influence.

— Quelles listes, Kevin ?

Le gamin se mit à pleurer sans bruit. De grosses larmes s'écrasaient sur le procès-verbal.

— Des noms de flics, Monsieur. Et des juges.

Mérigot resta immobile, le doigt posé sur le plastique froid de l'appareil. La ventilation ronronnait, insupportable. Le dossier "Racines Noires" venait de changer de dimension. Ce n'était plus une affaire de stupéfiants. C'était une autopsie des services.

Il se tourna vers la vitre sans tain. Il ne voyait que son reflet : un homme fatigué aux traits creusés, portant un costume trop large.

— Donne-moi un nom, ordonna Mérigot. Un seul nom sur cette liste.

Le gamin hoqueta. Ses épaules étaient secouées par des spasmes. Il se pencha vers le commissaire, réduisant la distance au minimum, là où les micros ne capteraient qu'un souffle confus.

— Le premier sur la liste... c'était celui qui m'a arrêté ce soir.

Mérigot ne cilla pas. L'information se logea dans son esprit comme une balle : entrée propre, dommages internes massifs. Morel. Son adjoint depuis huit ans.

Il se ralluma une cigarette, cette fois sans se soucier du règlement. La fumée bleue s'éleva en volutes vers le néon. À Marseille, la vérité n'était jamais une solution, c'était un problème de gestion supplémentaire. Il regarda sa montre. 04H28. Le port s'éveillait. Les grues allaient se mettre en mouvement, déplaçant des conteneurs que personne ne vérifierait vraiment.

— On continue, dit-il finalement, sa voix reprenant son timbre froid. Détaille-moi la remise des mallettes. Lieu exact, plaque d'immatriculation.

Le suspect sembla s'affaïsser. Il commença à parler, un flux ininterrompu de détails techniques. Mérigot notait tout, mais son esprit était déjà sur le port, dans l'ombre des hangars. Chaque mot était une preuve de plus que l'alliance avec Nabil n'était plus

une option, mais une nécessité.

La porte s'ouvrit brusquement. Le capitaine Morel entra, un café à la main.

— Alors, Patron ? Ça donne quoi avec le petit ?

Mérigot ne leva pas les yeux. Il sentit le papier rugueux sous ses doigts.

— Rien d'exploitable pour l'instant, Morel. Juste un gamin paumé qui confond les ombres et les fantômes.

Il ferma le dossier. Le bruit sec du carton mit fin à la confidence. Sous la table, Mérigot sentit son cœur cogner contre ses côtes. La guerre n'était plus devant lui. Elle était dans son propre bureau.

Morel tenait le gobelet avec une assurance tranquille. L'odeur du café bon marché envahit l'espace. Mérigot observa la vapeur grise se perdre dans le faisceau blafard du plafond. Une légère pulsation battait sur sa tempe gauche.

— Tu devrais rentrer dormir, Patron, ajouta Morel. On est sur le pont depuis dix-huit heures. Je m'occupe du transfert au dépôt.

Sa voix était calme, trop stable. Mérigot se leva lentement. Le frottement des pieds de sa chaise sur le linoléum produisit un cri strident qui fit tressaillir Kevin. Le gamin fixait le sol, les phalanges blanchies. Il ne regardait plus rien. Le prédateur était dans la cage.

Mérigot ramassa le dossier. Le poids des feuilles lui parut soudain disproportionné. Il ajusta la sangle de son holster sous sa veste, vérifiant la présence du Sig Sauer. Le métal était tiède contre sa hanche.

— Le dépôt attendra, répondit Mérigot. Je veux qu'il soit placé à l'isolement complet. Pas de contact, pas de coup de fil. Rien avant que j'aie visé la prolongation de garde à

vue.

Il dépassa Morel sans le frôler. Dans le couloir, l'air était chargé d'effluves de détergent. Les dalles de plafond jaunies défilèrent avec une régularité de pendule. Chaque pas de Mérigot résonnait contre les murs en parpaings. Morel lui emboîta le pas. Le bruit de ses semelles en gomme était plus lourd, plus affirmé.

— L'isolement ? Pour un simple porteur ? C'est lourd, non ? Le parquet va tiquer.

Mérigot s'arrêta devant le distributeur automatique. Il ne se retourna pas. Il voyait le reflet de Morel dans la vitre, une silhouette massive aux yeux sombres.

— La Sombra ne laisse pas de traces, Morel. Si ce gamin reste dans le circuit classique, il est mort avant l'aube. Et s'il meurt, la liste des fonctionnaires territoriaux qu'il a commencé à me donner disparaît avec lui.

Le mensonge était précis. Mérigot n'avait qu'un nom. Celui de l'homme derrière lui. Il entendit Morel boire une gorgée. Un bruit de déglutition imperceptible.

— Une liste ? répéta Morel. Il a été bavard.

— Pas assez. Il a mentionné un point de chute sur le quai de la Joliette. Un hangar frigorifique, le numéro 14.

C'était l'appât. Le hangar 14 avait été rasé trois ans plus tôt. Si Morel signalait l'info à La Sombra, Mérigot saurait que l'infection était totale.

— Je vais envoyer une équipe en reconnaissance, proposa Morel. Discrètement.

Mérigot tourna enfin la tête. Il scruta le visage de son adjoint. Rien. Le masque était impeccable. L'école Mérigot : ne jamais rien montrer.

— Non. On attend le rapport sur la bagnole. Une 308 grise, plaque BK. Retrouvée au Vallon des Auffes. Je veux le GPS avant de bouger.

Le commissaire reprit sa marche. Il sentait le regard de Morel dans son dos, une pression thermique. Il s'enferma dans son bureau, une pièce exiguë encombrée d'archives. Il resta debout, écoutant les bruits du poste. Un clavier, une radio, le klaxon lointain d'un navire.

Sous la lampe de bureau, les photos de scènes de crime de La Sombra semblaient plus nettes. Des corps disposés avec une précision millimétrée. Il réalisa, en observant la signature de Morel au bas d'un PV de 2014, qu'il n'étudiait pas une invasion, mais une métastase ancienne.

Il décrocha son téléphone fixe. Il composa le numéro privé de Nabil. Quatre tonalités.

— Le port est fermé, Commissaire, dit une voix rauque.

— Le hangar 14 n'existe plus, Nabil. Mais quelqu'un va essayer d'y livrer quelque chose ce soir. Je veux savoir qui se pointe.

— On ne travaille pas sur des ruines, répliqua Nabil.

— Les fantômes de La Sombra portent des insignes, Nabil. Surveille les angles morts des caméras. Je veux les visages. Pas les matricules.

Mérigot raccrocha. Il savait que Nabil bougerait. Le Greffier gérait Marseille comme un syndic violent ; il détestait les parasites extérieurs.

Le commissaire se pencha, les mains à plat sur son sous-main éraflé. Il devait ressortir, croiser Morel, et jouer la comédie. 04H52. Le premier ferry pour la Corse

pointait son nez à l'entrée du port. Il sortit un petit carnet à spirales. Il y inscrivit un nom, une heure, et souligna le mot "Source" avec une force qui faillit percer le papier.

Dehors, Morel plaisantait avec un brigadier. Un rire franc, chaleureux. Mérigot éteignit sa lampe. L'obscurité l'enveloppa. La guerre de positions était finie.

Mérigot ajusta son holster. Le cuir craqua, un bruit sec dans le vide de la pièce. Il se leva avec une lenteur calculée. Il attrapa son pardessus ; le tissu était lourd, imprégné de tabac et d'humidité saline. Avant de sortir, il vérifia son chargeur d'un coup de pouce, puis le réinséra avec un claquement net. Quatorze coups plus un. Le poids de l'arme servait d'ancre.

Il poussa la porte. Morel était encore là, près du café. Sa chemise blanche était impeccable, un anachronisme irritant à cinq heures du mat'.

— Vous ne rentrez pas, Patron ?

Mérigot s'arrêta à deux mètres. Il observa le pli au coin de l'œil de Morel. Fatigue ou calcul ?

— Le reliquat du dossier 14-B ne se boucle pas avec une signature, Morel. Vous avez le rapport de topage sur le secteur Nord ?

— Négatif, Patron. Flux stables. Aucun signalement. Pourquoi ?

— Une intuition. Si un transpondeur tombe en panne vers le port, je veux être avisé sur le canal rouge. Pas d'interpellation sans mon aval.

Morel hocha la tête, le regard vide. Une surface lisse.

— C'est noté. On cherche quoi ? Une extraction ?

— On cherche l'angle mort, répondit Mériqot.

Il emprunta l'escalier de service. L'odeur de poussière et de détergent l'escorta jusqu'au garage. Sa 508 banalisée attendait dans le box 12. Il s'installa, attendit trente secondes dans le silence de l'habitacle, puis tourna la clé. Le moteur diesel s'ébroua.

Sur la tablette de bord, il activa la surveillance déportée. Les caméras du Hangar 14 s'affichèrent en vignettes saccadées. Sur l'écran 4, il nota une silhouette près des conteneurs. Pas de gilet haute visibilité. Une anomalie thermique.

Il engagea la première. Le rideau de fer du commissariat s'éleva dans un bruit de chaînes. Dehors, Marseille s'éveillait par saccades. Il s'inséra sur le boulevard de Dunkerque, scrutant ses rétroviseurs pour déceler une filature. Son téléphone vibra. Un message : « Contact visuel confirmé. Zone Sud. 05:12. »

Nabil. Le Greffier confirmait que la tumeur bougeait. Mériqot coupa l'écran. Il vira à droite vers les zones de fret où les grues se dressaient comme des squelettes. Il éteignit ses feux de croisement, glissant comme un spectre vers le cœur de la zone.

Le pneu mordit le gravier à l'entrée de la zone 4. Mériqot stabilisa le régime moteur pour étouffer le bloc diesel. À sa gauche, les conteneurs s'élevaient comme des parois de canyon, marqués par la rouille et le sel. Il coupa le contact à cinquante mètres du point, laissant la voiture glisser jusqu'à une pile de palettes.

Il ne sortit pas tout de suite. Il vérifia la crosse quadrillée de son Sig, un automatisme né de vingt-huit ans de métier. L'air extérieur était une morsure de cinq degrés. Ses chaussures crissèrent sur le bitume. Il se coula derrière un pilier de béton.

Une ombre se détacha d'une grue. Veste technique sombre, sans marques. Nabil avançait avec une économie de mouvement précise.

— Le flux a été dévié, commença Nabil. Sa voix était basse, sans l'accent des

quartiers.

— Précise. Le 14 était une zone morte.

— La Sombra a racheté les créances de "Est-Fret". Ils ne déplacent pas de la came, Commissaire. Ils installent des serveurs. Des relais cryptés. Ils traitent le port comme une enclave. Si vous ne coupez pas la source, Marseille devient un trou noir.

Mérigot nota le nom : Est-Fret. Une énième coquille vide.

— Il me faut un flagrant délit pour entrer sans commission rogatoire, dit-il sans y croire.

Le Greffier siffla entre ses dents.

— Votre Code pénal ne servira à rien quand ils auront activé le brouillage. Ils ont deux types à l'intérieur. Des ex-militaires. Équipement de classe 4. Si vous attendez le GIPN, ils auront tout brûlé à la thermite avant que vous ne touchiez la porte.

Mérigot griffonna les coordonnées GPS. Le papier était humide, l'encre bavait.

— Et le reste de la livraison ?

— Hangar 12. Sous scellés informels. On n'y touche pas, c'est votre part. Mais ne traînez pas. Mes petits jeunes ont horreur de voir des stocks dormir.

Mérigot rangea son carnet. L'État ne tenait plus que par la grâce d'un comptable du crime. Il se retourna vers sa voiture, mais s'arrêta. Une traînée d'huile fraîche serpentait vers les conteneurs. Un indice de mouvement récent. Quelqu'un venait de passer. Il posa la main sur sa portière, le regard déjà perdu dans l'analyse du bâtiment, cherchant l'angle mort.

L'huile dessinait une trajectoire sinueuse. Mérigot fléchit les genoux pour observer la tension superficielle du liquide.

— Un chariot de type Clark, nota-t-il. Ils ont déplacé du lourd vers la travée centrale.

Nabil ne bougeait pas, les mains dans ses poches.

— Ils utilisent de l'électricité pour le sensible. S'il y a de l'huile, c'est qu'ils ont sorti le groupe de secours. Ils préparent l'autonomie totale.

Mérigot se redressa. Le Hangar 14 était une relique de béton, mais à trois mètres de haut, des boîtiers neufs à lentilles infrarouges surveillaient le périmètre. Du matos militaire.

— Des Hikvision blindés, observa le commissaire en prenant une photo furtive. Pas de Wi-Fi, transmission par fibre.

Il se déplaça vers la porte coulissante. Un dépôt de poussière de silice marquait le béton. Un percement récent pour des capteurs de pression.

— Le temps que le juge signe, ils auront tout effacé. Il me faut un accès physique.

— Vos procédures sont des chaînes, Commissaire. Pour eux, c'est de la littérature, répondit Nabil.

Le Greffier désigna une lucarne occultée par du plastique noir à sept mètres de haut.

— Il y a un conduit sur la façade nord. Relié à l'ancienne chaufferie. C'est votre angle mort. Mais ils ont posé un capteur thermique.

Mérigot inspira l'air chargé de gazole. Un bruit sec provint du hangar. Un verrou électromagnétique. Quelqu'un venait d'ouvrir l'accès secondaire, celui qui n'existait sur aucun plan. Mérigot posa la main sur son Sig. Une silhouette passa devant une caméra. Un type en treillis urbain avec un scanner de fréquences.

— Levée de doute, souffla Mérigot. Ils sentent qu'on observe le flux.

Il fit signe à Nabil de reculer. Le Greffier disparut dans l'ombre des conteneurs

comme un spectre. Mérigot se fondit contre un lampadaire éteint. Une goutte de pluie s'écrasa sur la nappe d'huile. Le temps se dilata. Le bip du scanner se rapprochait.

Le signal émettait une pulsation régulière à 440 hertz. Mérigot calibra sa respiration. L'humidité saturait sa chemise sous son gilet. Il fixa une écaille de rouille sur le conteneur d'en face. L'homme en treillis s'arrêta à trois mètres. Il effectuait un balayage mécanique, professionnel. Un profil de contre-ingérence.

— Le balayage est sur la bande des 900 MHz, murmura Nabil dans l'oreillette par induction. Si votre téléphone est allumé, il nous isole dans dix secondes.

Mérigot ne bougea pas. Sa batterie était retirée. L'homme au scanner marqua un temps d'arrêt, sa tête pivotant vers eux. Le silence devint solide. La goutte de pluie avait étalé la naque d'huile, qui reflétait maintenant le voyant rouge d'une caméra. Si le type regardait ses pieds, ils étaient faits.

— Identité ? demanda Mérigot dans son micro de gorge.

— Inconnu. 185 centimètres, 95 kilos. Probablement un Glock 17. Ils ne font pas de sommation, Commissaire.

L'individu reprit sa marche. Le bip s'éloigna vers la façade sud. Mérigot se détendit, s'extrayant de sa cachette.

— Ils alimentent du lourd, nota-t-il. Le compteur indique 400 ampères. C'est trop pour du frigo.

— Ils stockent du contrôle, Nabil rectifia. Les serveurs sont au sous-sol. Si vous touchez la paroi, vous sentirez les ventilateurs.

Mérigot s'approcha. Une ligne de condensation marquait la tôle à mi-hauteur. La chaleur interne luttait contre le froid. Un indice thermique parfait. Soudain, une

vibration sourde émana du sol. Un monte-charge hydraulique.

— Le flux arrive, dit Nabil. Trois minutes avant la patrouille de relève.

Mérigot consulta sa montre. 02h14. L'adrénaline se diffusait avec une froideur d'archiviste. Il fit signe à Nabil de passer devant. Ils s'engagèrent vers le conduit nord, évitant les cônes de lumière des projecteurs comme des ombres rampantes.

Mérigot s'accroupit derrière un bloc de soutènement. L'obscurité durait sept secondes entre deux balayages du projecteur. Une faille identifiée par Nabil.

— L'optique est une Sony, chuchota le commissaire. Détection de mouvement uniquement.

— Restez bas, glissez.

Nabil s'élança durant l'éclipse. Mérigot suivit, sentant chaque gravillon sous ses semelles. À mi-chemin, il s'immobilisa. Une odeur de tabac blond flottait dans l'air.

— Un guetteur ?

— Reliquat de ronde, trancha le Greffier. Ils ne fument pas en poste.

Ils atteignirent la grille de ventilation. Mérigot sortit sa pince. Un tour, deux tours. Le métal gémit. Il s'immobilisa jusqu'à ce qu'un klaxon de remorqueur couvre le bruit.

— Vous tremblez, Commissaire.

— Hypoglycémie. On est à 02h18. La patrouille ?

— Dans deux minutes. Une Toyota Hilux. Ils ne descendent pas, ils vérifient juste les scellés du 14.

Mérigot retira la grille et la déposa sans choc. L'ouverture exhalait une chaleur

d'ozone. Il s'introduit dans le boyau, les épaules frottant contre le métal. Dix mètres de rampe. Sa lampe rouge éclairait la poussière noire. Il atteignit le coude et approcha son œil de la trappe de visite.

Des racks modulaires s'étendaient sur toute la longueur, saturés de LED frénétiques. Des câbles bleus serpentaient au sol. Deux hommes en treillis surveillaient des écrans. Pas de café, pas de mots. Des rouages.

— Ils gèrent le flux mondial de La Sombra depuis ici, murmura Mérigot en prenant des photos.

Chaque cliché était une preuve de la perte de contrôle. Une goutte de sueur tomba sur le métal. Soudain, les ventilateurs s'arrêtèrent. Le silence fut plus violent qu'une détonation. Les deux types levèrent les yeux vers la trappe.

— Ils ont coupé le jus, souffla Nabil. On a perdu la couverture sonore.

Une voix métallique déchira l'air : « Intrusión detectada. Proceder a limpieza. »

— On ressort ? demanda Mérigot.

— Trop tard. La patrouille est devant. On descend.

Nabil poussa la trappe. Le panneau s'écrasa sur un serveur dans un fracas d'étincelles. Mérigot se laissa glisser, les pieds en avant. Il se réceptionna en roulé-boulé, son Sig déjà en main. Le droit n'avait plus cours dans ce sous-sol.

L'impact résonna dans ses chevilles. Mérigot resta accroupi, balayant l'obscurité zébrée de rouge. L'air sentait le brûlé. Nabil était déjà posté contre une armoire métallique. Un bruit de bottes tactiques provint du haut.

— Ils sécurisent les angles, nota Mérigot.

Il se déplaça en pas chassés, son gilet crissant contre ses côtes. Sur un moniteur

encore actif, il vit quatre silhouettes en jaune thermique progresser en diamant. HK416 au poing.

— Ils ne font pas de sommation, dit Nabil. Ils vont saturer la zone.

— Quarante secondes avant le contact, répondit Mériqot. Si on reste, on finit en sac.

Il identifia un conduit secondaire à un mètre quatre-vingts. Une explosion sourde secoua le plafond. Grenade à percussion. La pression changea dans ses tympans.

— Couvrez-moi. Je dévisse.

Mériqot utilisa son couteau de service. Le métal grinça. À l'autre bout, la porte blindée commença à pivoter, laissant entrer le pinceau blanc d'une lampe tactique. La "limpieza" commençait.

Mériqot maintenait une pression constante sur le manche de son couteau. Une vis céda enfin dans un craquement sec. Nabil ne bougeait pas, son index le long de la glissière du Glock. La lumière tactique découpait la pièce degré par degré. Un travail de pros.

Mériqot s'attaqua à la deuxième vis. Son esprit segmentait la menace : quatre cibles, vision nocturne, 5.56 à haute vélocité. Face à ça, une cloison de plâtre. Il força sur le couteau, les jointures blanches. Un bruit de tissu contre le chambranle. Ils étaient là. Mériqot attaqua la troisième vis, le menton rasant le métal. La porte blindée finit sa course. Une ombre s'allongea sur le sol avec le profil d'un silencieux. Le Commissaire poussa de toute sa masse sur la dernière vis. Le métal hurla. Le premier opérateur franchit le seuil.

Le type entra en pivot bas. Nabil pressa la détente. Un claquement sec. La balle perça l'épaule de l'opérateur qui fut projeté contre le montant. Mériqot ne regarda pas. Il saisit le disque dur externe relié au terminal. 88 % de transfert. Trop lent. Un second opérateur arrosa les palettes. Des éclats de bois volèrent, saturant l'air de résine

brûlée. Nabil grogna, son bras gauche maculé de sang.

La quatrième vis lâcha. La grille tomba. Mérigot arracha le disque dur. 92 %. Suffisant. Il sortit son Manurhin F1, une vieille habitude de précision. Il ne visa pas l'homme, mais le tableau électrique. La détonation satura l'acoustique. Une gerbe d'étincelles bleues, puis le noir total.

Mérigot attrapa Nabil par le col. Ils rampèrent dans le conduit, le nez dans la poussière. Dix minutes plus tard, ils sortaient sur le quai. Marseille dormait encore sous la lune. Le commissaire sortit son téléphone crypté.

— Ici 704. La Sombra est neutralisée secteur 4.

— Et le reliquat ? demanda la voix blanche de Paris.

— Le Greffier est avec moi. Fonctionnel.

— Procédez à l'effacement.

Mérigot raccrocha. Nabil pressait un pansement sur sa plaie. L'alliance se terminait là. Dans quelques heures, la BRI ramasserait les miettes, mais les noms des complices en col blanc seraient effacés des rapports. Marseille restait sous contrôle, du moins en apparence.

****RAPPORT DE SYNTHÈSE FINALE : OPÉRATION "RACINES NOIRES"****

****CLASSIFICATION : TRÈS SECRET DÉFENSE****

La cellule de La Sombra a été démantelée. L'exploitation des données montre une infiltration des structures portuaires à 14 %. La zone Sud est stabilisée. L'autorité de l'État dans les quartiers est considérée comme "nulle", mais le flux étranger est stoppé. Le sujet "Mérigot" est à placer sous surveillance : sa connaissance des alliances grises est un risque. Marseille est sous contrôle. Dossier clos. Destruction

des originaux ordonnée.

FIN

Merci d'avoir lu "LA TRÊVE DES DUPES"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)